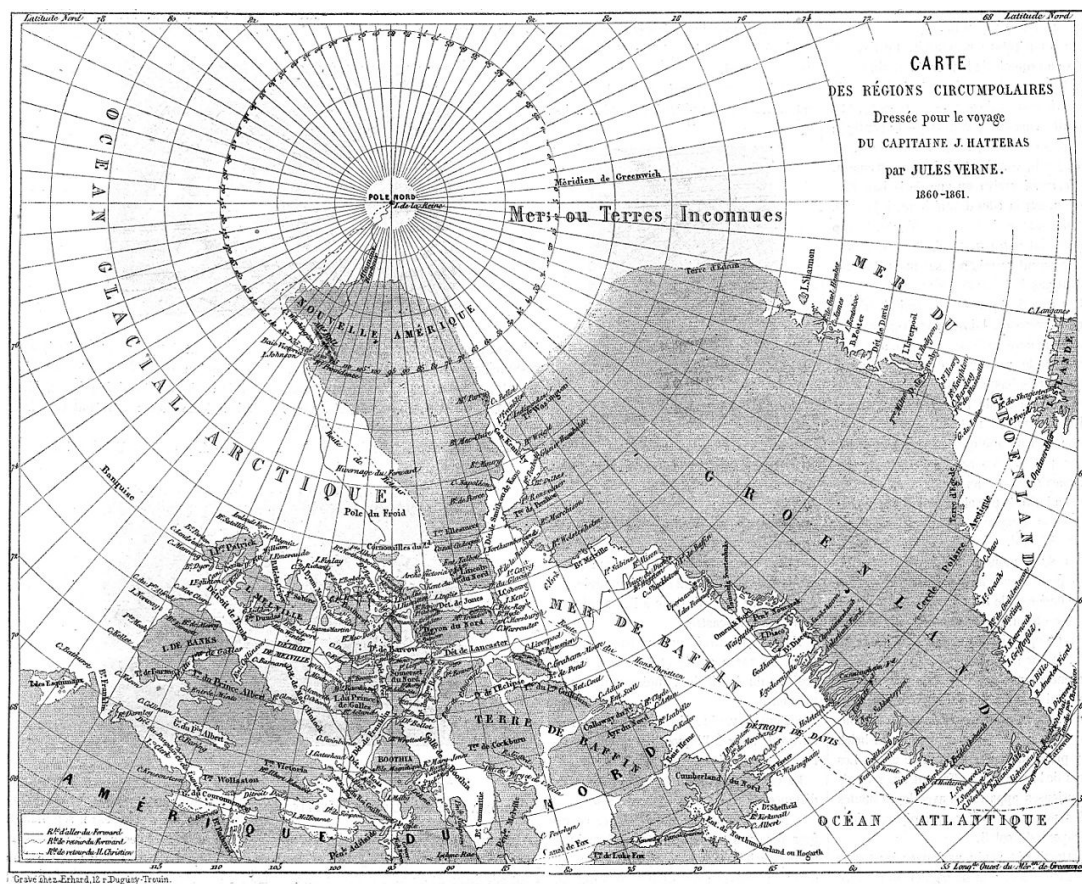


HISTORICITÉ ET UTOPIE CHEZ JULES VERNE

Bernard De Backer



Directeur : Paul Vercauteren
Rapporteur : Guy Bajoit

Mémoire présenté
en vue de l'obtention du grade de
Licencié en sociologie

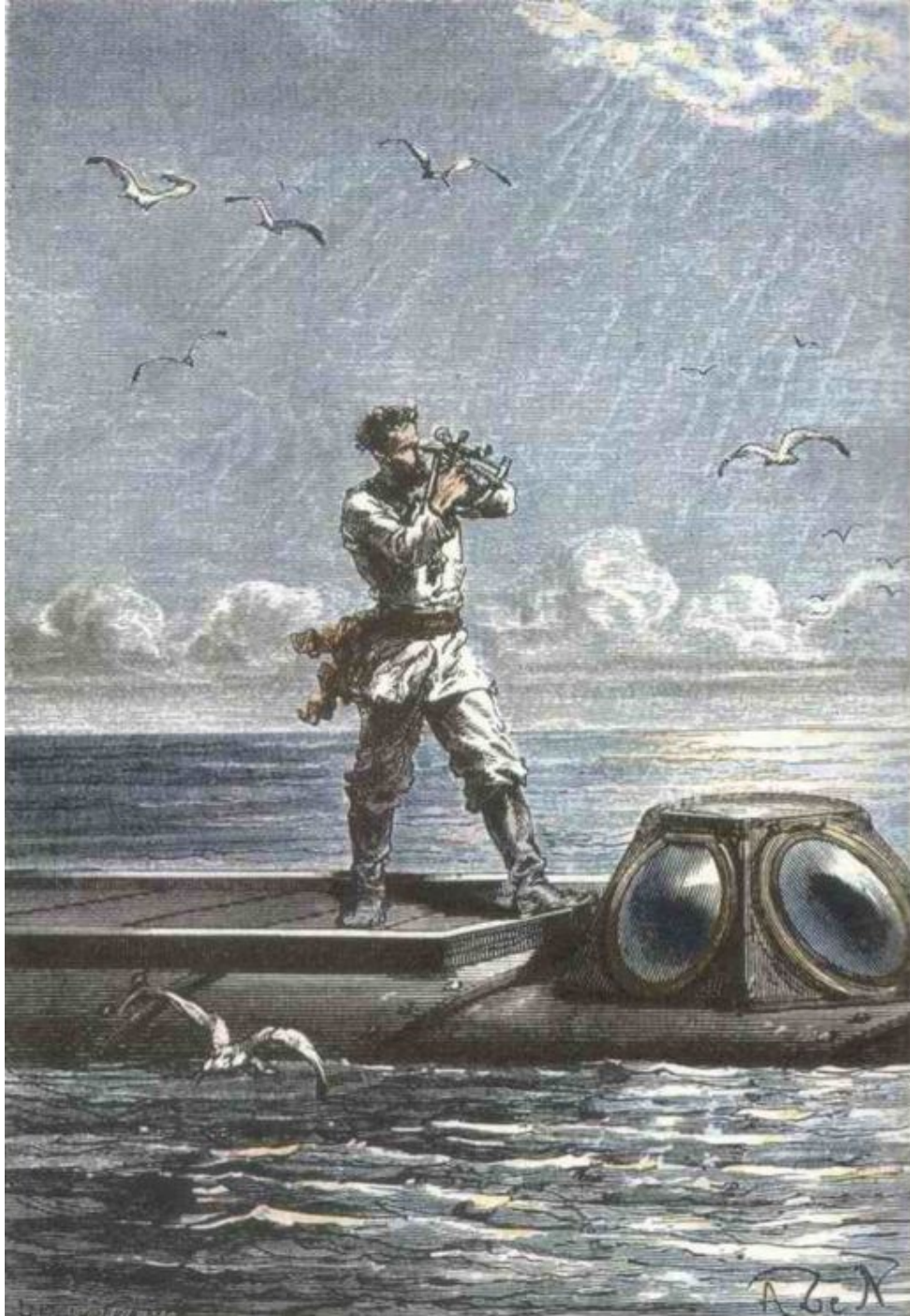
Année Académique 1976-77

HISTORICITÉ ET UTOPIE CHEZ JULES VERNE

Bernard De Backer

© Éditions Routes et déroutés, Bruxelles, 2025





Le capitaine Nemo sur le Nautilus
Gravure d'après un dessin d'Alphonse de Neuville

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	9
<u>Première partie : De l'atome primitif au dernier corps simple</u>	11
1. Les lois de l'évolution ou les garants du progrès	12
a . Le roman du monde	12
b. La preuve par le primitif	16
c. Jules Verne critique de Jules Verne	18
d. Entre-temps	22
2. Le temps des inventaires	24
a. Un nom à chaque chose	24
b. Le plaisir des microcosmes	27
c. Psychologie vernienne	29
d. Au-delà des inventaires	34
3. Les virtualités du présent ou l'imagination du futur	35
a. Tout est possible	35
b. Science et imaginaire	38
c. À la recherche de la substance première	44
d. Le voyage comme expérience des limites	45
<u>Deuxième partie : Le voyage à rebours</u>	51
1. Logique du sacré	52
a. L'espace	52
b. Le temps	54
c. La nature comme chiffre	55
2. Quelques voyages archétypiques dans l'œuvre de Jules Verne	57
a. Le voyage au centre de la Terre	57
b. Le voyage au Pôle	64
c. Le voyage sous les eaux	71
d. Voyages mineurs	77
CONCLUSIONS	81

INTRODUCTION

L'œuvre vernienne ressemble parfois à ce boulet dont il est question dans *De la Terre à la Lune*, mais avec cette différence qu'elle ne parvient sans doute jamais à se libérer complètement de son champ d'attraction originel, et qu'elle finit toujours par retomber à son point de départ, sinon beaucoup plus bas, dans les tréfonds obscurs de l'imagination qui lui a donné naissance.

Sa rampe de lancement est sans conteste une vision optimiste de l'Histoire, et son but avoué est d'extrapoler sous le mode romanesque un mouvement historique que l'étude du passé et les découvertes récentes de la science permettent d'entrevoir. Les « Voyages extraordinaires » veulent se situer dans le droit fil de l'Histoire - en constituer comme une sorte de rallonge fictive -, et le souci constant qu'avait Verne d'établir des charnières entre le fictif et le réel en est un indice certain. Le capitaine Hatteras est le digne successeur des Ross et des Franklin qui l'ont précédé sur la route du pôle, le docteur Fergusson réalise les espérances de Livingstone ou de Mungo-Park ; Jules Verne ne manque jamais de mêler les deux registres, pour qu'ainsi le roman prenne l'allure de l'Histoire, et l'Histoire l'allure d'un roman.

Mais un autre souci vernien est de montrer que ce monde, dont nous serons un jour les maîtres, est déjà quelque peu à notre portée, et que dès lors il n'est pas inutile d'en recenser tous les biens pour nous donner un avant-goût de ce que sera notre jouissance future. Les récits de Jules Verne sont gros de toutes les richesses de la Terre, et sa prédilection pour les espaces clos et denses (le navire, l'île, le jardin, la forteresse, le marché avec son « immense accumulation de marchandises »...), montre bien que le plaisir de la possession prend souvent le pas sur les nécessités de l'anticipation.

Ainsi lesté de tout ce « pesant récitatif », le boulet vernien commence à prendre du poids, sinon à perdre de l'altitude, et la grâce initiale de son envol s'engluie constamment dans d'interminables inventaires. Et à cette pesanteur qui lie les « Voyages extraordinaires » à l'idéologie conquérante et dominatrice de la bourgeoisie française sous le Second Empire (concilier l'ordre avec le mouvement, la comptabilité avec l'exploration), viennent s'ajouter les attaches ancestrales de l'imaginaire, qui, quand il se charge d'inventer le futur, ne peut en fait rien faire d'autre que ressusciter le passé.

Le « tout est possible » que laisse entrevoir le progrès vertigineux des sciences et des techniques, aux mains d'une classe et d'une civilisation au faîte de leur puissance, trouve son expression littéraire dans une quête de l'absolu qui emprunte les voies toujours nostalgiques d'une régression vers les origines. Les « Voyages extraordinaires » sont des variations autour de quelques thèmes archétypiques, presque partout les mêmes, qui de récit en récit s'organisent selon les nécessités de l'intrigue et du périple romanesques.

Ainsi une œuvre, qui se chargeait de figurer l'avenir d'une société, se réalise concrètement à travers les aventures de héros bien souvent solitaires et misanthropes (Hatteras, Nemo, Robur, Lidenbrock) hantés par la force et le mystère d'un temps auroral dans lequel ils tentent de se replonger. C'est que

les récits verniens condensent autant des déterminants sociaux que des fantasmes individuels, dont il est difficile de faire le partage.

Cependant, à y regarder de plus près, il n'y a aucune contradiction entre le modernisme manifeste et l'archaïsme latent dans l'œuvre de Jules Verne. *Il y a là deux façons distinctes mais solidaires de rêver la toute-puissance de l'homme dans ce monde.* La première consiste à montrer son pouvoir grandissant face à la nature, grâce aux ressources de la science et de l'industrie, et l'image la plus éloquente de cette illustration est sans doute l'île totalement conquise et maîtrisée (qui nous vient en droite ligne d'un des tout premiers romans « bourgeois » : *Robinson Crusoé*), au milieu de laquelle l'homme règne en souverain absolu. Fiction mensongère, bien sûr, puisque l'île est toujours quelque peu *déserte*, moyen idéal *d'imaginer le progrès en faisant l'économie des conflits et des rapports sociaux* (et à cet égard, l'Autre qui est absent de la rêverie bourgeoise sur l'insularité, c'est le prolétariat).

La seconde façon, au contraire, est une recherche du Paradis perdu d'avant l'Histoire, ce moment où le monde était encore imprégné de l'énergie aurorale, dans laquelle il est délicieux de se fondre et de s'assimiler (une autre manière d'accéder à la toute-puissance). Ici aussi va surgir l'image de l'île, mais cette fois complètement dénudée, minérale et élémentaire comme aux premiers jours du monde.

Ainsi *l'île est chez Jules Verne autant préfiguration du destin futur de l'homme que symbole des origines*, et la plage commune sur laquelle peut s'inscrire cette dualité de sens est celle de toute utopie : *un monde sans autrui*. Éliminer l'Autre, c'est rendre l'Histoire maîtrisable, conformément à ce que veulent montrer les « Voyages extraordinaires », car, comme l'écrivait Sartre, « si l'histoire m'échappe, cela ne vient pas de ce que je ne la fais pas : cela vient de ce que l'autre la fait aussi » (*Critique de la raison dialectique*, p 61).

Et dans ce travail joue autant la volonté de puissance d'une classe que celle d'un individu. En témoigne le *caractère fondamentalement régressif des livres de Jules Verne*, comme si l'avenir omnipotent de l'humanité correspondait avec le passé béni d'une enfance royale (caractère commun à toute la production romanesque, comme le démontre Marthe Robert dans son *Roman des origines et origines du roman*).

Et de plus, comment ne pas reconnaître dans cet itinéraire paradoxal des « Voyages extraordinaires » une prise de conscience plus ou moins déguisée de ce qui guide le rêve, puisque l'écriture est une sorte de « rêverie éveillée », imagination de l'avenir sur le mode du passé :

« Le rêve nous mène dans l'avenir puisqu'il nous montre nos désirs réalisés, mais cet avenir, présent pour le rêveur, est modelé, par le désir indestructible, à l'image du passé. »

(Freud, *L'interprétation des rêves*, p 527)

Suivons cette voie qui va de l'anticipation aux archaïsmes.

I

DE L'ATOME PRIMITIF AU DERNIER CORPS SIMPLE

« Ainsi donc, en remontant de l'atome à la molécule, de la molécule à l'amas nébuleux, de l'amas nébuleux à la nébuleuse, de la nébuleuse à l'étoile principale, de l'étoile principale au Soleil, du Soleil à la planète, et de la planète au satellite, on a toute la série des transformations subies par les corps célestes depuis les premiers jours du monde. »

(De la Terre à la Lune, p 55)

« Monsieur, dit-il, si autrefois on comptait soixante-quinze corps simples, ce nombre est réduit à trois aujourd'hui, vous le savez ?

- Parfaitement, répondit Francis Benett.

- Eh bien, monsieur, je suis sur le point de ramener ces trois à un seul. Si l'argent ne me manque pas, dans quelques semaines, j'aurai réussi.

- Et alors ?...

- Alors, monsieur, j'aurai tout bonnement déterminé l'absolu. »

*(« La journée d'un journaliste américain en 2889 »,
in Hier et demain p 206)*

1. Les lois de l'Évolution ou les garants du Progrès

« Nous avançons difficilement sur ces cassures de granit, mélangées de silex, de quartz et de dépôts alluvionnaires, lorsqu'un champ, plus qu'un champ, une plaine d'ossements apparut à nos regards. On eût dit un cimetière immense, où les générations de vingt siècles confondaient leur éternelle poussière. De hautes extumescences de débris s'étagaient au loin. Elles ondulaient jusqu'aux limites de l'horizon et s'y perdaient dans une brume fondante. Là, sur trois milles carrés, peut-être, s'accumulait toute l'histoire de la vie animale, à peine écrite dans les terrains trop récents du monde habité. »

(Voyage au centre de la terre, p 303)

A. LE ROMAN DU MONDE

Dans ce XIX^e siècle découvrant avec passion ou avec stupeur l'irruption que fait l'Histoire dans différentes branches du savoir scientifique, les hypothèses de Laplace sur la genèse du système solaire n'ont pas manqué de recevoir un immense écho et de marquer fortement la pensée de son époque. Écrit en 1796, l'« Exposition du système du monde » contient la célèbre hypothèse cosmogonique de Laplace, où, par le simple jeu de l'attraction universelle, se constitue suivant différentes étapes toute la structure du système solaire, depuis la nébuleuse primitive jusqu'à l'engendrement des satellites.

Jules Verne reprend à plusieurs endroits de son œuvre cette théorie de Laplace, qui s'intègre parfaitement dans « l'histoire de l'univers » que Verne était chargé de « refaire » tout au long des « Voyages extraordinaires ». Ainsi pouvons-nous lire dans *De la terre à la lune* un intéressant chapitre, intitulé « Le roman de la lune », où avec sans doute plus de lyrisme que de précision scientifique, nous est racontée la lente constitution du Soleil et des astres. Aux origines, l'univers est une sorte d'immense espace rempli d'atomes en suspension, atomes qui, sous l'effet de l'attraction, vont lentement s'agglomérer et se faire molécules, ensuite « amas nébuleux », puis soleil, planètes et satellites, tout cela suivant « les lois immuables de la mécanique ».

Comme l'indique clairement le mot « roman », la matière connaît une histoire, subit un ensemble de transformations qui diversifient et complexifient la composition de l'univers, à partir d'une origine unique et indifférenciée. Fasciné par cette extraordinaire histoire de l'univers, Jules Verne va faire parcourir à rebours – et en rêve – ce long cheminement de la matière à un de ses héros, le jeune Axel du « Voyage au centre de la terre ».

« Je remonte la série des transformations terrestres. Les plantes disparaissent ; les roches granitiques perdent leur pureté ; l'état liquide va remplacer l'état solide sous l'action d'une chaleur plus intense ; les eaux courent à la surface du globe ; elles bouillonnent, elles se volatilisent ; les vapeurs enveloppent la terre, qui peu à peu ne forme plus qu'une masse gazeuse, portée au rouge blanc, grosse comme le soleil et brillante comme lui ! Au centre de cette nébuleuse, quatorze cent mille fois plus considérable que ce globe qu'elle va former un jour, je suis entraîné dans les espaces planétaires ». Mon corps se subtilise, se sublime à son tour et se mélange comme un atome impondérable à ces immenses vapeurs qui tracent dans l'infini leur orbite enflammée ! »

(Voyage au centre de la terre, p 262)

Et puis, au début du XIX^e siècle, le grand essor de la paléontologie animale et végétale, grâce aux travaux de Lamarck, Cuvier et Brongniart, va permettre de donner des assises solides à la théorie de l'Évolution, défendue par Darwin dans son livre célèbre, *L'origine des espèces par la sélection naturelle* (publié en 1859). Ainsi, dans la foulée des théories de Laplace va se constituer tout un savoir, englobant l'étude de la matière et des êtres vivants dans une même perspective historique. La théorie de la génération spontanée est définitivement battue en brèche par les expériences de Pasteur, dont la polémique avec Pouchet souleva bien des passions au milieu du XIX^e siècle. Désormais, la variété des espèces végétales et animales est le fruit d'une très longue évolution historique, et l'homme lui-même voit plonger ses racines lointaines dans le monde animal. Jules Verne va réserver une place très importante, sinon fondamentale, à ces théories scientifiques dans la composition de son œuvre, et ceci à une époque où elles étaient encore largement débattues par les spécialistes. Des romans comme *Voyage au centre de la terre* ou *Vingt mille lieues sous les mers* nous permettent de contempler « de visu » les animaux et les plantes tels qu'ils étaient aux premiers âges du monde. Même un conte de fées comme les « Aventures de la famille Raton » est une plaisante illustration des théories de l'évolution, où l'on voit les hommes se balader sur « l'échelle de la création », descendant et remontant les échelons d'après leurs mérites ou la volonté capricieuse de quelque enchanteur.

Que l'œuvre de Jules Verne soit ainsi tout imprégnée d'histoire, voilà qui pourrait peut-être surprendre ceux qui ne voient en lui qu'un anticipateur génial, entièrement tourné vers l'avenir et peu préoccupé d'évoquer dans ses livres les époques lointaines de la création. C'est oublier que l'idée de Progrès, tellement vivace dans cette seconde moitié du XIX^e siècle qui a vu naître les « Voyages extraordinaires », est inséparable d'une découverte de l'Histoire, et que c'est cette même découverte qui est à l'origine de la notion de Progrès, brisant l'armature d'un Temps cyclique éternellement identique à lui-même (ou plutôt, y revenant sans cesse).

Matrice d'infinies possibilités, le Temps historique est celui d'une évolution que rien ni personne ne pourra arrêter, car elle est inscrite à l'intérieur du devenir de l'univers, et vaut tout autant pour les espèces biologiques que pour les sociétés humaines. N'oublions pas que cette irruption de l'histoire dans le champ scientifique (et philosophique également, que l'on pense à Hegel et même à Nietzsche dans la *Généalogie de la morale*) a aussi affecté les sciences humaines, dans le chef d'Auguste Comte (la fameuse « loi des trois états ») ou de Marx. Verne s'en est largement inspiré pour dresser le tableau optimiste d'un monde en évolution constante, dont le monde civilisé (c'est-à-dire l'Occident) occuperait les postes les plus avancés – avec certaines réserves dont je parlerai plus tard. Il résume parfaitement cette vision optimiste de l'histoire dans un de ses derniers livres, alors que, l'âge et les circonstances aidant, il commence à douter du Progrès sans limites de l'humanité, et qu'il glisse dans la bouche d'un savant d'une civilisation à venir des conceptions qui ont longtemps été les siennes :

« La vie planétaire se divise en deux phases: avant l'homme, depuis l'homme. Dans la première, la terre, en état de perpétuelle transformation, est, pour cette cause, inhabitable et inhabitée. Dans la seconde, l'écorce du globe est arrivée à un degré de

cohésion permettant la stabilité. Aussitôt, ayant enfin un substratum solide, la vie apparaît. Elle débute par les formes les plus simples, et va toujours se compliquant pour aboutir finalement à l'homme, son expression dernière et la plus parfaite. L'homme, à peine apparu sur la terre, commence aussitôt et poursuit sans arrêt son ascension. D'une marche lente mais sûre, il s'achemine vers sa fin, qui est la connaissance parfaite et la domination absolue de l'univers... »

(*L'éternel Adam*, p 225)

Un même cheminement se poursuit donc, de la genèse du système solaire à l'apparition de l'homme, qui est celui d'une complexification croissante de la matière et des organismes vivants, pour aboutir finalement au pouvoir et à la connaissance absolus de l'homme. Porté ainsi par l'irrésistible lame de fond de l'Histoire, l'homme ne se fait guère de doutes sur le destin qui est le sien et qu'il porte pour ainsi dire en héritage :

« Tout ce qui est dans la limite du possible doit être et sera accompli. Puis, lorsque l'homme n'aura plus rien à connaître du globe qu'il habite... »

— *Il disparaîtra avec le sphéroïde qui n'aura plus de mystères pour lui, répondit le capitaine Hod.*

- Non pas! reprit Bardes. Il en jouira en maître, alors et il en tirera un meilleur parti. »

(*La maison à vapeur*, p 274)

Cette dimension historique des « Voyages extraordinaires » est soulignée par l'éditeur Hetzel dans la préface qu'il écrivit au premier tome des « Voyages », les *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* :

« Son but est, en effet, de résumer toutes les connaissances géographiques, géologiques, physiques, astronomiques, amassées par la science moderne, et de refaire, sous la forme attrayante qui lui est propre, l'histoire de l'univers. »

Aussi le but premier de l'œuvre de Jules Verne, comme le dit Hetzel, n'est-il pas seulement de résumer les diverses branches de la science, mais également de refaire l'histoire de l'univers, que ce soit celle de la matière et du Cosmos ou celle des découvertes humaines. Le fastidieux inventaire géographique, ethnographique, géologique, botanique, se double ainsi d'un large récapitulatif historique, dans lequel chaque voyage particulier va puiser le large fond historique dont il n'est en définitive que l'aboutissement. Verne ne va pas se priver de longues évocations, par lesquelles se tisse toute la généalogie de la conquête humaine. Le discours vernien devient véritablement encyclopédique quand il aborde le domaine des explorations récentes, où viennent se succéder à une cadence de plus en plus accélérée les jalons du progrès humain. N'oublions pas que pour Verne, le voyage dans l'espace est la métaphore générale de la découverte scientifique, et que donc, si l'homme s'inscrit dans une longue lignée dont l'aboutissement est la conquête totale du globe, l'histoire de l'exploration du globe est en quelque sorte une image exemplaire du Progrès. Ici le discours historique se transforme presque en mélodie, tant il se fait récitatif, accumulant les dates et les noms à une cadence vertigineuse, surgissant à chaque détour d'un des « Voyages extraordinaires », et mettant les explorateurs du présent devant la lourde responsabilité qui consiste à réaliser les espérances du passé. C'est la tâche qui incombera au capitaine

Hatteras, lui qui veut pénétrer « là ou tant d'autres n'ont pu parvenir », et dont l'itinéraire tourmenté croise tous ces lieux chargés d'histoire, encombrés de vestiges que le dernier flux des découvreurs a déposés après son retrait » Chaque mer, chaque cap, chaque île sont l'occasion d'évoquer l'histoire tragique ou heureuse des explorations passées :

« Voilà donc, se dit le docteur, ce cap célèbre, ce cap si bien nommé ! Beaucoup l'ont franchi comme nous, qui ne devaient jamais le revoir ! Est-ce donc un adieu éternel à ses amis d'Europe ? Vous avez passé là, Frobisher, Knight, Barlow, Vaughan, Scroggs, Barentz, Hudson, Blossville, Franklin, Crozier, Bellot, pour ne jamais revenir au foyer domestique, et ce cap a bien été pour vous le cap des Adieux ! »

(*Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, p 55)

L'exemple le plus caricatural de cette généalogie des découvreurs est sans doute le fameux toast du « *Traveller's club* », « porté avec les vins de France aux célèbres voyageurs qui s'étaient illustrés sur la terre d'Afrique » (*Cinq semaines en ballon*, p 8), et où plus d'une centaine de noms célèbres sont cités d'affilée, avant que ne soit nommé le dernier en date, imaginaire celui-là, le docteur Fergusson, « qui, par son incroyable tentative, devait relier les travaux de ces voyageurs et compléter la série des découvertes africaines ». Et bien plus, dans ce gigantesque arpentage du globe que constituent les « Voyages extraordinaires », les figures capricieuses de la géographie sont autant de signes du passé, portant dans leurs noms le souvenir de leur découverte.

« ... ces noms ont un intérêt géographique qu'il ne faut pas méconnaître ; ils décrivent les aventures de ceux qui les ont donnés ; auprès des noms des Davis, des Baffin, des Hudson, des Ross, des Parry, des Franklin, des Bellot, si je rencontre le cap Désolation, je trouve bientôt la baie de la Mercy ; le cap Providence fait pendant au port Anxiety, la baie Repulse me ramène au cap Eden, et, quittant la pointe Turnagain, je vais me reposer dans la baie du Refuge ; j'ai là, sous les yeux, cette intéressante succession de périls, d'échecs, d'obstacles, de succès, de désespoirs, de réussites, mêlés aux grands noms de mon pays, et, comme une série de médailles antiques, cette nomenclature me retrace toute l'histoire de ces mers. »

(*Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, p 60)

Ainsi Jules Verne fait tout autant une histoire de la géographie qu'une géographie de l'histoire, dans laquelle les lieux et les dates s'échangent suivant les lois imprécises de l'expansion occidentale. Cette combinaison d'un voyage dans le temps et d'un voyage dans l'espace est omniprésente dans l'œuvre de Verne, que l'on se souvienne de récits comme *Vingt mille lieues sous les mers* (évocation de tous les grands navigateurs), *Les enfants du capitaine Grant* (chaque pays traversé libère les connaissances historiques de l'intarissable Paganel), *De la terre à la lune* (outre la cosmogonie, il y est aussi question de « L'histoire du canon »), *La maison à vapeur* (une traversée de l'Inde qui se double des souvenirs récents de la révolte des Cipayes), etc.. Il est à remarquer qu'entre le discours cosmogonique (naissance de l'univers, apparition de la vie) et le rappel de tous les hauts faits de la conquête occidentale, il y a bien peu de place pour la période intermédiaire, comme si l'on passait tout d'un coup des temps primordiaux aux découvertes les plus récentes, ce qui indique bien l'étroite parenté que Jules Verne assigne à ces deux mouvements. Il est peu question de l'Antiquité, du Moyen-Âge, bref, de toute cette histoire lente et tortueuse, parfois accompagnée de régression, qui a précédé l'avènement

des temps modernes et de la révolution industrielle » Jules Verne saute presque sans transition des temps » antédiluviens » aux dernières années de l'histoire humaine, et il y a là sans conteste le désir de montrer la filiation entre l'évolution de la matière et l'expansion de la civilisation occidentale, cherchant dans le caractère irréversible et « naturel » de la première les garants méta-sociaux de la seconde.

B. LA PREUVE PAR LE PRIMITIF

Les peuples et les races qui n'ont pas suivi le mouvement de l'Occident sont comme des branches mortes de l'évolution, des fossiles vivants. Remarquables sont en effet chez Verne ces descriptions des peuples les plus primitifs, tels les aborigènes d'Australie ou les nègres d'Afrique, qui sont confondus bien souvent (c'est une constante chez Verne) avec des singes, comme s'il fallait y regarder à deux fois pour se rendre compte de leur humanité :

« *En voilà un assaut ! dit Joe.* »

- *Nous t'avions cru assiégé par des indigènes.* »

- *Ce n'étaient que des singes, heureusement ! répondit le docteur.*

- *De loin, la différence n'est pas grande, mon cher Samuel.* »

- *Ni même de près, répliqua Joe.* »

(*Cinq semaines en ballon*, p 103)

« - *Sont-ce des singes ?* » s'écria Ned Land.

- *A peu près, répondit Conseil, ce sont des sauvages.* »

(*Vingt mille lieues sous les mers*, p 242)

Jules Verne ajoute souvent quelques considérations anthropologiques aux réflexions de ses personnages, comme par exemple dans ce chapitre des *Enfants du capitaine Grant*, intitulé comme suit : « Où le major soutient que ce sont des singes ».

« *Ah ça ! qu'est-ce que c'est que ce singe-là ? demanda le major.*

- *Ce singe-là, répondit Paganel, c'est un Australien pur sang !*

(...) *Jamais créatures humaines n'avaient présenté à ce point le type d'animalité.*

Robert ne se trompait pas, dit le major, ce sont des singes - pur sang, si l'on veut -, mais ce sont des singes !

- *Mac Nabbs, répondit Lady Helena, donneriez-vous donc raison à ceux qui les chassent comme des bêtes sauvages ? Ces pauvres êtres sont des hommes.*

- *Des hommes ! s'écria Mac Nabbs ! Tout au plus des êtres intermédiaires entre l'homme et l'orang-outang ! Et encore, si je mesurais leur angle facial je le trouverais aussi fermé que celui des singes !*

Mac Nabbs avait raison sous ce rapport ; l'angle facial de l'indigène australien est très aigu et sensiblement égal à celui de l'orang-outang, soit soixante à soixante-deux degrés. Aussi n'est-ce pas sans raison que M. de Rienzi proposa de classer ces malheureux dans une race à part qu'il nommait les « pithécomorphes », c'est-à-dire hommes à formes de singe »

(*Les enfants du capitaine Grant*, p 506 - 508)

Qu'il puisse exister encore des espèces intermédiaires entre l'homme et l'animal, voilà une hypothèse que Verne se plaît à évoquer plusieurs fois, même s'il prend quelque peu ses distances vis-à-vis d'une telle théorie, laissant à ses personnages le soin de discuter avec passion de la véracité de ce phénomène. Citons encore un passage du *Pays des fourrures*, où ce sont cette fois les Esquimaux qui semblent poser un problème d'identification.

« Quels sont ces nomades ? demanda Jasper Hobson.

- Ce sont des hommes ou des morses, répondit le sergent Long. Pas de milieu !

On aurait bien étonné le brave sergent en lui apprenant que certains naturalistes ont précisément admis ce « milieu » que lui, Long, ne reconnaissait pas.

Et, en effet, quelques savants ont plus ou moins plaisamment regardé les Esquimaux comme « une espèce intermédiaire entre l'homme et le veau-marin. »

(Le Pays des Fourrures, p 209)

Mais s'il n'est pas toujours possible de mesurer « l'angle facial » des sauvages qu'on rencontre, les mœurs effroyables de ces derniers suffisent sans doute à les classer dans une espèce douteuse entre l'homme et l'animal. Parmi ces mœurs, l'anthropophagie occupe une place de choix, et Jules Verne ne rate pas l'occasion de nous décrire les scènes les plus horribles, dans tous leurs détails, offrant ainsi le spectacle étonnant d'une humanité à peine sortie des limbes de la bestialité. Il y avait là de quoi faire frémir les tranquilles lecteurs des « Voyages extraordinaires », et justifier à leurs yeux l'entreprise civilisatrice de l'Occident, même si Jules Verne explique le phénomène du cannibalisme par des carences alimentaires dont souffriraient les sauvages.

« Deux peuplades aux prises se battaient avec acharnement et faisaient voler des nuées de flèches dans les airs. Les combattants, avides de s'entre-tuer, ne s'apercevaient pas de l'arrivée du « Victoria » ; ils étaient environ trois cents, se choquant dans une inextricable mêlée ; la plupart d'entre eux, rouges du sang des blessés dans lequel ils se vautraient, formaient un ensemble hideux à voir.

(...) Le massacre continuait de part et d'autre, à coups de haches et de sagaies ; dès qu'un ennemi gisait sur le sol, son adversaire se hâtait de lui couper la tête : Les femmes, mêlées à cette cohue, ramassaient les têtes sanglantes et les empilaient à chaque extrémité du champ de bataille ; souvent elles se battaient pour conquérir ce hideux trophée. (...) Le chef de l'un de ces partis sauvages se distinguait par une taille athlétique, jointe à une force d'hercule. D'une main il plongeait sa lance dans les rangs compacts de ses ennemis, et de l'autre y faisait de grandes trouées à coups de hache. À un moment, il rejeta loin de lui sa sagaie rouge de sang, se précipita sur un blessé dont il trancha le bras d'un seul coup, prit ce bras d'une main, et, le portant à sa bouche, il y mordit à pleines dents. »

(Cinq semaines en ballon, p 168)

On peut difficilement faire mieux dans le genre, et ces nègres de la tribu des Nyam-Nyam (sic) qui se paient une bonne tranche sur le dos de leurs ennemis ne sont pas un cas unique dans l'œuvre de Jules Verne ; on retrouve une scène quasi identique dans *Les enfants du capitaine Grant* où ce sont cette fois les Maoris de Nouvelle-Zélande qui font preuve de mœurs tout aussi barbares. L'anthropophagie comme signe d'un retour à l'animalité se trouve dans une autre œuvre de Verne, *Le Chancellor*, où des naufragés évitent de justesse de se manger entre eux. Il est à remarquer qu'un retour à l'animalité (sorte

d'inversion de l'évolution qui se retrouve parfois chez Verne) frappe d'abord les classes inférieures de la société, et que ce sont par exemple les marins du Chancellor qui les premiers ont envie de tâter de la chair humaine (et parmi eux, le nègre Jynxtrop). Une nouvelle comme *L'éternel Adam* est encore une fois très éclairante sur ce point, car la lente régression vers l'animalité qui frappe les survivants d'un « effroyable cataclysme » ne va pas se marquer de la même façon chez tout le monde :

« Il est, hélas !, trop certain que l'humanité, dont nous sommes les seuls représentants, est en voie de régression rapide et tend à se rapprocher de la brute. Chez les matelots de la « Virginia », gens déjà incultes autrefois, les caractères de l'animalité sont marqués davantage. »

(*L'éternel Adam*, p 258)

À la hiérarchie des peuples et des races se superpose celle des classes. Et ces derniers survivants de l'humanité, subissant une évolution à rebours, pourront bientôt dire : « Nous vivons nus, comme ceux que nous appelions des sauvages » (p 259). La boucle est bouclée, mais les étapes de la régression qu'illustre ce livre pessimiste de Verne ne sont en rien différentes de celles qui jalonnaient la marche en avant du genre humain. Le sens est inversé, mais la route reste la même (et c'est pour cela que cette nouvelle posthume de Jules Verne est riche en enseignements, car la distance qu'il prend par rapport à l'idée d'un Progrès indéfini lui permet sans doute de mieux objectiver une composante fondamentale de son œuvre passée).

Jules Verne doit réinscrire au cœur de son œuvre la vision optimiste de l'Histoire qui est à la source même de son imagination, et grâce à ces rappels incessants, souvent monotones, des dates, des faits et des hommes qui ont contribué à la découverte du globe, l'Histoire elle-même prend place dans les « Voyages extraordinaires ». Le capitaine Hatteras s'inscrit dans la lignée des Franklin, des Hudson, des Ross tout comme les voyageurs de *Cinq semaines en ballon* accomplissent les espoirs de Mungo-Park ou de Livingstone. Bien plus, du fond des âges nous viennent les lois puissantes de l'Évolution, et chacun peut se rendre compte du chemin parcouru quand à quelques détours de la Terre apparaissent ces peuplades « demeurées », tableau vivant d'une humanité figée dans son évolution.

C) JULES VERNE CRITIQUE DE JULES VERNE

Dans les toutes dernières années de sa vie, Verne a écrit une bien étrange nouvelle qui semble aller à contre-courant de son œuvre, à tel point que le fils de Verne, Michel Jules-Verne (*ndlr de 2024 : Michel est l'auteur du livre*) se doit d'écrire cette petite note introductive à la publication de *L'éternel Adam* :

« Écrite par Jules Verne en ses dernières années, jusqu'à présent inédite, cette nouvelle offre la particularité de tendre à des conclusions assez pessimistes, contraires au fier optimisme qui anime les « Voyages extraordinaires ».

(in *Hier et demain*, p 213)

Michel Butor avait déjà remarqué l'importance de cette nouvelle (voir « Le Point Suprême et l'Âge d'Or à travers quelques œuvres de Jules Verne », *Répertoire I*, pp 130 - 162), et tendait à démontrer que plusieurs thèmes sous-jacents aux « Voyages extraordinaires » étaient exposés en plein jour dans ce récit

(l'impossibilité d'un progrès infini, la nostalgie des origines). Pour pertinente que soit cette analyse de Butor (et on la reprendra plus tard), *L'éternel Adam* contient un autre enseignement tout aussi intéressant, et qui concerne la façon dont Verne y objective les ressorts fondamentaux du « fier optimisme qui anime les Voyages extraordinaires ». C'est en quelque sorte un éclairage par la négative que nous propose *L'éternel Adam*, faisant apparaître dans un raccourci saisissant toute l'idéologie scientiste qui a engendré les « Voyages extraordinaires », et, parmi celle-ci, l'extrapolation optimiste des lois de l'Évolution.

Dans des temps dont nous apprendrons qu'ils sont situés dans un lointain futur, la terre ne comporte qu'un seul continent émergé hors des eaux, où prospère un puissant empire, le Hars-Iten-Schu. Justement, cette année-là, l'empire fête le cent quatre-vingt-quinzième anniversaire de sa fondation et « une pléiade de savants, à l'occasion du grandiose anniversaire, avaient établi, chacun dans sa spécialité, le bilan du Savoir humain et marqué le point où son effort séculaire avait amené l'humanité » (p 218). Un historien trace l'histoire de l'humanité et la fondation de l'empire après bien des guerres fratricides, différents savants font le point des connaissances scientifiques. Curieuse ironie de Jules Verne que de présenter ces savants qui, tout comme lui, se proposent de « résumer toutes les connaissances amassées par la science moderne » et de « refaire l'histoire de l'univers » ; il n'y a pas à s'y tromper, c'est bien sa propre idéologie que Verne met ainsi en scène. Et chacun y va de son petit discours, glorifiant la merveilleuse épopée de l'humanité :

« Oui, en vérité, la comparaison entre ce qu'était l'homme, arrivant nu et désarmé sur la terre, et ce qu'il était aujourd'hui, incitait à l'admiration. Pendant des siècles, malgré ses discordes et ses haines fratricides, pas un instant il n'avait interrompu la lutte contre la nature, augmentant sans cesse l'ampleur de sa victoire. Lente tout d'abord, sa marche triomphale s'était étonnamment accélérée depuis deux cents ans, la stabilité des institutions politiques et la paix universelle, qui en était résultée, ayant provoqué un merveilleux essor de la science. L'humanité avait vécu par le cerveau, et non plus seulement par les membres ; elle avait réfléchi, au lieu de s'épuiser en guerres insensées, et c'est pourquoi, au cours des deux derniers siècles, elle avait avancé d'un pas toujours plus rapide vers la connaissance et vers la domestication de la matière... »

(*L'éternel Adam*, p 218)

Ainsi, l'histoire du Hars-Iten-Schu est en tous points similaire à celle que brossait Verne dans les « Voyages extraordinaires », avec les sanglantes luttes tribales des premiers âges (gageons qu'elles devaient être aussi féroces que celles des Nyam-Nyam ou des Maoris) et les plus tardives guerres entre nations, qui nuisent tant à l'essor de la science et dont se plaint amèrement le docteur Clawbonny dans les *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* :

« Ah! mes amis, murmura-t-il en s'essuyant les yeux, comment mon cœur peut-il contenir la joie dont vous le remplissez ! Ah ! mes chers compagnons, vous avez sacrifié, pour vous réunir dans un succès commun, cette misérable question de nationalité ! Vous vous êtes dit que l'Angleterre et l'Amérique ne faisaient rien dans tout cela, et qu'une étroite sympathie devait nous lier contre les dangers de notre expédition ! Si le pôle Nord est atteint, n'importe qui l'aura découvert ! Pourquoi se rabaisser ainsi et se targuer d'être Américains ou Anglais, quand on peut se vanter d'être hommes ! »

(*Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, p 508)

Mais pour les habitants du Hars-Iten-Schu, cette période des luttes intestines est dépassée (et sur ce point ils sont en avance par rapport au petit monde des « Voyages »), la science a pu s'épanouir librement, et les connaissances que l'homme a de l'univers deviennent chaque jour plus grandes et plus efficaces. Ils en sont même à approcher de ce stade suprême du savoir scientifique, dont il est tellement souvent question dans l'œuvre de Verne :

« Il (l'homme) connaissait l'art, soit de combiner certains corps bruts de manière à en former de nouveaux n'ayant plus rien de commun avec les premiers, soit de diviser certains autres corps en leurs éléments constitutifs et primordiaux. »

(*L'éternel Adam*, p 219)

Aussi peuvent-ils tenir fièrement ces propos, qui ne sont pas sans rappeler ceux tenus par Banks dans *La Maison à vapeur* (cfr supra) :

« Oui, l'homme était grand, plus grand que l'univers immense, auquel il commanderait en maître, un jour prochain... » (p 220)

Seulement, un problème subsiste : « Cet homme, maître du monde, qui était-il ? D'où venait-il ? Vers quelles fins inconnues tendait son inlassable effort ? » (p 220). Un savant s'intéresse particulièrement à cette question, le zartog Sofr-Aï-Sr (le docteur, troisième représentant mâle de la cent unième génération de la lignée des Sofr). Après de patientes investigations, il arrive à découvrir lentement les origines de l'homme et des êtres vivants, élabore une théorie de l'Évolution que les recherches récentes de la géologie et des sciences naturelles permettent d'établir sur une base empirique (rappelons qu'au XIX^e siècle, ce sont justement les travaux parallèles de la paléontologie et de la biologie qui ont précédé les découvertes de Darwin) :

« Quelques vagues lueurs commençaient pourtant à éclairer le mystère. Et, de ces lueurs, n'était-ce pas le zartog Sofr qui avait projeté les plus puissantes, lorsque, systématiquement, codifiant les patientes observations de ses prédécesseurs et ses remarques personnelles, il avait abouti à sa loi de l'évolution de la matière vivante, loi universellement admise maintenant et qui ne rencontrait plus un seul contradicteur ? »

(*L'éternel Adam*, p 220)

Malheureusement pour le zartog Sofr-Aï-Sr, certains faits ne parvenaient pas à s'intégrer dans sa théorie de l'Évolution, et notamment une singulière découverte dans les couches profondes de la Terre :

« Cependant, une particularité assez remarquable ne tarda pas à être constatée. Jusqu'à une certaine antiquité, qui pouvait être grossièrement évaluée à deux ou trois mille ans, plus l'ossuaire était ancien, plus les crânes découverts étaient de petite taille. Par contre, au-delà de ce stade, la progression se renversait, et, dès lors, plus on reculait dans le passé, plus augmentait la capacité de ces crânes et, par suite, la grandeur des cerveaux qu'ils avaient contenus. (...) Il y avait donc eu, pendant cent soixante-dix siècles, régression manifeste, suivie d'une nouvelle ascension. »

(*L'éternel Adam*, p 223)

Qu'il puisse y avoir eu une civilisation comparable à celle de l'empire du Hars-Iten-Schu, et cela il y a des milliers d'années, voilà qui brise d'un seul coup toutes les théories optimistes dont se glorifiait le zartog Sofr :

« Eh quoi ! se disait-il, admettre que l'homme - il y aurait quarante mille ans ! – soit parvenu à une civilisation comparable sinon supérieure à celle dont nous jouissons présentement, et que ses connaissances, ses acquisitions aient disparu sans laisser la moindre trace, au point de contraindre ses descendants à recommencer l'œuvre par la base, comme s'ils étaient les pionniers d'un monde inhabité avant eux ? ... Mais ce serait nier l'avenir, proclamer que notre effort est vain et que tout progrès est aussi précaire et peu assuré qu'une bulle d'écume à la surface des flots !

Sofr fit halte devant sa maison. Upsa ni!... hartchok!... (Non, non!... en vérité!...) Andart mir'hoë spha!... (L'homme est le maître des choses!...) - murmura-t-il en poussant la porte. »

(*L'éternel Adam*, p 225)

Et puis, le zartog va faire la découverte d'un manuscrit qui raconte toute l'histoire des hommes qui ont précédés les habitants de l'empire, et ces hommes, ce sont nos lointains ascendants, surpris par un « effroyable cataclysme » qui recouvre d'eau toutes les terres habitées, et dont quelques-uns seulement vont réchapper pour se réfugier dans un nouveau continent émergé en plein Atlantique (il s'agit en fait de l'Atlantide ressurgie des eaux). Loin de pouvoir recréer la civilisation sur cette nouvelle terre, les derniers survivants de l'humanité vont lentement régresser vers l'animalité, après avoir enfoui dans le sol le document qui raconte leur histoire et que lit le zartog Sofr. Ainsi est démentie la théorie du progrès infini de l'humanité, puisque périodiquement les civilisations régressent ou sont englouties par les eaux. Terrifié par la lecture de ce manuscrit, le zartog Sofr réalise que les Andart'-Iten-Schu n'avaient rien inventé. Ils s'étaient contentés de redire ce qu'on avait dit avant eux. » (p 262)

« Mais le jour viendrait-il jamais où serait satisfait l'insatiable désir de l'homme ? Le jour viendrait-il jamais où celui-ci, ayant achevé de gravir la pente, pourrait se reposer sur le sommet enfin conquis ?...

Ainsi songeait le zartog Sofr, penché sur le manuscrit vénérable.

Par ce récit d'outre-tombe, il imaginait le drame terrible qui se déroule perpétuellement dans l'univers, et son cœur était plein de pitié. Tout saignant des maux innombrables dont ce qui vécut avait souffert avant lui, pliant sous le poids de ces vains efforts accumulés dans l'infini des temps, le zartog Sofr-Aï-Sr acquerrait lentement, douloureusement, l'intime conviction de l'éternel recommencement des choses. »

(*L'éternel Adam*, p 263)

Très beau texte de Jules Verne, étonnantes réflexions sur le temps et sur cette parole humaine qui se découvre précédée, devenue un gigantesque écho sur cette terre où trois civilisations successives se superposent les unes sur les autres. Il faudra y revenir.

Mais ce qui est important pour le moment, c'est de voir de quelle façon Jules Verne s'est lui-même mis en scène dans cette très curieuse nouvelle, comment toute la thématique des « Voyages extraordinaires » se trouve exposée en pleine lumière, avec une lucidité bien étonnante. La plupart des réflexions du zartog Sofr-Aï-Sr trouvent leur pendant dans l'œuvre passée de Verne, et ce Darwin enthousiaste de l'empire du Hars-Iten-Schu aurait très bien pu imaginer de mirobolantes aventures que lui suggèrent les progrès accomplis par la science de son temps. Il est remarquable de constater combien la théorie de l'Évolution

occupe une place centrale dans ce récit, non seulement parce que le personnage principal refait les mêmes découvertes que Darwin, mais aussi parce que l'infirmité de ses théories (du moins en partie, mais c'est la partie essentielle) brise toute la chaîne inexorable du Progrès.

Bien plus, dans le manuscrit retrouvé par le zartog, on voit que c'est justement au moment où quelques personnages discutent les thèses de l'Évolution, que se produit le cataclysme qui détruit tous les acquis de l'humanité, et du même coup les extrapolations enthousiastes des darwinistes. Le mouvement de l'Évolution peut être interrompu par quelque catastrophe naturelle, ou il peut même être inversé. Ainsi cette progression des espèces qui aboutit à l'homme et à sa domination totale de l'univers n'est rectiligne qu'en apparence ; vue de plus loin, la ligne droite n'est en fait que le segment d'un gigantesque cercle qui revient sans cesse à son point de départ.

La foi dans le Progrès qui alimente une grande partie des œuvres de Jules Verne, qui rend celles-ci possibles et surtout lisibles, est donc bien solidaire de toutes les découvertes scientifiques du XIX^e siècle, depuis les théories de Laplace à celles de Darwin, en passant par les réflexions et systèmes des philosophes et des économistes (Saint-Simon, entre autres). L'extrapolation des théories darwinistes au mouvement des sociétés (ce qui n'a bien sûr rien de scientifique), a en fait la même fonction de garant méta-social que la croyance en un ordre social qui se conforme à l'état immuable de la Nature. La seule différence est que l'une justifie le mouvement d'expansion de l'Occident industriel, tandis que l'autre naturalise l'ordre d'une société à un moment donné de l'Histoire (on retrouve cette thématique dans les récits de la Comtesse de Ségur, qui représentent un univers social stable où chacun occupe la place qui correspond à son « état »).

De plus, il est à constater que chez Jules Verne la société est toujours prise comme un tout, sans division de classes, et que les luttes qui jalonnent l'histoire de l'humanité sont toujours des luttes inter-nationales (de tribu à tribu, de peuple à peuple, de nation à nation). Il y a identification de l'historicité et des intérêts de la classe dirigeante, ce qui fait que l'œuvre de Jules Verne est profondément utopique, au sens qu'Alain Touraine donne à ce mot.

Dans la plupart des Voyages verniens, les classes populaires (matelots, serviteurs...) offrent l'image d'une résistance au progrès (très frappant dans les *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*), comme si leur grogne et leur mécontentement ne pouvaient être expliqués que par une peur « d'aller en avant », de sortir des habitudes et des idées reçues. Ces classes sont aussi plus « naturelles », moins avancées sur le segment du Progrès, ce qui démontre clairement l'identification de la bourgeoisie à l'historicité (entre sa vision du monde et la régression passéiste, il n'y a pas d'ailleurs).

D. ENTRE-TEMPS

Des origines nébuleuses de l'univers à sa conquête totale par l'homme, de l'atome primitif à la découverte du dernier corps simple, se déroule tout un mouvement d'appropriation par lequel l'humanité en progrès essaie de capter, de nommer, de mesurer l'infinie efflorescence des êtres qui peuplent le monde. La terre est encore loin d'être entièrement parcourue, les animaux, les

végétaux, les minéraux n'ont pas encore tous trouvé leur place dans le « microcosme du cerveau » où l'homme « essaie de faire tenir l'univers immense » (*L'éternel Adam*, p 236).

Écrits à ce moment de l'histoire où s'accélère l'investigation de la planète, les « Voyages extraordinaires » se doivent d'illustrer cette phase encyclopédique de la conquête humaine. Avant de dégager toutes les lois de l'univers qui permettront un jour d'en jouir en maître, il est important d'en rapporter tous les phénomènes, de fouiller la terre jusque dans ses moindres recoins, de plonger au fond des océans pour dénombrer tous les êtres qui les peuplent, de voler dans les airs pour tracer sur une carte les configurations capricieuses de la géographie, de grossir chaque jour le contenu du Grand Livre du Savoir. La chasse encyclopédique est ouverte, plus de taches blanches dans les atlas, plus d'espèces inconnues encore tapies quelque part dans l'ombre, plus de grottes, de forêts, d'étendues glacées où l'homme n'ait encore mis le pied. L'Univers Unique a mis au monde la masse grouillante de la Différence, à l'homme de la dénombrer, voici venu le temps des inventaires.

*

2. Le temps des inventaires

« Verne a été un maniaque de la plénitude : il ne cessait de finir le monde et de le meubler, de le faire plein à la façon d'un œuf ; son mouvement est exactement celui d'un encyclopédiste du XVIII^e siècle ou d'un peintre hollandais : le monde est fini, le monde est plein de matériaux numérables et contigus »

Roland Barthes (« Nautilus et Bateau Ivre », in *Mythologies* p 90)

A. UN NOM À CHAQUE CHOSE

Il y a sans doute « bien peu de régions du globe qui échappent au cycle complet des « Voyages extraordinaires », et l'éditeur Hetzel veillait à ce qu'aucune d'entre elles ne soit oubliée. Le monde entier doit être couvert par les aventures verniennes, et même, pourquoi pas, le système solaire (voir *De la terre à la lune*, *Autour de la lune* et *Hector Servadac*). Non contente d'ailleurs de nous offrir ainsi un panorama complet du globe, l'œuvre de Jules Verne contient en prime une belle panoplie de héros internationaux, au milieu desquels les français forment une toute petite minorité ; parmi d'autres et en vrac, nous y trouvons l'Anglais Hatteras, l'Américain Cyrus Smith, l'Allemand Lidenbrock, le Hongrois Mathias Sandorf, le Chinois Kin-Fo, le Turc Kéraban, l'Indien Dakkar (le capitaine Nemo), le Brésilien Joam Dacosta, le Russe Michel Strogoff, le Hollandais Van Mitten, l'Écossais Glenarvan, et enfin, deux ou trois Français pur-sang comme Michel Ardan ou Hector Servadac.

L'entreprise est donc bien internationale, avec cette prééminence des nations les plus avancées sur la voie du progrès, comme l'Angleterre et les Etats-Unis. Au regard de ce référent ultime et universel qu'est la science, les distinctions et les rivalités nationales apparaissent comme de piteuses survivances d'une ère barbare en voie d'être révolue, et il est à espérer que bientôt le monde sera doté d'un gouvernement unique et supranational (ce qui est clairement exprimé dans *L'éternel Adam*). Le problème des nationalités est souvent abordé dans les « Voyages extraordinaires », et les réconciliations entre nationalités rivales ne manquent pas dans l'œuvre de Verne. Que l'on se souvienne de l'Anglais Hatteras et de l'Américain Altamont, réconciliés à l'approche du pôle, au grand plaisir du savant Clawbonny (car la querelle des nations est nuisible au développement de la science), ou bien de ces géomètres russes et anglais unis dans un même effort scientifique en pleine guerre de Crimée (voir les *Aventures de trois Russes et de trois Anglais* dans l'Afrique australe). Cette variété des héros verniens n'est qu'un indice de plus de sa volonté d'universalisation, et à la variété du monde livré au regard des lecteurs français des « Voyages extraordinaires » se superpose le pluralisme des nationalités, également cataloguables dans le grand livre de la découverte avec leur cortège de caractéristiques bien établies, le Turc étant têtue, le Hollandais gras et affable, l'Anglais flegmatique, l'Américain indiscipliné, etc.

Ainsi, si la rivalité nationale fond au soleil de la science, la diversité des nations fait quand même partie des richesses numérables du globe. Cette escouade de découvreurs et de savants aux noms étranges est dispersée aux quatre coins du monde, pour des motifs souvent divers, mais dont le résultat est invariablement une moisson imposante de chiffres, de coordonnées, de classifications concernant la faune, la flore, la richesse minéralogique et humaine de la terre. L'exemple le plus caricatural en est sans doute, *Vingt*

mille lieues sous les mers, qui nous vaut une série d'énumérations de poissons, de mollusques, de zoophytes dépassant l'imagination, et où le langage précis de la science prend d'étranges sonorités poétiques :

« Dans l'embranchement des mollusques, il cite de nombreux pétoncles pectiniformes, des spondyles pieds-d'âne qui s'entassaient les uns sur les autres, des donaces triangulaires, des hyalles tridentées, à nageoires jaune et à coquilles transparentes, des pleurobranches orangés, des œufs pointillés ou semés de points verdâtres, des aplysies connues aussi sous le nom de lièvres de mer, des dolabelles, des acérés charnus, des ombrelles spéciales à la Méditerranée, des oreilles de mer dont la coquille produit une nacre très recherchée, des pétoncles flammulées, des anomies que les Languedociens, dit-on, préfèrent aux huîtres, des clovisses si chères aux Marseillais, des praires doubles, blanches et grasses, quelques-uns de ces clams qui abondent sur les côtes de l'Amérique du Nord et dont il se fait un débit si considérable à New York, des peignes operculaires de couleurs variées, des lithodonces enfoncées dans leurs trous et dont je goûtais fort le goût poivré, des vénéricardes sillonnées dont la coquille à sommet bombé présentait des côtes saillantes, des cynthies hérissées de tubercules écarlates, des carniaires à pointe recourbée et semblables à de légères gondoles, des féroles couronnées, des atlantes à coquilles spiraliformes, des thétys grises, tachetées de blanc et recouvertes de leur mantille frangée, des éolides semblables à de petites limaces, des cavolines rampant sur le dos, des auricules et entre autres l'aurioule myosotis, à coquille ovale, des scalaires fauves, des littorines, des janthures, des cinéraires, des pétricoles, des lamellaires, des cabochons, des pandores, etc. »

(Vingt mille lieues sous les mers, p 387)

Dans le règne végétal, les énumérations d'un livre comme *Nord contre Sud* valent bien celles de *Vingt mille lieues sous les mers*, et Verne s'en donne à coeur joie quand il décrit les appétissantes productions du sol floridien :

« Des massifs d'orangers, des corbeilles d'oliviers, de figuiers, de grenadiers, de pontédéries aux bouquets d'azur, des groupes de magnolias, dont les calices à teintes de vieil ivoire parfumaient l'air, des buissons de palmiers sabal, agitant leurs éventails sous la brise, des guirlandes de coboeas aux nuances violettes, des touffes de tupéas à rosettes vertes, de yuccas avec leur cliquetis de sabres acérés, de rhododendrons roses, des buissons de myrtes et de pamplemousses, enfin tout ce que peut produire la flore d'une zone qui touche au Tropique, était réuni dans ces parterres pour la jouissance de l'odorat et le plaisir des yeux. »

(Nord contre Sud, p 31)

Le règne minéral, dans ce qu'il a de plus précieux et de plus fascinant, se trouve concentré comme pour la parade dans cette merveilleuse grotte de *L'étoile du Sud* :

« Rochers d'améthyste, murailles de sardoine, banquises de rubis, aiguilles d'émeraude, colonnades de saphirs, profondes et élancées comme des forêts de sapins, icebergs d'aigues-marines, girandoles de turquoises, miroirs d'opales, affleurements de gypse rose et de lapis-lazuli aux veines d'or, – tout ce que le règne cristallin peut offrir de plus précieux, de plus rare, de plus limpide, de plus éblouissant, avait servi de matériaux à cette surprenante architecture. Bien plus encore, toutes les formes, même celles du règne végétal, semblaient avoir été mises à contribution dans ce travail en dehors des conceptions humaines. Des tapis de mousses minérales, aussi veloutées que le plus fin gazon, des arborisations cristallines, chargées de fleurs et de fruits de pierreries, rappelaient par places ces jardins féeriques que reproduisent avec tant de naïveté les enluminures japonaises. Plus loin, un lac artificiel, formé d'un diamant de vingt mètres de long, enchâssé dans le sable, semblait une arène toute prête pour les

ébats des patineurs. Des palais aériens de calcédoine, des kiosques et des clochetons de béril ou de topaze, s'entassaient d'étage en étage jusqu'au point où l'œil, lassé de tant de splendeurs, se refusait à les suivre. Enfin, la décomposition des rayons lumineux à travers ces milliers de prismes, les feux d'artifices d'étincelles qui éclataient de toutes parts et retombaient en gerbe, constituaient la plus étonnante symphonie de lumière et de couleur dont le regard de l'homme pût être ébloui. »

(L'Étoile du Sud, p 247)

Enfin, pour clôturer cette liste qui pourrait s'allonger indéfiniment, citons encore ce passage où ce ne sont cette fois plus les produits de la nature qui sont énumérés, mais bien les races et les œuvres humaines :

« Russes, Sibériens, Allemands, Cosaques, Turkomans, Persans, Géorgiens, Grecs, Ottomans, Indous, Chinois, mélange extraordinaire d'Européens et d'Asiatiques, causaient, discutaient, péroraient, trafiquaient. Tout ce qui se vend ou s'achète semblait avoir été entassé sur cette place. Porteurs, chevaux, chameaux, ânes, bateaux, chariots, tout ce qui peut servir au transport des marchandises, était accumulé sur ce champ de foire.

Fourrures, pierres précieuses, étoffes de soie, cachemires des Indes, tapis turcs, armes du Caucase, tissus de Smyrne ou d'Ispahan, armures de Tiflis, thés de la caravane, bronzes européens, horlogerie de la Suisse, velours et soieries de Lyon, cotonnades anglaises, articles de carrosserie, fruits, légumes, minerais de l'Oural, malachites, lapis-lazuli, aromates, parfums, plantes médicinales, bois, goudrons, cordages, laines, citrouilles, pastèques, etc. Tous les produits de l'Inde, de la Chine, de la Perse, ceux de la mer Caspienne et de la mer Noire, ceux de l'Amérique et de l'Europe, étaient réunis sur ce point du globe. »

(Michel Strogoff, p 73)

Remarquons avec quelle constance Verne privilégie ces lieux extrêmement touffus, où se concentrent avec une incroyable densité toutes les richesses énumérables du monde. Mais, finalement, dans quel lieu se trouvent réunis « tout ce que peut produire la flore », « tout ce que le règne cristallin peut offrir », « tout ce qui se vend ou s'achète », « tout ce qui peut servir au transport des marchandises », « tous les produits de l'Inde, de la Chine... », si ce n'est dans les « Voyages extraordinaires » ? Dans quel espace peuvent se côtoyer des cordages, des bronzes européens, des citrouilles, des Turkomans, des émeraudes, des magnolias et des féroles couronnées, si ce n'est dans celui du langage qui inlassablement nomme, distingue et classe l'infinie diversité des êtres, pour les faire tenir dans le « microcosme du cerveau » ? Quel plaisir prend Jules Verne à faire passer dans le langage ces paquets immenses de fleurs, de mollusques, de cristaux et de marchandises qui s'entassent les uns sur les autres dans l'immense caverne des « Voyages » ! Rien n'y échappe, le monde entier est pris dans les filets du langage, jusqu'à ce que soit satisfait le désir qu'exprime Aronnax dans *Vingt mille lieues sous les mers* :

« Je voudrais avoir observé la complète série des merveilles entassées sous les mers du globe. Je voudrais avoir vu ce que nul homme n'a vu encore, quand je devrais payer de ma vie cet insatiable besoin d'apprendre ! »

(Vingt mille lieues sous les mers, p 287)

Vocabulaire scientifique, technique, mots étranges empruntés à tous les idiomes de la terre, vont produire chez Verne une énorme inflation du langage, nourrir des passages entiers de son œuvre, comme si le simple fait de pouvoir nommer les objets nous en assurait la pleine possession et l'entière connaissance. Aussi, que de batailles livrées pour s'attribuer le droit de baptiser en premier quelque phénomène naturel qui a encore su échapper à cette singulière manie. Tout un roman de Verne (*La chasse au météore*) est construit autour d'une lutte sans merci que se livrent deux astronomes, pour avoir le droit de donner leur nom à un météore qu'ils croient tous les deux avoir découvert le premier. Le capitaine Hatteras et le capitaine Altamont, déjà rivaux par la nationalité, s'empoignent plus d'une fois quand il s'agit de nommer les nouvelles terres qui se trouvent sur leur route.

Le premier geste de l'explorateur vernien est toujours de donner un nom aux figures géographiques qu'il rencontre : les compagnons d'Otto Lidenbrock dans *Voyage au centre de la terre* s'empressent de baptiser le petit ruisseau qui leur sert de guide, les naufragés du *Chancellor* donnent un nom au misérable îlot sur lequel leur navire a échoué ; enfin, les naufragés de *L'île mystérieuse* changent de statut et deviennent des « colons » une fois qu'ils ont nommés les diverses parties de l'île Lincoln, ayant par ce fait l'impression d'être « quelque part », comme le dit Pencroff (p 140). Au grouillement bigarré des choses va se superposer la longue litanie des mots, à la volonté de maîtriser le monde qui est la vocation finale de l'homme, correspond cette prédilection qu'avait Verne pour les espaces denses, où nous tenons sous la main une immense variété d'êtres.

B) PLAISIR DES MICROCOSMES

Détacher du monde une fraction de celui-ci où se trouveraient concentrées toutes ses richesses et toutes ses qualités, voilà un rêve que poursuit Verne avec une étonnante continuité. N'est-ce pas la meilleure façon d'illustrer le pouvoir de l'homme, de figurer son destin, que de l'installer dans un monde en miniature, qu'il peut aisément domestiquer pour en jouir à son gré ? Déjà Jules Verne nous fait minutieusement l'inventaire des navires, des ballons, des sous-marins qui servent de véhicules à l'exploration, et où – tels le docteur Clawbonny dans sa cabine du « Forward » ou le capitaine Nemo dans le Nautilus – les hommes ont à la portée de leur main tous les instruments, tous les vivres que leur ingéniosité a produits et amassés. Mais la figure qui dans l'œuvre de Verne symbolise le mieux ce désir de placer l'homme dans un espace conquis et maîtrisable, c'est sans conteste l'image de l'île, et en premier lieu *l'île mystérieuse*. Dernier fragment émergé d'un continent disparu, comme le pense Cyrus Smith, *L'île mystérieuse* constitue un véritable microcosme dans lequel l'ingéniosité des naufragés va pouvoir s'exercer pleinement, ayant sous la main tout un monde à l'échelle réduite. Cependant, *L'île mystérieuse* n'est pas entièrement détachée du reste de la planète, puisqu'elle est immobile et qu'en dessous des mers se perpétuent les liens qui la relie aux autres terres et au monde en général. Son insularité n'est qu'illusoire, si l'on peut dire. Le comble de l'île, c'est l'île flottante, celle qui est réellement détachée du monde et qui s'en va au gré des vents et des courants, ou selon le bon vouloir de l'homme qui parvient à la diriger. Ce thème est déjà annoncé dans un petit livre peu connu de Verne, *Une ville flottante*, qui raconte

une traversée de l'Atlantique à bord du « Great-Eastern », ce « chef-d'œuvre de construction navale » que son gigantisme finira par tuer :

« C'est plus qu'un vaisseau, c'est une ville flottante, un morceau de comté, détaché du sol anglais, qui après avoir traversé la mer, va se souder au continent américain. (...) Si le "Great-Eastern" n'est pas seulement une machine nautique, si c'est un microcosme et s'il emporte un monde avec lui, un observateur ne s'étonnera pas d'y rencontrer, comme sur un plus grand théâtre, tous les instincts, tous les ridicules, toutes les passions des hommes. »

(*Une ville flottante*, p 1)

Que de choses réunies à bord du « Great-Eastern » ! Verne se fera un plaisir de nous les décrire dans le détail. Et ce morceau de terre détaché du continent, qu'imagine Verne en évoquant ce gigantesque navire, nous allons le retrouver dans le « Pays des Fourrures », où des trappeurs mal inspirés (mais n'oublions pas que c'est Jules Verne qui les inspire) vont construire un fort sur une presqu'île, qui n'est en fait qu'une couche de terre sur un socle de glace. Un tremblement de terre va briser le lien qui rattachait cette presqu'île à l'Alaska, et le territoire du Fort Espérance devient l'île Victoria, partie à la dérive avec tous ses habitants :

« ... ce territoire, reposant sur sa base glacée, s'en alla en dérive avec ses bois, ses falaises, son promontoire, son lagon intérieur, son littoral, sous l'influence de quelque courant inconnu. »

(*Le Pays des Fourrures*, p 274)

Circonstance malheureuse, sans doute, mais qui permet aux habitants de Fort Espérance d'imaginer les merveilles d'une île flottante maîtrisée et guidée par l'homme :

« Puis, quel charme ce serait de voyager ainsi avec sa maison, son jardin, son parc, son pays lui-même ! Une île errante, mais j'entends une véritable île, avec une base solide, insubmersible, ce serait véritablement le plus confortable et le plus merveilleux véhicule que l'on pût imaginer. On a fait des jardins suspendus, dit-on ? Pourquoi, un jour, ne ferait-on pas des parcs flottants qui nous transporteraient à tous les points du monde ? Leur grandeur les rendrait absolument insensibles à la houle. Ils n'auraient rien à craindre des tempêtes. Peut-être même, par les vents favorables, pourrait-on les diriger avec de grandes voiles tendues à la brise ? Et puis, quels miracles de végétation surprendraient les regards des passagers, quand des zones tempérées ils seraient passés sous les zones tropicales ! J'imagine même qu'avec d'habiles pilotes, bien instruits des courants, on saurait se maintenir sous des latitudes choisies et jouir à son gré d'un printemps éternel ! »

(*Le pays des Fourrures*, p 321)

Et quelques vingt-deux années après avoir écrit le *Pays des Fourrures*, Jules Verne va réaliser le rêve de Paulina Barnett dans *L'île à hélice*, où des milliardaires se créent un petit monde bien à eux, parfaitement domestiqué et qui se déplace sous les latitudes dorées de la planète.

On retrouve ce thème de l'île flottante dans d'autres livres encore, et notamment dans *La Jangada*, où nous voyons un immense radeau, « un véritable village flottant », avec son église, sa maison coloniale couverte de fleurs et de lianes, ses cases pour les domestiques, descendre le cours de l'Amazone sur plus de huit cents lieues. D'une façon plus généralisée, le thème

du microcosme adorable se retrouve partout dans l'œuvre de Verne, et par exemple dans ce curieux véhicule de la *Maison à vapeur*, sorte de pagode orientale tractée par une locomotive déguisée en éléphant, et qui offre avec l'île flottante évoquée par Paulina Barnett, le même avantage de pouvoir voyager avec sa maison. Maître dans son univers en réduction, l'homme anticipe son destin, « s'enclôt et s'installe » (comme le dit Barthes) déjà dans une portion du monde qu'il a pu conquérir ou fabriquer de toutes pièces. Ainsi, des interminables énumérations par lesquelles l'homme, en donnant un nom à chaque chose, « essaie de faire tenir l'univers immense dans le microcosme du cerveau », à la figuration littéraire de cette volonté d'enclorre le monde et de le connaître dans ses moindres recoins, par toute une imagerie microcosmique, se poursuit la phase encyclopédique de la conquête humaine. Mais après avoir énuméré, étiqueté ainsi toutes les productions du globe, comment les « Voyages extraordinaires » vont-ils classer les hommes ? Font-ils eux aussi partie de tous ces objets que l'on peut distinguer d'après leurs caractéristiques extérieures – comme des mollusques ou des fruits –, ou se situent-ils sur un autre registre ? C'est dans les conceptions psychologiques de Jules Verne que nous voyons déjà apparaître les premières contradictions de son œuvre.

C) PSYCHOLOGIE VERNIENNE : LA PHYSIONOMIE, LE DEDANS ET LE DEHORS

L'importance des traits physiques pour déterminer le caractère des personnages est considérable dans les « Voyages extraordinaires », et Jules Verne est en cela un digne contemporain de Gall, Broussais et Auguste Comte, sans oublier toute la vague des « craniologues » et « craniomètres » qui ont prospéré au XIX^e siècle (Huschke, Mantegazza, Gratiolet, Engel, etc.). Rappelons que les théories psychologiques de Gall aboutissent à établir une correspondance entre les traits physiologiques et les traits moraux d'un individu, et ceci surtout au niveau du crâne, car « les différentes régions du cerveau ont donné au crâne une forme particulière, et l'on peut apprécier, à la forme du crâne, les capacités les plus marquées de l'individu » (Encyclopédie de la Pléiade, *Histoire de la science*, p 1644). De même, Broussais publie en 1828 un livre qui s'intitule *De l'irritation et de la folie*, dans lequel il étudie « les rapports du physique et du moral établis sur les bases de la médecine physiologique » (*ibidem*). Ces considérations psychologiques de Gall et de Broussais vont fortement influencer les théories d'Auguste Comte sur la nature humaine, dans la mesure où elles sont une négation même de la psychologie, ne laissant aucune place entre la biologie et la sociologie pour une science proprement psychologique. Dans son « Introduction générale », publiée en 1854, Comte distingue trois fonctions élémentaires du cerveau : « le cœur qui comporte les penchants ou sentiments et dont le rôle est de provoquer les opérations mentales, l'esprit qui juge et qui raisonne, et enfin le caractère qui permet l'exécution et semble correspondre à la volonté » (*ibidem*, p 1646). On trouve un écho de cette théorie d'A. Comte dans *L'île mystérieuse*, où Jules Verne décrit le caractère de Cyrus Smith de la façon suivante :

« ... il remplissait au plus haut degré ces trois conditions dont l'ensemble détermine l'énergie humaine : activité d'esprit et de corps, impétuosité des désirs, puissance de la volonté. »

(*L'île mystérieuse*, p 14)

Quand à l'importance des traits physiques, les deux exemples qui suivent, parmi tant d'autres, suffisent à démontrer l'influence des théories physionomiques dans l'œuvre de Jules Verne :

« Parmi ces parieurs enragés, je remarquai un homme de haute taille, dont la physionomie me frappa par des signes non équivoques d'une profonde duplicité. Cet individu avait un sentiment de haine générale stéréotypé sur ses traits, auquel ne se fussent mépris ni les physionomistes ni les physiologistes ; le front plissé par une ride verticale, le regard à la fois audacieux et inattentif, l'œil sec, les sourcils très rapprochés, les épaules hautes, la tête au vent, enfin tous les indices d'une rare impudence jointe à une rare fourberie. »

(*Une ville flottante*, p 46)

On voit que le microcosme du Great-Eastern permet à Verne de se livrer aux joies de la classification physionomique. Un autre exemple encore, et de taille, puisqu'il s'agit du portrait du plus fabuleux héros vernien, le capitaine Nemo.

« Un disciple de Gratiolet ou d'Engel eût lu sur sa physionomie à livre ouvert. Je reconnus sans hésiter ses qualités dominantes ; – la confiance en lui, car sa tête se dégageait noblement sur l'arc formé par la ligne de ses épaules, et ses yeux noirs regardaient avec une froide assurance ; – le calme, car sa peau, pâle plutôt que colorée, annonçait la tranquillité du sang ; – l'énergie, que démontrait la rapide contraction de ses muscles sourciliers ; – le courage enfin, car sa vaste respiration dénotait une grande expansion vitale.

J'ajouterai que cet homme était fier, que son regard ferme et calme semblait refléter de hautes pensées, et que de tout cet ensemble, de l'homogénéité des expressions dans les gestes du corps et du visage, suivant l'observation des physionomistes, résultait une indiscutable franchise. »

(*Vingt mille lieues sous les mers*, p 74)

Cette importance de la physionomie dans la détermination des caractères, entraîne comme conséquence logique que ces derniers sont bien peu susceptibles de changement. Gravée dans toutes les fibres de son corps, l'identité morale d'un individu a la longévité de son visage et de ses muscles. La psychologie des héros est déterminée une fois pour toutes, il est quasiment impossible de les faire changer :

« Changer les idées de l'oncle Kéraban ! répondit Ahmet. Autant vaudrait essayer de changer le cours des astres, faire lever la lune à la place du soleil, modifier les lois du ciel ! »

(*Kéraban le têtard*, p 110)

Et c'est bien de cela qu'il s'agit, il y a entre l'homme et l'univers une consubstantialité tellement rigoureuse et mécaniste que changer l'un équivaut à « bouleverser l'autre. De l'organisation moléculaire de son corps jusqu'à son caractère, il n'y a pas de jeu possible, pas d'espace flou où puisse se développer la dynamique incertaine d'une psychologie des profondeurs. Cette homologie de l'homme avec la structure physique de l'univers, se traduit souvent dans l'œuvre de Verne par une description mécaniste des personnages, où nous voyons leur psychisme obéir à des lois aussi élémentaires que celles de la thermodynamique, du magnétisme ou de l'attraction universelle :

« Ce rayon de soleil faisait sur lui le même effet que sur un ballon rempli de gaz. Il le gonflait, il accroissait sa force ascensionnelle, l'obligeait à s'élever dans l'atmosphère. (...) Ils en étaient toujours à craindre un éclat provoqué par la rencontre des deux rivaux, de même que la rencontre de deux nuages chargés de potentiels contraires fait jaillir l'étincelle et tonner la foudre. »

(*La chasse au météore*, p 89 et 95)

« Il ne voyageait pas, il décrivait une circonférence. C'était un corps grave, parcourant une orbite autour du globe terrestre, suivant les lois de la mécanique rationnelle. »

(*Le tour du monde en quatre-vingts jours*, p 71)

« Hatteras, placé à l'avant, fixait du regard ce point mystérieux vers lequel il se sentait attiré avec une insurmontable puissance, comme l'aiguille aimantée au pôle magnétique. »

(*Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, p 550)

Les personnages verniens sont des « natures », solidement ancrées dans les caractéristiques de leur être et il faut presque une intervention surnaturelle ou un bouleversement cosmique pour produire une légère variation de leur type. Il faudra à Philéas Fogg la rude expérience d'un voyage autour du monde, avec toutes les épreuves et les imprévus que cela comporte, pour qu'il cède enfin aux charmes de Miss Aouda et abandonne sa vie de célibataire endurci. Le cas le plus typique est sans doute celui d'Ayrton, le traître qui met les *Enfants du capitaine Grant* sur une fausse piste pour s'emparer de leur navire, car il s'agit là d'une mutation radicale, d'un passage du mal au bien. Et il faudra près de douze ans de solitude sur une île déserte du Pacifique, où Ayrton finira par retourner à la sauvagerie la plus totale, pour qu'un changement s'opère en lui et qu'il réapparaisse dans un autre roman, *L'île mystérieuse*, transformé et repent. Il ne faut cependant pas enfermer les conceptions psychologiques de Jules Verne dans le courant physionomiste qui était contemporain de ses premiers récits. L'œuvre de Verne couvre plus d'une quarantaine d'années, et il est remarquable de constater avec quelle rapidité il assimile les découvertes les plus récentes de la psychologie. Ainsi, Charcot fait en 1882 une communication devant l'Académie des Sciences où il démontre la valeur thérapeutique de l'hypnose ; en 1885, Jules Verne publie *Mathias Sandorf*, roman dans lequel l'hypnose joue un très grand rôle, et où le docteur Antékirtt est un véritable psychanalyste avant la lettre. En 1895, Freud et Breuer publient leurs *Studien über Hysterie* ; une année plus tard, *Face au drapeau* contient de très intéressantes considérations sur la folie :

« La folie commune, lorsqu'elle n'est pas incurable, ne saurait être guérie que par des moyens moraux (...) On a justement dit que la folie est un excès de subjectivité, c'est-à-dire un état où l'âme accorde trop à son labeur intérieur, et pas assez aux impressions du dehors. Chez Thomas Roch, cette indifférence était à peu près absolue. Il ne vivait qu'en dedans de lui-même, en proie à une idée fixe dont l'obsession l'avait amené là où il en était. Se produirait-il une circonstance, un contre-coup qui « l'extérioriserait », pour employer un mot assez exact, c'était improbable, mais ce n'était pas impossible »

(*Face au drapeau*, p 6)

Mais, chose curieuse, quand on relit les « Voyages extraordinaires » à rebours, on se rend compte combien Jules Verne avait une étrange prescience des

futures découvertes de la psychologie des profondeurs ; ainsi, en 1880, parlant d'une femme que le souvenir d'une « scène effroyable » a rendue folle :

« On eût dit que ses yeux hagards venaient de se fermer à la vie intellectuelle sur quelque effroyable scène, qu'ils continuaient à voir « en dedans ».

(La maison à vapeur, p 253)

Même langage pour décrire le sombre caractère d'Harry Ford, dans un livre publié en 1877 :

« Cependant, on eût pu observer qu'Harry, déjà d'un caractère un peu sombre, était de plus en plus « en dedans », comme disait Madge. Jack Ryan, malgré sa bonne humeur si communicative, ne parvenait pas à le mettre « en dehors ».

(Les Indes noires, p 137)

Enfin, en 1854, bien avant de commencer à écrire les « Voyages extraordinaires » (dont la publication démarre en 1863), Verne écrit une petite nouvelle qui contient la réflexion suivante :

« Savez-vous bien, ma chère demoiselle, dit enfin Scholastique, que notre maître est tout en dedans depuis quelques jours ? Sainte Vierge ! Je comprends qu'il n'ait pas eu faim, car ses paroles lui sont restées dans le ventre, et bien adroit serait le diable qui lui en tirerait quelqu'une ! »

(Maître Zacharius, p 115)

Ainsi, curieusement, même à l'époque où Jules Verne fait une large place à la physionomie, nous pouvons lire dans son œuvre toute une conception du psychisme humain qui est radicalement opposée à la détermination physiologique des caractères. Tous ces héros verniens dont l'activité mentale est étrangement paralysée par la contemplation de quelque « scène primitive », fixés à un stade de leur développement dont seule la mise « à l'extérieur » pourra les guérir, ne sont-ils pas un vivant démenti du positivisme comtien, qui refuse jusqu'à l'existence même d'une psychologie ?

La folie qui frappe certains héros verniens est presque toujours la résultante d'un processus historique, et jamais l'effet d'une quelconque lésion organique. Aussi est-ce en remontant dans le passé, en revivant l'un ou l'autre épisode traumatisant de leur existence qu'ils parviennent à surmonter leur maladie. Le fou vernien est toujours un être figé, les yeux hagards et le regard vide, obnubilé par un obscur « labeur intérieur » qui lui mange toute son énergie. Il suffit de penser au capitaine Hatteras, recommençant sans cesse sa marche vers le pôle Nord, qu'il n'a pu mener entièrement à bien (dans l'asile où il est enfermé pour soigner sa « folie polaire », Hatteras « marchait invariablement vers le Nord »). Il n'y a pas jusqu'à « l'héroïque folie » du capitaine Nemo (voir *L'île mystérieuse*, p 811) qui ne soit l'effet d'une fixation malade au passé, l'écrasement de la révolte des Cipayes par la puissance coloniale anglaise, qui conditionne tous les actes de cet « archange de la haine ».

Et de ce fait, Nemo est un homme paradoxalement rivé au passé, comme le juge Cyrus Smith : « Capitaine, votre tort est d'avoir cru qu'on pouvait ressusciter le passé, et vous avez lutté contre le progrès nécessaire » (*L'île mystérieuse*, p 110). Bien sûr, cette phrase de Cyrus Smith est ambiguë et l'on peut y lire également une justification du colonialisme, comme étape du « progrès nécessaire ». Mais à y regarder de plus près, on remarque quel

extraordinaire parallélisme rapproche le destin du capitaine Nemo de celui de la folle que décrit Jules Verne dans *La maison à vapeur*, et que les Indiens surnomment la « Flamme Errante ». Tous les deux sont des morts vivants, coupés du reste de l'humanité. À deux reprises au moins, le capitaine Nemo se considère comme un mort :

« .. et je suis mort, monsieur le professeur, aussi bien mort que ceux de vos amis qui reposent à six pieds sous terre ! »

(*Vingt mille lieues sous les mers*, p 112)

« Je suis le dernier de ma race... et je suis mort depuis longtemps pour tous ceux que j'ai connus... »

(*L'île mystérieuse*, p 819)

De même, cette femme qui erre dans les forêts indiennes une torche à la main.

« Elle est ce que serait une aveugle, une sourde, une muette, pour toutes les choses du dehors. C'est une folle, et, une folle, c'est une morte qui continue à vivre ! »

(*La maison à vapeur*, p 253)

Mais ce qui est encore plus remarquable, c'est que la folie de la *Flamme Errante* a des origines tout à fait similaires, et inverses en même temps, à celle du capitaine Nemo : c'est le souvenir traumatisant des massacres perpétrés par les Cipayes sur un groupe d'Anglais, et auxquels la *Flamme Errante* - alias Lady Munro ~ a miraculeusement échappé, qui l'a rendue folle. Et, tout comme le capitaine Nemo, « morte pour tous, depuis neuf ans, mais l'esprit toujours frappé par le souvenir des incendies du siège, elle errait sans cesse ! » (*La maison à vapeur*, p 502). À cette torche que « brandit la *Flamme Errante* dans les sombres forêts indiennes », en souvenir de l'incendie qui a illuminé les massacres de Cawnpore, correspond le fanal du Nautilus, errant à travers toutes les mers du globe pour venger les Indiens victimes de la terreur anglaise. Ainsi, l'œuvre de Jules Verne, beaucoup plus complexe qu'on pourrait le penser au premier abord, jette sur elle-même de biens singulières lueurs. Ce qui est constant, c'est que *la folie est avant tout une attraction vers le passé*. D'un autre fou notoire de son œuvre, Franz de Télék, Jules Verne dira : « ... il semble que son âme s'essaie à revivre dans les souvenirs de cet inoubliable passé. » (*Le château des Carpathes*, p 240).

Non seulement rivé au passé, le fou est aussi entièrement tourné vers son espace du « dedans », comme si une force centripète l'empêchait de s'ouvrir au monde, à l'espace du « dehors ». Cette dichotomie du « dedans » et du « dehors » est très importante pour la compréhension des « Voyages extraordinaires », dans la mesure où ceux-ci ne sont, en première analyse, qu'une gigantesque exploration de l'espace du « dehors ». Le héros positif dans l'œuvre de Verne est un extraverti, peu enclin à se livrer aux ivresses de l'introspection. Il est l'homme du « dehors », tourné vers l'avenir (car le « dedans » correspond au passé, nous l'avons vu), toujours avide d'aller plus loin, plus en avant sur la voie du progrès. Aussi à la force centripète du psychisme figé s'oppose la vigueur centrifuge du grand conquérant.

Nous pouvons cependant déjà constater, à la lumière des contradictions dans les conceptions psychologiques de Verne, combien ce dernier était aussi fasciné par le passé, combien il sentait confusément que le secret de la destinée de l'homme, de son être et de ses désirs, qu'il va en vain chercher dans le futur, avait un air de déjà vu.

Ainsi, à travers tous les « Voyages extraordinaires » se fait un obscur travail de sape, qui subvertit de l'intérieur la possibilité même d'un avenir nouveau et indéfiniment ouvert pour l'humanité. Le capitaine Nemo, ce suprême Savant – comme dirait Rimbaud –, cette figure de la Science et de l'Avenir, se transforme en homme du passé, en vieux rêveur romantique. Et ce mouvement aboutira aux réflexions du zartog Sofr, qui découvre tout à coup que les « Andart'-Iten-Schu n'avaient rien inventé. Ils s'étaient contentés de redire ce qu'on avait dit avant eux. » (cfr supra). J'aurai l'occasion de reprendre plus en détail l'étude de cet aspect apparemment paradoxal de l'œuvre de Verne, et ceci dans la seconde partie de ce mémoire.

D) AU-DELÀ DES INVENTAIRES

Il ne suffit pas à l'homme de dresser des inventaires pour maîtriser et connaître totalement le monde dans lequel il habite, encore faut-il qu'il perce les secrets de la matière pour les utiliser à son profit, qu'il réalise les instruments de son pouvoir. En fait, le grand héros vernien ne s'embarasse jamais de faire des catalogues, et il incombe souvent à des personnages de seconde zone d'accomplir ce laborieux ouvrage (le docteur Clawbonny est l'encyclopédiste du capitaine Hatteras, Conseil celui d'Arronax, Paganel informe les *Enfants du capitaine Grant*, Passepartout visite les villes et observe les régions que Philéas Fogg traverse sans y accorder la moindre attention, etc.). Le voyage encyclopédique correspond à une connaissance du monde dans l'état présent de celui-ci, tandis que le véritable voyage vernien, le voyage dans les « mondes inconnus », est avant tout une imagination du futur, tel qu'il pourrait être extrapolé d'après les données du présent. Mais il était tout autant nécessaire de montrer le long chemin qui aboutit à la société industrielle, que de faire un recensement du monde qui est maintenant à sa portée, pour pouvoir imaginer les lendemains prometteurs qu'elle peut espérer.

*

3/ Les virtualités du présent ou l'imagination du futur

« Il faut d'ailleurs considérer ce qui doit arriver comme arrivé déjà, et ne voir que le présent dans l'avenir, car l'avenir n'est qu'un présent un peu plus éloigné. »

(*Cinq semaines en ballon*, p 20)

« Nous sommes d'un temps où tout arrive, - on a presque le droit de dire où tout est arrivé. Si notre récit n'est point vraisemblable aujourd'hui, il peut l'être demain, grâce aux ressources scientifiques qui sont le lot de l'avenir, et personne ne s'aviserait de le mettre au rang des légendes. »

(*Le château des Carpathes*, p 2)

A. TOUT EST POSSIBLE

La séparation que j'ai établie entre l'imagination du futur et le recensement des richesses connues, pour des raisons de facilité d'exposé, n'est en fait jamais présente dans l'œuvre de Verne. Le grand génie de Jules Verne est justement d'avoir mêlé de façon constante le passé, le présent et le futur, le connu et l'inconnu, le réel et l'imaginaire.

Quand on compare attentivement les dates, on se rend compte que toutes les grandes découvertes qu'il imagine dans ses récits sont contemporaines de l'époque où il publie ses livres, si pas antérieures. Ainsi le voyage de *Cinq semaines en ballon* – exploration de régions encore inconnues de l'Afrique – a lieu en 1862, tandis que le livre lui-même est publié en 1863. Le *Voyage au centre de la terre*, publié en 1864, se passe en 1863 ; le capitaine Hatteras atteint le pôle Nord en 1861, alors que le récit sort en 1866, etc. Il n'est donc pas question pour Jules Verne de situer ses « Voyages extraordinaires » dans un lointain futur ; ils sont la réalisation imaginaire présente des virtualités de la science et des techniques. Tout cela aurait pu être possible, dès maintenant... Verne emploie encore d'autres procédés pour accentuer l'effet de réalité de ses œuvres, et entre autres celui de situer sur le même plan des voyages imaginaires qu'il a lui-même écrits et des explorations réelles (c'est par exemple le cas dans le *Pays des Fourrures* où l'on parle des célèbres voyages du capitaine Hatteras, comme si celui-ci avait réellement existé).

Ainsi la fiction acquiert le statut du réel, puisqu'elle se sert d'elle-même comme référent. Et dans cette contraction du temps qui rend l'avenir contemporain du présent, la lente marche du progrès prend des allures de train express, et même beaucoup plus, le temps lui-même finit par être supprimé, tout comme l'espace d'ailleurs (« La distance est un vain mot, la distance n'existe pas ! » dit Michel Ardan, l'astronaute intrépide dans *De la terre à la lune*, p 239). Tout devient possible, puisqu'il faut « considérer ce qui doit arriver comme arrivé déjà ». Dans ce microcosme qu'est *L'île mystérieuse*, où les hommes domestiquent une nature hostile grâce à leurs connaissances, Pencroff est ébahi par les réalisations de l'ingénieur Cyrus Smith, au point de ne plus voir de limites aux possibilités des naufragés : « Décidément, Pencroff avait rayé le mot « impossible » du dictionnaire de l'île Lincoln. » (*L'île mystérieuse*, p 232). Les ballonistes enlevés par Robur-Le-Conquérant, ce représentant de la science de l'avenir comme l'écrit Jules Verne, ne sont guère rassurés, car « tout est possible avec ce Robur » (*Robur-Le-Conquérant*, p 172). Et quant à Aronnax, lui aussi enlevé du monde de la durée profane par un

grand précurseur du savoir humain, il croit bon de noter cette remarque dans son journal :

« Au récit que je fais de cette excursion sous les eaux, je sens bien que je ne pourrai être vraisemblable ! Je suis l'historien des choses d'apparence impossible qui sont pourtant réelles, incontestables. Je n'ai point rêvé. J'ai vu et senti ! »

(Vingt mille lieues sous les mers, p 417)

On ne s'y trompe pas, « l'historien des choses d'apparence impossible » n'est personne d'autre que Jules Verne. Peu importe d'ailleurs que toutes ces choses ne soient pas fort vraisemblables (et Verne ne devait pas se faire beaucoup d'illusions à ce sujet), ce qui est important c'est de les rendre vraisemblables (comme Jules Verne l'a écrit à son éditeur Hetzel), de figurer par ces récits la puissance quasi infinie que s'attribuait l'Occident en cette seconde moitié du XIX^e siècle. Pour le grand héros vernien il n'y a plus d'obstacles, il va droit devant lui en balayant tout sur son chemin, et surtout les objections qu'on peut lui faire :

« Mais où irez-vous ?

- Devant moi.

- Où vous arrêterez-vous ?

- Nulle part !

- Et quand reviendrez-vous ?

- Jamais. »

(Les tribulations d'un Chinois en Chine, p 137)

« Mais d'où vient ce docteur ?

- D'où il lui plaît.

- Et où va-t-il ?

- Où il lui convient d'aller.

- Mais qui est-il ?

- Personne ne le sait, et peut-être ne le sait-il pas plus que ceux qui le demandent ! »

(Mathias Sandorf, p 240)

« Mais c'est le sommet de ce volcan ! dit le docteur.

- J'irai.

- C'est un cône inaccessible !

- J'irai.

- C'est un cratère béant, enflammé !

- J'irai. »

(Voyages et aventures du capitaine Hatteras , p 598)

On le voit, une solide détermination écrase tous les « mais » que le peureux peut objecter à l'intrépide. Combien de fois voyons-nous dans les « Voyages

extraordinaires » des savants et des explorateurs n'avoir d'autre souci que d'aller toujours plus « en avant », de ne jamais reculer d'une semelle, et bien peu se soucier de la façon dont ils pourraient revenir de leur lointain voyage (quand on demande à Michel Ardan comment il compte faire pour revenir de la lune, il a cette réponse « qui touchait au sublime par sa simplicité : « Je ne reviendrai pas ! » - *De la terre à la lune*, p 262). Et ce qui rend ces voyageurs encore plus confiants, ce qui est à la source de leur formidable ambition, c'est le pouvoir grandissant qu'ils peuvent escompter du progrès des sciences et des techniques, auquel ils ne conçoivent pas de limites. Ainsi, dans « *Cinq semaines en ballon* », le docteur Fergusson fait le panégyrique enthousiaste de son aérostat :

« Avec lui, tout est possible ; sans lui, je retombe dans les dangers et les obstacles naturels d'une pareille expédition ; avec lui, ni la chaleur, ni les torrents, ni les tempêtes, ni le simoun, ni les climats insalubres, ni les animaux sauvages, ni les hommes ne sont à craindre ! Si j'ai trop chaud, je monte ; si j'ai froid, je descends ; une montagne, je la dépasse ; un précipice, je le franchis ; un fleuve, je le traverse ; un orage, je le domine ; un torrent, je le rase comme un oiseau ! Je marche sans fatigue, je m'arrête sans avoir besoin de repos ! Je plane sur les cités nouvelles ! Je vole avec la rapidité de l'ouragan, tantôt au plus haut des airs, tantôt à cent pieds du sol, et la carte africaine se déroule sous mes yeux dans le grand atlas du monde ! »

(*Cinq semaines en ballon*, p 21)

À la base des « Voyages extraordinaires » se trouve le désir d'illustrer en une merveilleuse épopée ce formidable espoir que procure la science, ce mouvement de plus en plus rapide des connaissances qui anime le XIX^e siècle. Il ne faut pas oublier (mais c'est ce qui est sans doute le plus évident dans l'œuvre de Verne) que la société du Second Empire, qui voit naître les premiers « Voyages extraordinaires », est celle qui connaît le premier grand développement des chemins de fer, du télégraphe et des « steamers » qui supplantent définitivement la marine à voile, des nouveaux procédés permettant une augmentation sensible de la productivité industrielle, bref, d'un ensemble de réalisations concrètes qui bouleversent la vie quotidienne de l'homme. Jules Verne a surtout été sensible aux réalisations concrètes de la science, et ces héros font plus souvent partie de la science « militante » que de la science « bavardante », comme il l'écrit dans *Cinq semaines en ballon*.

Mais si la science est le véhicule de l'exploration, si c'est en elle que l'on peut puiser un puissant souffle d'imagination, si elle légitime les plus folles espérances, la science est aussi une instance à laquelle il faut sans arrêt rendre des comptes. Et des comptes, Jules Verne va en rendre ; il va mesurer, justifier, expliquer le plus rationnellement possible, à grand renfort de chiffres et d'équations, les inventions les plus scabreuses et les plus invraisemblables qui surgissent dans son œuvre. De là cette abondance de chiffres, cette profusion de références scientifiques qui émaillent ses livres. On ne peut y échapper, toute la saveur – et la possibilité même – de son œuvre s'évanouirait sans le solide squelette de l'argumentation scientifique. Que seraient le Nautilus ou l'Albatros, s'ils n'étaient pas entourés d'une somme d'explications qui essaie de les rendre présentables ? La science est une maîtresse exigeante, si elle nous dévoile l'existence d'un avenir riche en possibilités, elle exige aussi

que nous nous soumettions à ses lois (ou du moins, que nous fassions semblant – tout est là), sans lesquelles cet avenir ne serait qu'un rêve sans fondement. Le fonctionnement de l'imaginaire vernien qui prend son envol à partir du socle solide des sciences et des techniques est loin d'être aléatoire il sait où puiser la matière et les lois de son délire, sans lesquelles s'épuiserait la source même où il s'alimente.

Comme disait déjà Bacon au XVII^e siècle, « L'empire de l'homme sur les choses n'a d'autre base que les arts et les sciences, car on ne peut commander à la nature qu'en lui obéissant » (« *Novum Organum* », I, p 129 - in Encyclopédie de la Pléiade, « Histoire de la science », p 428), Jules Verne aura été dans l'obligation d'au moins simuler cette obéissance, s'il voulait figurer l'empire de l'homme d'une façon crédible (souci assez neuf d'ailleurs, il suffit pour cela de comparer son voyage *De la terre à la lune* avec le *Voyage dans la lune* de Cyrano de Bergerac).

Aucune œuvre sans doute n'a affirmé et illustré avec autant de vigueur et de talent, l'immense capacité d'action qu'une société se découvre. Et quelle plus juste expression du pouvoir de l'homme pouvait-elle trouver que l'abolition de l'espace et du temps ? On dirait que tout à coup la lente progression de l'humanité se ramasse, se concentre à ce moment de l'histoire où émerge la conscience du devenir universel. Une brèche s'ouvre et déchire l'effroyable carcan des fatalités, tout devient possible, tout est possible. Il ne s'agit plus que d'une question de temps, et l'imagination de Jules Verne saute allègrement les étapes pour déjà rendre possibles les virtualités que l'homme s'est découvertes. Aussi l'imagination vernienne n'a-t-elle pas de limites dans ce bain infini du virtuel, si ce n'est les propres tendances de son fonctionnement, qui vont dès lors se marquer avec d'autant plus de force.

B. SCIENCE ET IMAGINAIRE

En un premier temps, on peut légitimement considérer que la science est radicalement opposée à l'imaginaire, que c'est elle qui va désacraliser la nature en expliquant rationnellement des phénomènes qui étaient autrefois considérés comme obscurs et sacrés. C'est le fameux mouvement de désacralisation du monde tel que l'analysait Weber. Dans cette optique, on ne peut alors qu'attribuer à l'œuvre vernienne une sorte de fade imagination de la clôture, de l'enfermement, sorte de timide rêverie bourgeoise qui s'alimente au mythe enfantin des « cabanes et des tentes », jouissance de l'appropriation et du fini. C'est l'analyse qu'en fait Roland Barthes dans un article des « Mythologies » :

« S'enclorre et s'installer, tel est le rêve existentiel de l'enfance et de Verne. L'archétype de ce rêve est ce roman presque parfait, L'île mystérieuse, où l'homme-enfant réinvente le monde, l'emplit, l'enclôt, s'y enferme, et couronne cet effort encyclopédique par la posture bourgeoise de l'appropriation : pantoufles, pipe et coin du feu, pendant que dehors la tempête, c'est-à-dire l'infini, fait rage inutilement. (...) Verne appartient à la lignée progressiste de la bourgeoisie : son œuvre affiche que rien ne peut échapper à l'homme, que le monde, même le plus lointain, est comme un objet dans sa main, et que la propriété n'est, somme toute, qu'un moment dialectique dans l'asservissement général de la Nature. Verne ne cherchait nullement à élargir le monde selon des voies romantiques d'évasion ou des plans mystiques d'infini : il cherchait sans cesse à le rétrécir, à le peupler, à le réduire à un espace connu et clos, que l'homme pourrait

ensuite habiter confortablement : le monde peut tout tirer de lui-même, il n'a besoin, pour exister, de personne d'autre que l'homme. »

(Roland Barthes, *Mythologies*, p 90-91)

Analyse très pertinente sans doute, mais combien réductrice et partielle. On peut constater qu'elle correspond parfaitement à cette phase de l'inventaire dont j'ai déjà parlé, et dans laquelle s'illustre en effet le rêve de dominer le monde et d'y trôner en maître absolu.

On peut cependant déjà noter que Barthes oublie un élément essentiel, c'est que *L'île mystérieuse*, tout comme d'ailleurs la plupart des « lieux d'enfermement » (maisons, navires, grottes, îles flottantes, etc.) que l'on retrouve chez Verne, est entièrement détruite par une éruption volcanique. Combien nombreuses sont dans l'œuvre de Verne les « formidables explosions » qui réduisent à néant toutes les œuvres humaines, depuis l'explosion du « Forward » dans les *Aventures du capitaine Hatteras* jusqu'à « l'effroyable cataclysme » qui submerge les continents dans *L'éternel Adam*, en passant par le naufrage de *L'île à hélice* ou l'explosion finale de la *Maison à vapeur*.

Un sourd grondement apocalyptique ne laisse d'inquiéter les héros du Progrès, et il semble que cette terre si ferme et si solide menace bien souvent de s'ouvrir sous leurs pieds. Mais il n'est même pas nécessaire d'évoquer cette odeur de fin du monde qui plane dans les « Voyages extraordinaires » pour infirmer l'analyse de Barthes. Telle que l'annonce ce dernier pourrait sans doute être l'œuvre de Verne, si celui-ci n'avait considéré la science que comme simple outil de la clôture, aux mains d'une bourgeoisie affairiste et conquérante, pressée de jouir du repos et de la possession que lui ont enfin procurés ses œuvres. En elle se manifesterait la contradiction flagrante d'une bourgeoisie à la fois libératrice (son aspect de classe « révolutionnaire ») et dominatrice (sa nature de classe dominante). Elle n'a pas fini d'explorer le monde que déjà elle s'y enferme, en enfermant les autres dans un même mouvement.

Mais l'imagination de Jules Verne va outrepasser les limites que pourrait lui imposer son inspiratrice, et il préfère de loin scruter l'infini que d'arpenter les terrains clôturés. L'aspect réducteur de la science n'est pas fait pour enthousiasmer les personnages verniens ; d'Eden au service de l'homme, le globe risque de se transformer rapidement en prison étroite où l'homme n'aurait plus rien à faire. Écoutons le désespoir du géographe Paganel :

« Ah ! mes amis, un découvreur de terres est un véritable inventeur ! il en a les émotions et les surprises ! Mais maintenant cette mine est à peu près épuisée ! On a tout vu, tout reconnu, tout inventé en fait de continents ou de nouveaux mondes, et nous autres, derniers venus dans la science géographique, nous n'avons plus rien à faire ! »

(*Les enfants du capitaine Grant*, p 81)

Ou « bien encore cette étonnante réflexion que Verne glisse dans la bouche d'un Bushman d'Afrique australe :

« Mais aussi, quelle idée ont-ils, ces savants, de mesurer la longueur ou la largeur de la Terre ? En seront-ils plus avancés quand ils l'auront calculée ainsi par pieds et par pouces ? Pour mon compte, Votre Honneur, j'aime mieux ignorer toutes ces choses !

J'aime mieux croire immense, infini, ce globe que j'habite, et j'estime que c'est le rapetisser que d'en connaître les dimensions exactes ! Non, sir John, je vivrais cent ans que je n'admettrais jamais l'utilité de vos opérations ! »

(Aventures de trois Russes et de trois Anglais en Afrique australe, p 166)

La science n'intéresse Jules Verne que si elle mène à l'aventure, laissant entrevoir un nouvel espace poétique et romanesque, qui amplifie encore celui que nous offre l'imagination humaine à travers les mythes et les légendes qu'elle a forgés depuis le fond des âges. Il est un roman de Verne où celui-ci a particulièrement ridiculisé un type de savant scientifique et positiviste, c'est *Le Rayon-Vert*. Deux personnages s'opposent dans ce roman, le savant Aristobulus Ursiclos et le voyageur-peintre-poète, Olivier Sinclair. Le premier est un véritable maniaque de l'explication scientifique :

« Sa principale manie, ou sa monomanie, comme on voudra, c'était de donner, à tort et à travers, l'explication de tout ce qui rentrait dans des choses naturelles. »

(Le Rayon-Vert, p 64)

Parlant de la qualité de l'air ou de la mer, il dira :

« Ici, l'air est excellent. Zéro vingt et un d'oxygène, et zéro soixante-dix-neuf d'azote, avec un peu de vapeur d'eau, en quantité hygiénique. Quant à l'acide carbonique, à peine quelques vestiges. Je l'analyse tous les matins. »

« La mer est une combinaison chimique d'hydrogène et d'oxygène, avec deux et demi pour cent de chlorure de sodium ! Rien de beau, en effet, comme les fureurs du chlorure de sodium ! »

(Le Rayon-Vert, p 70 et 133)

Ce personnage parfaitement ridicule, et Jules Verne ne s'est pas retenu, puisqu'il va jusqu'à écrire - « S'il avait été un singe, c'eût été un beau singe, peut-être celui qui manque à l'échelle des darwinistes pour raccorder l'animalité à l'humanité » -, est un représentant, c'est Verne qui l'écrit, de « l'industrialisme positif » (p 64). Quand à Olivier Sinclair, peintre et voyageur, il n'est pas sans présenter de troublantes ressemblances avec Jules Verne, physiques d'abord – il suffit de comparer les gravures de l'édition Hetzel -, morales ensuite, puisque tout comme Jules Verne il regrette de ne pas avoir suivi sa vocation de marin, et se trouve particulièrement sensible à toute une poétique du voyage et de la découverte :

« Oui, Miss Campbell, dans l'histoire de l'humanité, quoi de plus beau que ces découvertes ! Traverser pour la première fois l'Atlantique avec Colomb, le Pacifique avec Magellan, les mers polaires avec Parry, Franklin, d'Urville et tant d'autres, quels rêves ! Je ne peux voir partir un navire, vaisseau de guerre, bâtiment de commerce ou simple chaloupe de pêche, sans que tout mon être ne s'embarque à bord !

Je pense que j'étais fait pour être marin, et si cette carrière n'a pas été la mienne depuis mon enfance, je le regrette chaque jour ! »

(Le Rayon-Vert, p 130)

Enfin, pour achever la ressemblance entre Verne et Olivier Sinclair, les quelques voyages que ce dernier a effectués sont exactement ceux que Jules Verne fit à bord de son yacht, le Saint Michel, où à bord du « Great-Eastern » (voyage en Amérique du Nord). On peut donc considérer, étant donné ces ressemblances voulues par Verne, que le discours que tient Olivier Sinclair

est particulièrement représentatif des idées de Jules Verne. Et ce personnage, non seulement s'oppose au scientisme et à « l'industrialisme positif » d'Ursiclos, mais est aussi une sorte de poète mystique et exalté (il risque sa vie pour capter « quelques nuances nouvelles » qui colorent la mer aux environ d'un dangereux tourbillon), avide d'infini que l'océan lui suggère :

« Oui ! l'Océan, c'est l'infini, infini qu'on ne voit pas, mais qu'on sent, suivant l'expression d'un poète, infini comme l'espace qu'il reflète dans ses eaux ! »

(*Le Rayon-Vert*, p 129)

Et quant aux dieux et aux légendes, ceux de la Grèce antique lui semblent bien fades à côté des divinités nordiques :

« L'archipel grec a donné naissance à toute une société de dieux et de déesses. Soit ! Mais vous remarquerez que c'étaient des divinités très bourgeoises, très positives, douées surtout d'une vie matérielle, faisant leurs petites affaires et tenant leurs comptes de dépenses. À mon sens, l'Olympe apparaît comme un salon plus ou moins bien composé, où se réunirait les dieux, qui ressemblaient un peu trop à ces hommes, dont ils partageaient toutes les faiblesses ! Il n'en est pas ainsi de nos Hébrides, C'est le séjour des êtres surnaturels ! Les déités scandinaves, immatérielles, éthérées, sont des formes insaisissables, non des corps ! C'est Odin, c'est Ossian, c'est Fingal, c'est toute une envolée de ces poétiques fantômes, échappés aux livres des Sagas ! Qu'elles sont belles, ces figures, dont notre souvenir peut évoquer l'apparition au milieu des brumes des mers arctiques, à travers les neiges des régions hyperboréennes ! Voilà un Olympe autrement divin que l'Olympe grec ! »

(*Le Rayon-Vert*, p 132)

Curieux, ce Jules Verne qui « ne cherchait nullement à élargir le monde selon des voies romantiques d'évasion ou des plans mystiques d'infini » (Barthes), pour qui « l'artiste ne peut avoir d'autre tâche que de faire des catalogues, des inventaires... » ! Même les dieux lui semblent parfois trop « bourgeois » et trop « positifs » ! Et quant au mépris de Verne pour les savants qui essaient de réduire et d'enclore le monde, nous en trouvons des expressions tout au long des « Voyages extraordinaires », et en particulier dans *Une ville flottante*, ce microcosme où se concentrent tous les ridicules et toutes les passions humaines :

« Et ce grand individu qui remue toujours la tête du haut en bas, comme un nègre d'horloge ?

— Ce personnage, répondit le docteur, c'est le célèbre Cokbum, de Rochester, le statisticien universel, qui a tout pesé, tout mesuré, tout dosé, tout compté. Interrogez ce maniaque inoffensif. Il vous dira ce qu'un homme de cinquante ans a mangé de pain dans sa vie, et le nombre de mètres cubes d'air qu'il a respirés. Il vous dira combien de volumes in-quarto rempliraient les paroles d'un avocat de Temple Bar, et combien de milles fait journellement un facteur, rien qu'en portant des lettres d'amour. Il vous dira le chiffre des veuves qui passent en une heure sur le pont de Londres, et quelle serait la hauteur d'une pyramide bâtie avec les sandwiches consommés en un an par les citoyens de l'Union. Il vous dira... »

(*Une ville flottante*, p 53)

Caricature sans doute, puisqu'il s'agit de mesurer des choses stupides et sans aucun intérêt scientifique, mais qui montre bien l'ironie féroce de Jules Verne envers les maniaques du quantitatif. Le passage suivant est plus révélateur, l'utilisation industrielle de « l'abîme infini » des chutes du Niagara :

« Est-ce beau ! monsieur, lui dis-je, est-ce admirable !

— Oui, me répondit-il, mais quelle force mécanique inutilisée, et quel moulin on ferait tourner avec une pareille chute !

Jamais je n'éprouvai envie plus féroce de jeter un ingénieur à l'eau ! »

(Une ville flottante, p 170)

Si le rêve vernien se nourrit souvent de quelques bribes du discours scientifique et d'interminables alignements de chiffres, ce n'est pas dans un but réducteur, bien au contraire ; le chiffre est pour Verne surtout expression de la démesure, du grandiose, de l'énorme (les chiffres « astronomiques », le vertige des milliards...), et son utilisation est plus poétique que rationnelle (dans son emploi littéraire, le discours scientifique ne fonctionne qu'en tant qu'imitation, il est détourné de son sens initial pour ne signifier que la scientificité - tout comme l'exemple de grammaire -, et non pas ce qu'il semble énoncer en toutes lettres).

Contentons-nous pour le moment de constater que la science, dans l'œuvre de Jules Verne, est intimement liée à l'imaginaire, qu'elle en épouse les figures et les voies, et que si c'est elle qui permet à l'esprit humain d'échafauder les plus incroyables visions, qui, pour se maintenir et prospérer, devront sans cesse lui rendre des comptes, elle n'en subira pas moins les effets de l'imaginaire qu'elle libère. Dans l'utilisation systématique qu'il en fait, la science de Jules Verne est baroque, flamboyante, chaleureuse et puissante. Elle n'est pas cet univers froid et aseptisé des laboratoires modernes, elle ne se débite pas en longues propositions qu'énoncerait une voix monocorde et impersonnelle ; bien au contraire, c'est un esprit en pleine fermentation qui la produit, et c'est dans cet échauffement de la pensée que se présentent les plus folles perspectives et les plus audacieux raisonnements.

En témoignent ces réunions houleuses et surexcitées des fameux « clubs » à vocation scientifique où se prennent les grandes décisions, où sont faites les communications de la plus haute importance, et où s'élaborent les projets les plus insensés. Le « Gun-club », dans une folle ambiance, décide d'envoyer un boulet sur la lune (« Il est impossible de peindre l'effet produit par les dernières paroles de l'honorable président. Quels cris! quelles vociférations! quelle succession de grognements, de hurrahs, de « hip ! hip ! hip ! » et de toutes ces onomatopées qui foisonnent dans la langue américaine! C'était un désordre, un brouhaha indescriptible ! Les bouches criaient, les mains battaient, les pieds ébranlaient le plancher des salles. », *De la terre à la lune*, p 33) ; la « Société royale géographique de Londres » applaudit frénétiquement le projet du docteur Fergusson, une traversée en ballon du continent africain (« - Hourra ! hourra ! fit l'assemblée électrisée par ces émouvantes paroles. — Hourra pour l'intrépide Fergusson ! s'écria l'un des membres les plus expansifs de l'auditoire. Des cris enthousiastes retentirent. Le nom de Fergusson éclata dans toutes les bouches, et nous sommes fondés à croire qu'il gagna singulièrement à passer par des gosiers anglais. La salle des

séances en fut ébranlée.», *Cinq semaines en ballon*, p 1) ; le « Congrès d'hygiène » est « électrisé » par la proposition du docteur Sarrasin, mettre l'héritage fabuleux qui lui revient de la Bégum au service de l'humanité et du progrès (« Mouvements divers. Exclamations. Applaudissements unanimes. Tout le Congrès se lève, électrisé par cette déclaration. (...) Il faut renoncer à décrire le tumulte enthousiaste qui suivit cette communication. Les applaudissements, les hurrahs, les « hip ! hip ! » se succédèrent pendant plus d'un quart d'heure. », *Les cinq cents millions de la Bégum*, p 35 et 37).

Enfin, la réunion du « Weldon-Institute » tourne à l'émeute quand Robur-Le-Conquérant affirme à ces « ballonistes » enragés que l'avenir est au plus lourd que l'air (« La fureur des ballonistes était arrivé à son comble. Ils venaient de se lever. Ils entouraient la tribune. Robur disparaissait au milieu d'une gerbe de bras qui s'agitaient comme au souffle de la tempête. En vain la trombe à vapeur lançait-elle des volées de fanfares sur l'assemblée ! Ce soir-là, Philadelphie dut croire que le feu dévorait un de ses quartiers et que toute l'eau de la Schuylkill-river ne suffirait pas à l'éteindre. » (*Robur-Le-Conquérant*, p 36).

On retrouve cette même ambiance frénétique dans d'autres livres de Jules Verne, comme par exemple chez ces Flamands de Quiquendone décrits dans *Le docteur Ox*, véritables parangons de la lenteur et de la mesure, qui se transforment en individus surexcités grâce aux effets stimulants de l'oxygène (belle allégorie du Progrès, l'oxygène étant distribuée par le réseau d'un nouvel éclairage public). Avec l'avènement des grandes découvertes scientifiques tout s'accélère, et il n'y a pas jusqu'aux comportements humains qui ne soient affectés par ce changement de rythme de l'évolution historique. La lente consommation des énergies potentielles se modifie selon le degré de contraction de l'espace et du temps, et dans l'univers des « Voyages extraordinaires », où tout est désormais possible et réalisable, un véritable feu intérieur dévore l'esprit et le corps des hommes :

« L'atmosphère acquérait une surnaturelle pureté ; on l'eût dite surchargée d'oxygène ; les navigateurs aspiraient avec délices cet air qui leur versait une vie plus ardente ; sans se rendre compte de ce résultat ils étaient en proie à une véritable combustion, dont on ne peut donner une idée, même affaiblie ; leurs fonctions passionnelles, digestives, respiratoires, s'accomplissaient avec une énergie surhumaine ; les idées, surexcitées dans leur cerveau, se développaient jusqu'au grandiose : en une heure, ils vivaient la vie d'un jour entier. »

(*Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, p 556)

Vivre en une heure la vie d'un jour entier, contracter et concentrer le temps pour que l'avenir soit immergé dans le présent, n'est-ce pas le grand rêve des « Voyages extraordinaires » ? Et cette concentration est d'abord une immense libération d'énergie, de fantaisie créatrice et d'imagination scientifique, bien plus qu'une simple anticipation du pouvoir de l'homme sur les choses. Aussi cette explosion prend-elle des formes délirantes, où les soucis d'efficacité et de rendement cèdent le pas aux fantaisies artistiques et aux rêveries les plus baroques. La libération de l'avenir est autant celle des possibilités techniques et scientifiques de la civilisation occidentale que celle d'un imaginaire qui a

besoin de se forger de nouvelles légendes et de nouvelles épopées. Il nous faut maintenant savoir vers quels horizons va nous mener ce mélange explosif, quelles sont les formes à travers lesquelles Jules Verne va imaginer la réalisation de toutes ces possibilités contenues dans l'avenir de l'humanité.

C. À LA RECHERCHE DE LA SUBSTANCE PREMIÈRE

Percer les secrets de l'univers et isoler son essence primordiale, c'est là sans doute le but fondamental et ultime que Jules Verne assigne à la science. Bien qu'il soit assez peu question de science « théorique » dans les « Voyages extraordinaires » (on a vu la prédilection des héros verniens pour la science « militante », qu'ils opposent à la science « bavardante »), les quelques passages qui sont de cette nature manifestent un même souci dans le chef des savants qui s'y expriment : réduire sans cesse le monde à ses composantes les plus élémentaires. En dessous de la multiplicité des phénomènes se cache le jeu obscur et rigoureux de quelques substances premières, que la science se charge de mettre à jour et dont elle essaie de deviner les lois combinatoires. Le jeune chimiste Cyprien Méré expose cette hypothèse scientifique à son amie Alice Watkins :

« Quelle chose étrange ! dit Miss Watkins. Ainsi ces buissons que voilà, l'herbe de ce pâturage, l'arbre qui nous abrite, la chair de mon autruche Dada, et moi-même, et vous, Monsieur Méré, nous sommes en partie faits de charbon. Comme les diamants ? Tout n'est donc que charbon en ce monde ? »

- Ma foi, mademoiselle Alice, il y a assez longtemps qu'on l'a pressenti, mais la science contemporaine tend de jour en jour à le démontrer plus clairement !

Ou, pour mieux dire, elle tend à réduire de plus en plus le nombre des corps simples élémentaires, nombre longtemps considéré comme sacramentel. Les procédés d'observation spectroscopiques ont, à cet égard, jeté très récemment un jour nouveau sur la chimie. Aussi les soixante-deux substances, classées jusqu'ici comme corps simples élémentaires ou fondamentaux, pourraient-elles bien n'être qu'une seule et unique substance atomique – l'hydrogène peut-être –, sous des modes électriques, dynamiques et calorifiques différents ! »

(L'Étoile du Sud, p 33)

Un autre savant, Zéphyrin Xirdal (une belle équation à trois inconnues), affirme que c'est l'énergie qui est le principe premier de l'univers, et il établit une loi de correspondance entre la matière et l'énergie (très proche du fameux $E=MC^2$ d'Einstein). Et quand il s'agit de mesurer le degré des connaissances acquises par l'empire du Hars-Iten-Schu, c'est encore la capacité de décomposer la matière qui en fournit l'étalon. Cette substance ultime est bien une figure de l'absolu, comme le dit ce jeune scientifique qui expose ses découvertes à un journaliste dans une des rares nouvelles futuristes de Verne (ou de son fils Michel), *« La journée d'un journaliste américain en 2889 »* :

« Monsieur, dit-il, si autrefois on comptait soixante-quinze corps simples, ce nombre est réduit à trois aujourd'hui, vous le savez ? »

- Parfaitement, répondit Francis Benett.

- Eh bien, monsieur, je suis sur le point de ramener ces trois à un seul. Si l'argent ne me manque pas, dans quelques semaines, j'aurai réussi.

- Et alors ?...

— Alors, monsieur, j'aurai tout bonnement déterminé l'absolu. »

(in *Hier et demain*, p 206)

De cette façon, l'homme construit son savoir en parcourant à rebours le trajet de l'évolution, qui, comme nous l'avons déjà vu, mène des formes les plus simples aux formes les plus complexes (Cf *L'éternel Adam*)

Retrouver sous l'apparente irréductibilité des différences le langage commun des origines, de la substance première qui est matrice de tous les êtres, telle est la tâche dernière de la science. Il faut démontrer ce que la Nature a si bien assemblé. L'Origine est toujours parée des qualités de simplicité (voir le double sens de mots comme « élémentaire » et « primitif ») et de force (la vigueur native) ; ce qui est primordial (l'oxygène, l'or, le diamant, l'air, l'eau et le feu...) irradie de puissance, de virtualités infinies – c'est un concentré de l'univers, un jaillissement d'Être.

La contemplation de ces figures de l'Absolu plonge les héros dans de profondes extases, comme celle de Cyprien Méré dans la grotte merveilleuse de *L'Étoile du Sud*, énorme géode dont les parois sont couvertes de sécrétions cristallines (cfr supra). Le scientifique et l'explorateur qui zèbrent le globe de leurs parcours fantastiques sont à la recherche de l'essentiel, du primordial. Le globe n'est pas un espace uniforme où l'énergie serait distribuée de façon égale ; il existe des nœuds, de véritables paquets d'énergie où se concentrent les forces du monde. Contrairement à ce que l'on pourrait penser, il y a peu d'inventions techniques dans les « Voyages extraordinaires », peu de machines fantastiques – robots, fusées, véhicules incroyables... – qui illustreraient l'avenir de l'homme en tant que fabricant d'objets nouveaux. Il n'y a vraiment que le Nautilus du capitaine Nemo qui soit une véritable machine de l'avenir, encore qu'il s'agisse bien plus d'une machine à rêver qu'à voyager sous les eaux.

Dans cet avenir imaginé, il y a plus un mystère à percer qu'une nature à dominer, un secret à déchiffrer plus qu'une machine à construire. Et comme la recherche de l'homme est surtout illustrée par les voyages qu'il fait, il est fondamental de voir où ceux-ci vont le mener, de quelle façon va se transposer la quête du savant dans les trajets du voyageur.

D. LE VOYAGE COMME EXPÉRIENCE DES LIMITES

À une époque où la mobilité spatiale est un des signes les plus tangibles du Progrès, Jules Verne était avant tout un grand inventeur de voyages, un merveilleux apologue du mouvement (n'oublions pas la fameuse devise du capitaine Nemo : *Mobilis in mobili*). Illustrer les possibilités d'avenir d'une telle civilisation galopante, c'est surtout montrer des voyageurs qui vont très loin, très haut, très bas ou très vite. C'est pouvoir faire le tour du monde en quatre-vingts jours, parcourir vingt mille lieues sous les mers, aller de la terre à la lune ou passer cinq semaines en ballon. Ici l'homme n'arrête pas de se déplacer, sa vitesse finit par « manger sa pesanteur » et bientôt la distance ne sera plus qu'un « vain mot ». L'Homo Mobilis est né, grand avaleur de bornes et pourfendeur d'horaires, passant en coup de vent à travers ces villes et ces villages, où demeure hébété tout le petit peuple des assis (voir *Le tour du monde en quatre-vingts jours*, *Michel Strogoff*, *Kéraban le têtu*, etc.).

Sa puissance s'incarne dans sa mobilité, sa grande ennemie est la pesanteur. Et il est vrai que pour dominer, il faut bien être partout à la fois ; c'est celui qui bouge le plus qui est le plus fort (la grande force du docteur Antékirtt, c'est son ubiquité, sa capacité de diffuser et de capter des informations le plus rapidement possible). On n'arrête pas de circuler dans les « Voyages extraordinaires », de se battre contre des horaires ou contre un ennemi qui risque d'être plus véloce ; on tue aussi souvent à distance (voir *Face au drapeau*, *Les cinq cents millions de la Béguin*, *Mathias Sandorf*, etc.), et la supériorité d'un combattant se résume dans la portée de ses canons. Être maître du monde, c'est posséder un véhicule supérieur, c'est pouvoir frapper où et quand on le veut (*Vingt mille lieues sous les mers*, *Maître du Monde*, *Robur-Le-Conquérant*), et échapper à toutes les poursuites. Savoir et Pouvoir sont fils du mouvement, telle est sans doute la thèse sous-jacente à cette exaltation du voyage dans l'œuvre de Jules Verne. Rien qu'en cela elle a déjà rempli son contrat qui la lie à une classe et à une société.

Mais les voyages de Jules Verne ne sont pas les voyages de tout le monde, ils promettent de nous emmener bien plus loin que tous les autres. Il ne suffit pas seulement d'aller très vite, encore faut-il aller quelque part, et là justement où personne n'est encore allé, où tout le monde rêve de poser le pied : imaginer quelque chose comme le déplacement absolu. Et puis le voyage est une image de la découverte scientifique, car comme le dit le géographe Paganel, « un découvreur de terres est un véritable inventeur » (*Les enfants du capitaine Grant*, p 811), et ici aussi la quête de la substance première va prendre une forme privilégiée, celle d'un espace figure d'absolu. Si tout est possible, les voyages à imaginer seront des voyages extrêmes, des déplacements vers le bout du monde, vers les confins de la planète, sous des climats glacés ou torrides, des défis lancés à la résistance humaine et qui résument en leur tentative toutes les expériences les plus folles que l'on pourrait imaginer. Le navire du capitaine Hatteras va « au diable » et ses passagers sont des fous à « mettre à Bedlam », tout comme les membres de l'expédition au centre de la terre ou ceux de « Cinq semaines en ballon ». Et parmi ces lieux que s'en vont conquérir les téméraires explorateurs verniens, il en est un qui revient avec une constance remarquable : le pôle. Il faut bien être fou pour aller au pôle, ce « point idéal où viennent se croiser tous les méridiens du globe » (*Robur-Le-Conquérant*, p 189). Le professeur Aronnax est certes fasciné par les réalisations du capitaine Nemo, par ses connaissances et sa maîtrise de la mer, mais il est une chose qui pour lui dépasse vraiment tout : le projet de Nemo d'atteindre le pôle Sud :

« Ah! monsieur le professeur, répondit le capitaine Nemo d'un ton ironique, vous serez toujours le même ! Vous ne voyez qu'empêchements et obstacles ! Moi, je vous affirme que non seulement le Nautilus se dégagera, mais qu'il ira plus loin encore ?

– Plus loin au sud ? demandai-je en regardant le capitaine.

– Oui, monsieur, il ira au pôle.

– Au pôle ! m'écriai-je, ne pouvant retenir un mouvement d'incrédulité.

- Oui ! répondit froidement le capitaine, au pôle antarctique, à ce point inconnu où se croisent tous les méridiens du globe. Vous savez si je fais du Nautilus ce que je veux.

Oui ! je le savais. Je savais cet homme audacieux jusqu'à la témérité ! Mais vaincre ces obstacles qui hérissent le pôle Sud, plus inaccessible que ce pôle Nord non encore atteint par les plus hardis navigateurs, n'était-ce pas une entreprise absolument insensée, et que, seul, l'esprit d'un fou pouvait concevoir ! »

(Vingt mille lieues sous les mers, p 481)

Fou, le capitaine Nemo l'est sans doute, tout comme le deviendra un autre conquérant du pôle, le capitaine Hatteras ; car il s'agit bien là d'une tentative extrême, dont on se demande si elle n'est pas en dehors des attributions d'un simple mortel. Souvent dans l'œuvre de Verne, quand il s'agit d'imaginer des choses impossibles, l'image du pôle s'offre comme comparaison. Le fidèle sergent Long est disposé à obéir aveuglément au lieutenant Hobson, même si les ordres qui lui sont donnés paraissent impossibles :

« – Il n'y a pas d'ordres impossibles, mon lieutenant.

– Quoi ! si je vous ordonnais d'aller au pôle Nord !

– J'irais, mon lieutenant »

– Et d'en revenir ! » ajouta Jasper Hobson en souriant »

– J'en reviendrais, répondit simplement le sergent Long. »

(Le Pays des Fourrures, p 44)

La preuve que tout est possible dans l'univers vernien, c'est que l'on y atteint même le pôle. Imaginer que dans un proche futur « tout se fera », c'est bien sûr évoquer la conquête du pôle ou du centre de la terre :

« – Cela se fera, répondit le capitaine Hod, comme se feront, un jour, les voyages au pôle Sud et au pôle Nord !

– Évidemment !

– Le voyage jusque dans les dernières profondeurs de l'Océan !

– Sans aucun doute !

– Le voyage au centre de la terre !

– Bravo, Hod !

– Comme tout se fera ! ajoutai-je. »

(La maison à vapeur, p 274)

Il y a une fascination des extrémités dans les « Voyages extraordinaires », et ceux-ci ressemblent bien souvent à ces fameux « livres des records », où l'on rassemble pêle-mêle tous les cas-limites de la climatologie, de la géographie ou des performances humaines. Un chapitre entier des *Aventures du capitaine Hatteras* est consacré aux variations extrêmes de températures (« Le chaud et le froid », chap IX) ; le « Nautilus » du capitaine Nemo ne manque pas d'emmener le professeur Aronnax au plus profond des mers ; *L'Étoile du Sud* nous montre le plus gros diamant du monde, etc... Les grands héros verniens sont eux aussi extrêmes, à l'image de leur quête. Il est intéressant de noter la récurrence de certains qualificatifs qu'emploie Jules Verne pour les décrire. Hatteras est l'homme qui possède « au suprême degré ce principe de chaleur naturelle qu'il recherchait chez ses matelots » (*Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, p 245), Cyrus Smith remplissait « au plus haut degré ces

trois conditions dont l'ensemble détermine l'énergie humaine » (« *L'île mystérieuse* », p 14), le docteur Antékirrt est doué d'une puissance de suggestion qu'il possède « au plus haut degré » (*Mathias Sandorf*, p 263), le chinois Kin-Fo « n'a qu'un courage passif, mais ce courage, il le possède au plus haut degré » (*Les tribulations d'un Chinois en Chine*, p 84), et quand à Robur-Le-Conquérant, « ne fallait-il pas monter tous ces degrés de l'échelle de la locomotion aérienne au sommet de laquelle » il trône ? (*Robur-Le-Conquérant*, p 62). Ainsi, lorsque l'on remonte tous les « degrés » au sommet desquels apparaît le héros vernien, n'est ce pas un peu aussi au pôle que l'on débouche ? Ces personnages sont décidés à tout, ils incarnent un concentré d'énergie, de savoir et de volonté - ils sont comme attirés par ces lieux extrêmes (Hatteras se transforme presque en boussole aux approches du pôle Nord : « ... ce point mystérieux vers lequel il se sentait attiré avec une insurmontable puissance, comme l'aiguille aimantée au pôle magnétique », p 550). La tâche qui les attend n'est pas simple, et les obstacles qui se dressent sur leur route ne sont pas de l'ordre uniquement technique ; les vieilles terreurs ancestrales remontent à la surface près de ces lieux suprêmes et tabous qu'ils essayent d'atteindre. Dans le tout premier récit, déjà, les explorateurs se demandent s'ils ne sont pas en train d'enfreindre le domaine des dieux, si, dans ce voyage qui vise à découvrir les sources du Nil, il n'y a pas sacrilège :

« Avait-il bien agi ? N'était ce pas tenter les voies défendues ? N'essayait-il pas dans ce voyage de franchir les limites de l'impossible ? Dieu n'avait-il pas réservé à des siècles plus reculés la connaissance de ce continent ingrat ? »

(Cinq semaines en ballon, p 207)

La terreur qu'inspire le désert immense au docteur Fergusson n'est pas unique dans les « Voyages extraordinaires », et ce sont surtout les images du vertige devant l'abîme qui expriment le mieux la Grande Peur de ces voleurs de feu que sont les héros verniens :

« ...il s'avança de plusieurs milles dans l'ouest, et son esprit se reconfortait déjà, lorsque, tout à coup, il fut pris de vertige ; il se crut penché sur un abîme ; il sentit ses genoux plier ; cette vaste solitude l'effraya ; il était le point mathématique, le centre d'une circonférence infinie, c'est-à-dire rien ! Le Victoria disparaissait entièrement dans l'ombre. Le docteur fut envahi par un insurmontable effroi, lui, l'impassible, l'audacieux voyageur ! Il voulut revenir sur ses pas, mais en vain ; il appela ! pas même un écho pour lui répondre, et sa voix tomba dans l'espace comme une pierre dans un gouffre sans fond. Il se coucha défaillant sur le sable, au milieu des grands silences du désert. »

(Cinq semaines en ballon, p 222)

Dans un autre voyage, celui du capitaine Hatteras au pôle Nord, reviennent les mêmes angoisses et les mêmes terreurs, au moment où les explorateurs s'approchent de ce lieu magique et inconnu jusqu'à lors, le pôle :

« Cette tempête subite, au moment où le but allait être atteint, semblait renfermer de sévères avertissements ; elle apparaissait à des esprits surexcités comme une défense d'aller plus loin. La Nature voulait-elle donc interdire l'accès du pôle ? »

(Voyages et aventures du capitaine Hatteras, p 565)

Et quand au pauvre Axel, entraîné par son oncle Lidenbrock dans un voyage vers le centre de la terre, il n'en mène pas large à la veille du départ :

« Pendant la nuit mes terreurs me reprirent. Je la passai à rêver de gouffres ! J'étais en proie au délire.

Je me sentais étreint par la main vigoureuse du professeur, entraîné, abîmé, enlisé ! Je tombais au fond d'insondables précipices avec cette vitesse croissante des corps abandonnés dans l'espace. Ma vie n'était plus qu'une chute interminable. »

(*Voyage au centre de la terre*, p 61)

On se rend compte qu'il s'agit ici d'une toute autre forme de voyage, qui n'a rien à voir avec la classification méthodique des ressources de la planète, ni avec l'asservissement positiviste de la Nature. Après avoir fait « concurrence à l'état civil » (tous les paysages, toutes les plantes, tous les minéraux, tous les peuples...), et ceci dans la plus pure tradition romanesque (l'expression est de Balzac - le sens profond a très bien été dégagé par Marthe Robert dans son *Roman des origines et origines du roman*, l'œuvre vernienne contient une autre forme de la conquête totale, qui est sans doute plus proche des vieilles mythologies, où s'exprime l'ancestral désir d'atteindre à l'espace absolu et de réintégrer le temps des origines. Cette dualité qui compose les « Voyages extraordinaires » ne leur est sans doute pas propre, et il semble que toute la production romanesque du XIX^e siècle soit travaillée par cette double quête (domination du monde, ce qui suppose qu'on lui obéisse ; fuite dans l'utopie, ce qui présuppose le désir d'enfreindre ses lois) ;

« ... le roman du XIX^e siècle est le théâtre d'une lutte d'influence entre deux mythes de toute-puissance également captivants, l'un qui passe par l'imitation de toutes les conquêtes réelles possibles ou seulement imaginables, l'autre qui revient obstinément au bonheur du paradis perdu et aux tentations de l'utopie. »

(Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, p 232)

Et ce passage d'une forme de voyage à une autre se traduit surtout par une rupture qualitative de l'espace et du temps romanesques, rapprochant en cela les « Voyages extraordinaires » des plus vieux mythes de l'humanité. C'est par cet aspect que je commencerai l'analyse de l'autre voyage vernien, dans la mesure où la conquête positive du globe avait pour but final d'abolir l'espace et le temps (« la distance est un vain mot », « il faut d'ailleurs considérer ce qui doit arriver comme arrivé déjà »).

Jules Verne ne croyait sans doute pas si bien dire. Si j'ai choisi de me servir surtout des travaux de Mircea Eliade pour expliciter cette nouvelle dimension de l'œuvre vernienne, c'est que ces derniers ont le grand mérite de rassembler un grand nombre de données empiriques (mythes, légendes, pratiques religieuses, etc.), et de les structurer selon une logique compréhensive et universelle du Sacré. Il s'agit avant tout de pouvoir organiser un matériel. On peut cependant reprocher un ensemble de choses à cette approche, et notamment de se livrer à une interprétation *anagogique*, comme disent les psychanalystes, de l'expérience du Sacré. Plutôt que de psychanalyser le mythe, Eliade est bien souvent tenté de mythifier la psychanalyse (très frappant dans ce chapitre de *Mythes, rêves et mystères*, intitulé : « Le Bon

Sauvage, le yogi et le psychanalyste »). Ainsi son interprétation est très proche de celle dont parle le *Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis, à l'article « Interprétation anagogique » : « Mode d'interprétation des formations symboliques (mythes, rêves, etc.), qui expliciterait leur signification morale universelle. Elle s'opposerait donc, puisqu'elle oriente le symbole vers des « idéaux élevés », à l'interprétation analytique qui réduirait les symboles à leur contenu particulier et sexuel. »

L'emploi du conditionnel par les auteurs du « Vocabulaire » laisse à penser que la différence n'est peut-être pas aussi tranchée. Contentons-nous pour le moment de constater que nous sommes arrivés au bout d'un certain voyage vernien, et qu'à cet endroit les figures énigmatiques du Pôle ou du Centre de la terre, de l'Âge d'Or ou de l'Atlantide, ne sont pas sans troublantes ressemblances avec une conception archaïque de l'espace et du temps.

*

II

LE VOYAGE A REBOURS

« Les Robinsons ont été les livres de mon enfance, et j'en ai gardé un impérissable souvenir. Les fréquentes lectures que j'en ai faites n'ont pu que l'affermir dans mon esprit. Et même, je n'ai jamais retrouvé plus tard, dans d'autres lectures modernes, l'impression de mon premier âge. Que mon goût pour ce genre d'aventures m'ait instinctivement engagé sur la voie que je devais suivre un jour, cela n'est point douteux. »

(Jules Verne, préface à *Seconde Patrie*)

« (Robinson) Vagabond par défi plus que par une révolte sérieusement motivée, son voyage autour du monde n'est en réalité qu'un Voyage au rebours du temps, un énorme bond en arrière vers le moment obscur où la vie et la mort sont encore presque indifférenciées. Il régresse à mesure qu'il croit avancer... »

(Marthe Robert, à propos du Robinson de Defoe, in *Roman des origines et origines du roman*, p 136)

1. Logique du Sacré

« À mesure qu'Hatteras s'élevait au-dessus de l'Océan, sa surexcitation s'accroissait ; il ne vivait plus dans la région des hommes ; il croyait grandir avec la montagne elle-même. »

(*Voyages et aventures du Capitaine Hatteras*, p 602)

« Je touchais de la main ces ruines mille fois séculaires et contemporaines des époques géologiques ! Je marchais là même où avaient marché les contemporains du premier homme ! J'écrasais sous mes lourdes semelles ces squelettes d'animaux des temps fabuleux, que ces arbres, maintenant minéralisés, couvraient autrefois de leur ombre ! »

(*Vingt mille lieues sous les mers*, p 423)

A. L'ESPACE

Dans un monde en proie à la dégradation, à l'usure, à la relativité insignifiante, le désir de l'homme religieux conduit celui-ci à trouver des points de jonction avec un autre monde, où l'Être se manifeste dans toute sa puissance et permet à l'homme de se régénérer. Ainsi, pour l'homme avide de Sacré, l'espace n'est pas homogène, il contient des ruptures qualitatives par lesquelles se manifeste l'irruption du Sacré dans le monde. L'homme religieux ne peut vivre dans un espace homogène, amorphe, sans points de repère – ce qui équivaut pour lui au Chaos.

Comme l'écrit Mircea Eliade, « Pour vivre dans le Monde, il faut le fonder et aucun monde ne peut naître dans le « chaos » de l'homogénéité et de la relativité de l'espace profane. La découverte ou la projection d'un point fixe – le « Centre » – équivaut à la Création du Monde » (*Le Sacré et le Profane*, p 22 - c'est Eliade qui souligne). Cette révélation d'un espace sacré – et il ne s'agit pas d'un choix, mais bien d'une manifestation surnaturelle que l'on peut reconnaître à certains signes, les signes hiérophaniques –, permet à l'homme d'orienter le monde dans lequel il vit, de le sacraliser, de le transformer en Cosmos. L'irruption du Sacré dans le monde est en fait une manifestation du Réel, une rupture de l'espace illusoire et décentré : « Le désir de l'homme religieux de vivre dans le sacré équivaut, en fait, à son désir de se situer dans la réalité objective, de ne pas se laisser paralyser par la relativité sans fin des expériences purement subjectives, de vivre dans un monde réel et efficient, et non pas dans une illusion. » (*Le Sacré et le Profane* p 27 - Eliade souligne -).

Et si cet espace sacré est d'une qualité différente de l'espace profane, c'est qu'il est en communication avec les zones supérieures du Cosmos, qu'en lui se manifeste une « ouverture » vers l'Absolu et l'énergie primordiale qui est la source du réel et de sa création. Aussi les symboles de cette ouverture qui consacre l'espace sont-ils le plus souvent un pilier (le « pilier du Monde »), une échelle (l'échelle de Jacob), un temple, une montagne, un arbre, etc., grâce auxquels s'établit une communication avec le Sacré (les dieux, l'énergie

cosmique, etc.). Autour de cet axe qui relie le monde profane à un « autre monde (souvent appelé « *Axis Mundi* ») s'étend le reste du globe, orienté suivant les quatres points cardinaux qui se définissent à partir de ce point central, qui est aussi un « point fixe » au milieu de la relativité et de la mouvance de l'espace profane. Et il n'est dès lors pas étonnant que l'homme religieux (dans le sens le plus général de ce mot, qui désigne bien plus une attitude existentielle qu'une croyance réfléchie), aspire à vivre le plus près possible du Centre du Monde, ce lieu qui le met en communication avec les forces vivifiantes et originelles de l'univers : « Le cri du néophyte kwâkiutl "Je suis au Centre du Monde", nous révèle d'emblée une des significations les plus profondes de l'espace sacré. Là où, par la voie d'une hiérophante, s'est effectuée la rupture des niveaux, s'est opérée en même temps une « ouverture » par en haut (le monde divin), ou par en bas (les régions inférieures, le monde des morts). Les trois niveaux cosmiques - Terre, Ciel, régions inférieures - sont rendus communicants. Comme nous venons de le voir, la communication est parfois exprimée par l'image d'une colonne universelle, *Axis Mundi*, qui relie et à la fois soutient le Ciel et la Terre, et dont la base se trouve enfoncée dans le monde d'en bas (ce qu'on appelle « Enfers »).

Une telle colonne cosmique ne peut se situer qu'au centre même de l'Univers, car la totalité du monde habitable s'étend autour d'elle. » (*Le Sacré et le Profane*, p 34). La connaissance suprême est souvent figurée par une ascension le long du pilier du monde (« *Universalis Columna* ») ou au sommet de la montagne magique, par laquelle le chaman, le prêtre, l'initié, accèdent au domaine des dieux après un voyage extatique. Pour résumer ce qui précède, on peut dire que l'expérience de l'espace dans le « système du monde » des sociétés traditionnelles – et plus généralement, dans tout type d'expérience religieuse – comporte une rupture dans l'homogénéité de l'espace, que cette rupture est symbolisée par une ouverture vers les zones supérieures du Cosmos, que cette ouverture, qui permet la communication entre les zones cosmiques, est le plus souvent imagée sous la forme d'un pilier, d'une montagne ; et qu'enfin, le monde habitable s'étend autour de ce « Nombriil de la terre ».

C'est donc l'ouverture qui consacre un espace, le rendant en quelque sorte double, puisqu'il est à la fois lieu de passage sur l'axe profane et lieu de communication entre les régions sacrées (zones supérieures et zones inférieures). Il est bien évident que ces lieux sont multiples et que cette symbolique apparaît dans différentes pratiques, telles la construction des maisons (les « sacrifices de construction » et l'orientation des demeures) ou des villes (la cité-cosmos dont la structure imite la cosmogonie). Mircea Eliade écrit « La multiplicité, voire l'infinité, des Centres du Monde ne font aucune difficulté pour la pensée religieuse. Aussi bien s'agit-il non de l'espace géométrique, mais d'un espace existentiel et sacré qui présente une toute autre structure, qui est susceptible d'une infinité de ruptures, et donc de communications avec le transcendant. » (*Le Sacré et le Profane*, p 52). Si l'espace sacré est aussi le lieu du Savoir suprême (car c'est là que l'on peut communiquer avec le surnaturel), la difficulté d'accéder à ce savoir est figurée par tous les obstacles qui se dressent sur le chemin vers le Centre (labyrinthe,

pont dangereux, porte étroite...) et qui devront être surmontés par ceux qui subissent l'initiation.

Mais ici il faut déjà aborder une autre composante de la pensée religieuse la plus primitive, qui, dans son désir de vivre le plus près possible du sacré pour en recueillir les forces vives, opère non seulement une rupture dans la structure de l'espace, mais aussi dans celle du temps.

B. LE TEMPS

En effet, toujours selon Mircea Eliade, « pas plus que l'espace, le Temps n'est pour l'homme religieux, homogène ni continu » (*Le Sacré et le Profane*, p 60). À côté de la durée profane – un temps destructeur, celui de l'usure –, l'expérience religieuse vit une autre forme de temps, le Temps sacré, qu'elle réintègre périodiquement pendant les fêtes et les cérémonies religieuses. La caractéristique de ce temps sacré est d'être réversible, c'est-à-dire de pouvoir être rendu présent périodiquement : « Le Temps sacré est par sa nature même réversible, dans le sens qu'il est à proprement parler, un Temps mythique primordial rendu présent. » (*Le Sacré et le Profane*, p 60 – Eliade souligne –). Ce Temps sacré est celui des origines, le moment mythique où le monde a été créé par les dieux (ou ce qui en tient lieu) et où les forces créatrices se sont manifestées dans toute leur vigueur. La nostalgie du temps primordial, celui où le Monde était encore « *in statu nascendi* », est tout à fait comparable à celle qui pousse à vivre le plus près possible du Centre du Monde, dans la mesure où il s'agit dans les deux cas de se revivifier au contact du sacré et du surhumain. Le retour périodique au moment de la Création du Monde permet de tout « recommencer à zéro », de renaître à nouveau. Aussi trouverons-nous dans la plupart des rites d'initiation la nécessité pour le néophyte de « régresser » dans le temps, de retourner au Chaos primordial (ce qui est intensément vécu sous la forme de la folie, du démembrement du corps – « *membra disjecta* » –, de ce que Rimbaud appelait le « dérèglement de tous les sens »), pour pouvoir renaître « autre ».

Dans le même ordre d'idées, le mythe – qui raconte l'histoire sacrée d'un événement qui a lieu au temps des origines (mythe cosmogonique, anthropogonique, etc...) –, a des vertus thérapeutiques, dans la mesure où, récité par le chaman au malade, il replonge ce dernier dans le Temps primordial et lui permet de guérir en renaissant. On peut dès lors aisément comprendre que cette nécessité d'un retour périodique au « point de départ », qui se traduit souvent par la croyance d'un recommencement du Monde à la fin de chaque cycle annuel (le retour de la lumière), entraîne une conception du temps qui s'est cristallisée dans le mythe de l'« éternel retour ». Mais cet « éternel retour », dans la conception primitive liée à une expérience du monde telle que nous venons de la voir, n'est pas du tout paralysant et terrifiant comme il peut l'être dans des sociétés où il a perdu son sens religieux initial. Eliade écrit : « En somme, pour l'homme religieux des sociétés primitives et archaïques, l'éternelle répétition des gestes exemplaires et l'éternelle rencontre avec le même temps mythique de l'origine, sanctifié par les dieux, n'impliquent nullement une vision pessimiste de la vie ; bien au contraire, c'est grâce à cet « éternel retour » aux sources du sacré et du réel que l'existence humaine lui paraît sauvée du néant et de la mort » (*Le Sacré et le Profane*, p 93). Encore : « Or, la répétition vidée de son contenu religieux

conduit nécessairement à une vision pessimiste de l'existence. Lorsqu'il n'est plus un véhicule pour réintégrer une situation primordiale, et pour retrouver la présence mystérieuse des dieux, lorsqu'il est désacralisé, le Temps cyclique devient terrifiant : il se révèle comme un cercle tournant indéfiniment sur lui-même, se répétant à l'infini » (*ibidem*, Eliade souligne). Espace sacré et Temps des origines sont intimement liés dans cette expérience religieuse du monde, puisque les lieux « ouverts » permettent la communication avec le surnaturel (le « Réel » par excellence) et donc avec l'immémorial ». Approcher du Centre c'est donc aussi régresser dans le temps, quitter le monde de l'usure pour aborder celui de l'éternel présent. Il nous reste maintenant à déchiffrer quelques figures dominantes de l'expérience religieuse de la Nature, dans la mesure où celle-ci reflète toujours autre chose qu'elle-même dans le champ du Sacré.

C. LA NATURE COMME CHIFFRE

Dans l'optique de l'homme religieux, la Nature exprime dans son organisation et dans ses éléments bien autre chose qu'un simple agrégat de matière, dépourvu de sens et donc impropre à une quelconque révélation.

Bien au contraire, la Nature est pour lui un chiffre, elle manifeste un sens supérieur ; par les signes qui la couvrent, la Nature renvoie à quelque chose qui la transcende, et ces signes, un œil exercé et perspicace peut les lire et les déchiffrer. Comme le constate Mircea Eliade : « ... il ne faut pas oublier que, pour l'homme religieux des sociétés archaïques, le Monde se présente chargé de messages. Parfois ces messages sont chiffrés, mais les mythes sont là pour aider l'homme à les déchiffrer. » (*Le Sacré et le Profane*, p 125). Ainsi, comme nous l'avons déjà remarqué, tous les lieux élevés (montagne, arbre, édifice religieux...) sont un symbole de la communication avec les régions supra-terrestres, dans la mesure où le Ciel est par essence la demeure des dieux, en tant qu'il est figure de l'infini et de l'immensité.

Les phénomènes atmosphériques (tonnerre, foudre, orage, météores...) sont souvent des signes hiérophaniques, manifestant la puissance du sacré (« toute hiérophanie est une kratophanie », écrit Eliade ; le sacré est essentiellement puissance et force). Par opposition, les Eaux sont le domaine de la mort — ou plus exactement du Chaos —, de la situation larvaire et amorphe qui précède la Création (« L'Esprit de Dieu planait sur les Eaux », dit la Genèse). L'image du déluge qui submerge les continents, le mythe de l'Atlantide sont là pour nous rappeler le sens symbolique des Eaux, monde de l'informel qui périodiquement inonde et désintègre le Monde. Par la capacité qu'elles ont de nous faire retourner dans le Chaos, originel, les Eaux sont également purificatrices, elles abolissent les formes et lavent les péchés, président à une renaissance (le baptême, l'engloutissement par un monstre marin, etc.). Inversement, l'émergence hors des Eaux primordiales symbolise la sortie du Monde hors de l'amorphe et du préformel : l'île qui soudainement se manifeste au milieu des flots est une image exemplaire de la Création.

Toute île, d'ailleurs, est en quelque sorte un symbole de la création du monde ; surgie des Eaux, elle représente le monde à sa naissance, dans sa fraîcheur originelle, et constitue un microcosme qui contient tous les éléments primordiaux (terre, eau, air, feu lorsqu'elle est volcanique). Mircea Eliade

rapporte que chez les taoïstes, « la montagne au milieu de la Mer symbolisait les Îles des Bienheureux, sorte de Paradis où vivaient les Immortels taoïstes. » (*Le Sacré et le Profane*, p 131). Le mont et la pièce d'eau sont, selon Eliade, le paysage parfait par excellence et correspondent à un très vieil archétype cosmologique : « Mais tout ce complexe : eau, arbre, montagne, grotte, qui avait joué un si grand rôle, dans le taoïsme, n'était que le développement d'une idée religieuse encore plus ancienne : celle du site parfait, c'est à dire complet :
• comprenant un mont et une pièce d'eau - et retiré. Site parfait, parce qu'à la fois monde en miniature et Paradis, source de « béatitude et lieu d'immortalité. » (*Le Sacré et le Profane*), p 131)

L'île est ce lieu retiré du monde et notre imagination y voit volontier l'endroit où nous pouvons recommencer tout à partir de zéro, où nous sommes en communication avec les forces vives de la nature. L'homme sur une Île déserte est tel le premier Adam à la naissance du monde. Le succès des robinsonades et le mythe de l'île déserte nous montrent la vivacité, encore aujourd'hui, de cette image archétypique. Écoutons ce que dit le Robinson imaginé par un écrivain moderne, Michel Tournier : » Tous ceux qui m'ont connu, tous sans exception, me croient mort. Ma propre conviction que j'existe a contre elle l'unanimité. Quoi que je fasse, je n'empêcherai pas que, dans l'esprit de la totalité des hommes, il y a l'image du cadavre de Robinson. Cela suffit - non certes à me tuer – mais à me repousser aux confins de la vie, dans un lieu suspendu entre ciel et enfers, dans les limbes en somme... » (Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du pacifique*, p 129).

Et quand à l'île du plus illustre des Robinsons, celui de Defoe, Marthe Robert l'analyse de la façon suivante : » Sans violence, ni conscience d'une tension entre ses éléments, l'île plonge de bout en bout dans une bienheureuse anarchie, elle est comme le point nul de la création, et par là même le lieu idéal d'un grandiose recommencement. » (Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, p 140). Ainsi toutes ces figures géographiques (la montagne, l'île, le pôle, les météores, les Eaux...) sont lourdement chargées d'un sens sacré, dont la fonction est d'imager le désir irrépressible d'accéder à un autre monde, celui des origines.

Figures combien importantes dans l'œuvre de Jules Verne, dont nous verrons que la conquête de l'avenir qu'elle est chargée d'illustrer se transforme paradoxalement en quête des origines.

*

2. Quelques voyages archétypiques à travers l'œuvre de Jules Verne

« Mais ce que pourrait se demander un esprit non prévenu, c'est quel besoin si grand a l'homme de connaître géographiquement dans sa totalité le globe auquel il est rivé, avant de pouvoir s'en rendre maître ? Pourquoi faut-il donc qu'il soit allé au pôle ou au centre de la terre, pour pouvoir en jouir et en tirer un meilleur parti ? »

(Michel Butor, *Répertoire I*, p 137)

A. LE VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE

Le plus typique sans doute des voyages verniens, parce que le plus simple (peu de personnages, presque pas d'intrigues « romanesques », un isolement total des héros hors du monde profane, une quête limpide...), le *Voyage au centre de la terre* (1864), est particulièrement significatif du point de vue qui nous occupe, puisqu'il nous raconte l'histoire de « la plus étrange expédition du XIX^e siècle », comme l'écrit Jules Verne, et que cette expédition a pour but d'atteindre un lieu sacré par excellence : le centre du globe terrestre. Un savant allemand, le géologue Otto Lidenbrock – homme extrême, bien sûr, puisque ce « terrible original » est « le plus impatient des hommes » et « le plus irascible des professeurs » –, découvre un jour, par hasard, un vieux manuscrit glissé dans les pages d'un livre islandais dont il vient de faire l'acquisition.

À l'analyse, Lidenbrock se rend compte qu'il s'agit là d'un cryptogramme, d'un message chiffré, qui a été composé de la main d'un vieil alchimiste islandais du XVI^e siècle, Arne Saknussemm, et que ce manuscrit est écrit avec de très vieux caractères runiques. Que sont les runes ?

« Les runes, reprit-il, étaient des caractères d'écriture usités autrefois en Islande, et, suivant la tradition, ils furent inventés par Odin lui-même !

Mais regarde donc, admire donc, impie, ces types qui sont sortis de l'imagination d'un dieu ! »

(*Voyage au centre de la terre*, p 12)

Ce cryptogramme, découvert par hasard, nous vient donc d'un lointain passé, non seulement parce qu'il est l'œuvre de l'alchimiste Arne Saknussemm, mais surtout parce qu'il est composé de caractères auxquels la légende attribue une origine divine. Après un laborieux essai de déchiffrement, c'est de nouveau le hasard qui permettra à Lidenbrock d'en connaître le contenu : la voie qu'à suivie Saknussemm pour pénétrer jusqu'au centre de la terre et que Lidenbrock va vouloir emprunter à son tour. Comment ne pas déjà reconnaître dans les prémisses de cette aventure une transposition remarquable, sous le couvert d'une certaine scientificité, des signes hiérophaniques grâce auxquels l'homme des sociétés archaïques accède à la révélation d'un lieu sacré ?

Tout y est, la découverte hasardeuse, le caractère quasi divin du message (et l'alchimiste, n'est-ce pas un peu un mage ou un sorcier ?), le contenu du message (la route vers le « Centre »), l'étrange surexcitation de Lidenbrock (« J'aurai le secret de ce document, et je ne prendrai ni nourriture ni sommeil avant de l'avoir deviné », p 18). Une fois la révélation faite (« Une révélation venait de se faire dans son esprit. Il était transfiguré. », p 39),

Lidenbrock n'hésite pas une seule seconde et décide de s'embarquer pour l'Islande avec son neveu Axel, afin de pénétrer dans le cratère du volcan Sneffels (car la voie passe par là) et de suivre l'itinéraire d'Arne Saknussemm. Axel est d'abord pris de

terreur à l'idée de suivre son oncle (« un homme aussi absolu »), l'entreprise lui paraît une véritable folie (« Aller au centre de la terre ! Quelle folie ! », p 41) et il en fait d'horribles cauchemars :

« Pendant la nuit mes terreurs me reprirent. Je la passai à rêver de gouffres ! J'étais en proie au délire. Je me sentais étreint par la main vigoureuse du professeur, entraîné, abîmé, enlisé ! Je tombais au fond d'insondables précipices avec cette vitesse croissante des corps abandonnés dans l'espace. Ma vie n'était plus qu'une chute interminable. »

(*ibidem*, p 61)

Ce qui finira par le décider, c'est l'attitude de sa fiancée Graüben, qui le pousse à accomplir ce voyage en lui indiquant le caractère initiatique d'un voyage au centre de la terre : « Au retour, Axel, tu seras un homme... ». (p 59). Les voilà donc partis, l'oncle téméraire et le neveu timoré, en route pour l'Islande et leur trajet sera jalonné de signes, comme cette maison de fous qu'ils croisent aux approches de Copenhague :

« Il y avait sur notre gauche une vaste construction qui ressemblait à un hôpital.

C'est une maison de fous, dit un de nos compagnons de voyage.

Bon, pensai-je, voilà un établissement où nous devrions finir nos jours ! Et, si grand qu'il fût, cet hôpital serait encore trop petit pour contenir toute la folie du professeur Lidenbrock ! »

(*ibid.*, p 66)

Comme aussi le nom de leur hôtel, le Phoenix, symbole de la mort et de la renaissance, ainsi que l'évocation d'Hamlet au large des côtes d'Elseneur :

« Dans la disposition nerveuse où je me trouvais, je m'attendais à voir l'ombre d'Hamlet sur la terrasse légendaire.

Sublime insensé ! disais-je, tu nous approuverais sans doute ! Tu nous suivrais peut-être pour venir au centre du globe chercher une solution à ton doute éternel ! »

(*ibid.*, p 74)

Le centre de la terre semble avoir des vertus bien particulières, à en croire cette évocation d'Axel, et on va y chercher bien autre chose que la confirmation ou l'infirmité de quelque théorie scientifique sur l'existence du feu central. Un des plus beaux épisodes préliminaires est sans doute ce moment où Lidenbrock veut guérir son neveu Axel du vertige, initiation indispensable pour qui veut affronter les gouffres qui mènent au cœur du globe. Il l'emmène plusieurs fois au sommet du clocher de l'église de « Frelsers-Kirk », clocher qui a la particularité d'être entouré d'un escalier en spirale menant à son sommet (un passage des « Voyages extraordinaires » qui nous permet de comprendre le sens profond de toutes ces tempêtes tournantes - cyclones, maelströms, trombes - et autres escaliers en forme de vis qu'on rencontre si souvent dans l'œuvre de Verne : il s'agit manifestement d'une épreuve initiatique, en forme d'expérience du vertige, du démembrement, du chaos).

« Là commençait l'escalier aérien, gardé par une frêle rampe, et dont les marches, de plus en plus étroites, semblaient monter vers l'infini.

- Je ne pourrai jamais ! m'écriai-je.

- Serais-tu poltron, par hasard ? Monte ! répondit impitoyablement le professeur.

Force fut de le suivre en me cramponnant. Le grand air m'étourdissait ; je sentais le clocher osciller sous les rafales ; mes jambes se dérobaient ; je grimpai bientôt sur les genoux, puis sur le ventre ; je fermais les yeux ; j'éprouvais le mal de l'espace. Enfin, mon oncle me tirant par le collet, j'arrivai près de la boule »

Regarde, me dit-il, et regarde bien ! Il faut prendre des leçons d'abîme ! »

(ibid., p 72 - c'est Jules Verne qui souligne -)

Superbe enseignement que celui de Lidenbrock ! Affronter l'abîme et en retirer des leçons, frôler volontairement la mort et la folie (cette singulière menace de l'asile, l'évocation d'Hamlet...) pour accéder à une plus grande connaissance, n'y trouvons-nous pas tous les éléments des grands rites d'initiation ou les résonances d'une très moderne « connaissance par les gouffres » ? (comme l'écrit Roger Borderie dans un cahier de l'Herne consacré à Jules Verne). La terre d'Islande que l'oncle et le neveu vont aborder a elle aussi des caractéristiques singulières : pays étrange et retiré du reste du monde, l'Islande est un espace neuf par excellence, encore très près des origines, une île récemment surgie des flots_:

« Cette île, si curieuse, est évidemment sortie du fond des eaux à une époque relativement moderne. Peut-être s'élève-t-elle encore par un mouvement insensible. »

(ibid., p 128)

Ses habitants se « sentent un peu en dehors de l'humanité », sont de « pauvres exilés » dans ce pays sauvage, sans végétation, soufflant le chaud et le froid, et qui ressemble parfois à un « formidable chaos » d'une « surnaturelle horreur ». Excentrique dans l'espace, l'Islande est aussi en dehors du temps, comme le suggère Verne en parlant de ces églises islandaises qui n'ont pas d'horloges, et de leurs paroissiens, qui eux, n'ont pas de montres (p 106). Comme la saison de ce séjour en Islande est celle du soleil de minuit, la succession des jours et des nuits est très peu marquée, on baigne tout le temps dans une sorte de lumière blafarde (le temps immobile). Enfin, les explorateurs (auxquels s'est ajouté un guide islandais qui les accompagnera pendant tout le voyage : Hans) arrivent au pied du volcan Sneffels, et commencent une laborieuse ascension, un instant compromise par un « mistour », sorte de trombe de pierre ponce, de sable et de poussière, qui menace de les « enlacer dans ses tourbillons » (on voit que Verne ne rate jamais l'occasion de nous réserver un de ses météores favoris).

Après que le soleil leur a indiqué lequel des trois couloirs il fallait emprunter, les trois voyageurs (toujours trois, bien sûr, comme les trois ballonistes de *Cinq semaines en ballon*, les trois cosmonautes de *La terre à la lune*, les trois prisonniers du capitaine Nemo dans *Vingt mille lieues sous les mers*, les trois conjurés et les trois traîtres de *Mathias Sandorf*, etc.) commencent leur périlleuse « descension » dans les entrailles de la terre. Il faut noter en passant l'importance des nombres premiers chez Verne ; ces nombres sont sacrés, suivant l'antique tradition, et n'est-ce pas parce que ce sont des nombres primitifs, dans le sens fort du mot, c'est-à-dire irréductibles – sinon à eux-mêmes et à l'unité – et originaux ? Signalons que le professeur Lidenbrock habitait au numéro 19 de la Königstrasse (la voie royale ?) et que la descente dans le volcan commence à une heure et treize minutes, sans compter l'abondance des attentes de trois jours ou de trois heures, des distances de

trois lieues, etc. Bref, les voilà partis vers le « Centre », dans une étrange pérégrination qui leur fera traverser les différentes couches géologiques du globe - « pliocènes, miocènes, éocènes, crétacés, jurassiques, triasiques, perniens, carbonifères, dévoniens, siluriens... » (p 150) –, comme si le parcours vers le centre de la terre s'accompagnait d'une régression dans le temps, et c'est justement la succession de ces couches géologiques qui permettra aux explorateurs de déterminer s'ils suivent la bonne route. Le voyage en avant du professeur Lidenbrock (« Son unique pensée était d'aller en avant », p 163) mesure sa progression aux indices géologiques d'un retour aux terres primordiales (« Voilà les terrains primitifs ! nous sommes dans la bonne voie, marchons ! marchons ! », p183).

D'abord facile, la descente dans le couloir « qui formait un inextricable labyrinthe à travers le sol primordial » (p 183) va être semée d'épreuves, telles que la soif, le silence, l'abandon (« Un silence profond régnait autour de nous, un silence de tombeau. », p 187), la perte de la parole (« Je voulais crier. Ma voix ne put trouver passage entre mes lèvres desséchées. L'obscurité était devenue profonde, et les derniers bruits venaient de s'éteindre », p 187), la folie (« Les idées les plus absurdes s'enchevêtrèrent dans ma tête. Je crus que j'allais devenir fou ! », p 188). Épreuves qui vont principalement toucher Axel, puisque c'est surtout lui qui doit subir les multiples épisodes initiatiques du voyage ; l'épreuve suprême sera un isolement total de quatre jours, Axel s'étant perdu dans le labyrinthe (un moment de distraction lui fait perdre de vue le bon couloir, dans lequel serpente un torrent - le fil d'Ariane des voyageurs) et ayant frôlé, pendant ce séjour, « l'anéantissement suprême ». Après toutes ces difficultés qui émaillent leur parcours labyrinthe, Lidenbrock et ses compagnons arrivent enfin à une gigantesque mer intérieure, sorte de Méditerranée primordiale nichée dans une grotte énorme dont on ne voit ni la voûte ni les berges opposées, et dont les rivages supportent quelque forêt de champignons démesurés (pour Verne, le primordial est toujours gigantesque) et autres plantes antédiluviennes :

« Étonnant, magnifique, splendide ! s'écria mon oncle. Voilà toute la flore de la seconde époque du monde, de l'époque de transition. Voilà ces humbles plantes de nos jardins qui se faisaient arbres aux premiers siècles du globe ! »

(ibid., p 242)

Non content de nous faire traverser toutes les couches géologiques, Jules Verne va jusqu'à imaginer cette mer intérieure (où pourrait mener ce « *regressus ad uterum* », sinon à cette mer ancestrale ?), ce grand espace emboîté dans le globe à la façon des poupées russes, et qui en représente la physionomie aux premiers jours de sa création. Quelque part existe cet espace où nous pouvons réintégrer le Temps des origines, être en présence des végétaux et des animaux d'un âge révolu mais combien puissant : investi des forces vives de la Création. Cette vision sublime des créatures d'un autre temps, de cette mer intérieure (et au fait, intérieure à quoi ?) « baignée dans une sorte de lumière électrique (sans jours ni nuits, encore le temps immobile), va tant émerveiller Axel qu'il en oublie les épreuves passées et se plonge nu dans les eaux comme pour un nouveau baptême.

« Toutes ces merveilles, je les contemplais en silence. Les paroles me manquaient pour rendre mes sensations. Je croyais assister, dans quelque planète lointaine, Uranus ou

Neptune, à des phénomènes dont ma nature 'terrestrielle' n'avait pas conscience. A des sensations nouvelles, il fallait des mots nouveaux, et mon imagination ne me les fournissait pas. Je regardais, je pensais, j'admirais avec une stupéfaction mêlée d'une certaine quantité d'effroi.

L'imprévu de ce spectacle avait rappelé sur mon visage les couleurs de la santé ; j'étais en train de me traiter par l'étonnement et d'opérer ma guérison au moyen de cette nouvelle thérapeutique."

(ibid., p 238)

Je ne résiste pas à l'envie de comparer ce texte avec les réflexions de Cyrano de Bergerac, alors que ce dernier vient de débarquer sur la lune, qui est en fait le paradis terrestre – déplacé et donc maintenu :

» Il faut que je vous avoue, qu'à la vue de tant de belles choses, je me sentis chatouillé de ces agréables douleurs, où on dit que l'embryon se trouve à l'infusion de son âme. Le vieux poil me tomba pour faire place à d'autres cheveux plus épais et plus déliés. Je sentis ma jeunesse se rallumer, mon visage devenir vermeil, ma chaleur naturelle se remêler doucement à mon humide radical ; enfin je reculai sur mon âge environ quatorze ans. »

(*L'Autre Monde ou les États et Empires de la Lune*, p 43)

Ainsi donc, ce monde nouveau qu'aucun langage ne peut peindre dans toute sa beauté et dans toute son étrangeté, car « les mots de la langue humaine ne peuvent suffire à qui se hasarde dans les abîmes du globe » (p 237), opère sur Axel un bien singulier effet thérapeutique, comme si la pureté d'un regard neuf jeté sur ce spectacle extraordinaire, lui faisait emmagasiner à pleins poumons l'énergie bienfaisante qui s'en dégage. La dureté des épreuves, l'angoisse immense dans laquelle il a été plongé, l'anéantissement suprême » qu'il a failli connaître, la folie et la mort traversées l'ont mené à ce point où il peut renaître à la vie. Tels les malades qu'on soignait en leur récitant les mythes cosmogoniques, en leur faisant par ce biais réintégrer le Temps sacré, Axel subit les effets bienfaisants d'un retour à la Création du Monde.

Mais ils ne sont pas encore au centre de la terre, et Otto Lidenbrock va vouloir traverser cette mer qu'il a baptisé de son nom (ici aussi les héros verniens ne manquent pas de nommer tout de suite les terres et les mers inconnues qu'ils rencontrent), pour pouvoir retrouver au-delà les traces d'Arne Sâknussem. Alors commence une longue et pénible traversée, pendant laquelle les héros vont assister à la lutte effroyable de monstres antédiluviens et subir des tempêtes dignes des premiers âges. En fait, ils ne parviendront jamais plus bas sur la route du Centre, la voie étant obturée par un éboulement. Cette traversée permettra à Lidenbrock de recueillir quelques spécimens marins, véritables fossiles vivants :

« Ainsi donc, cela paraît constant, cette mer ne renferme que des espèces fossiles, dans lesquelles les poissons comme les reptiles sont d'autant plus parfaits que leur création est plus ancienne »

(*ibidem*, p 259)

Mais si les voyageurs ne parviendront jamais au centre de la terre, Axel, lui, y parviendra en rêve – étrange rêverie éveillée qui le surprend sur ce radeau qui navigue au milieu de la mer Lidenbrock –, et ce rêve nous indique combien ce voyage au Centre est en fait un retour aux origines, puisque l'imagination

d'Axel va lui faire remonter les époques successives de la création du monde, pour le dissoudre finalement dans l'énergie première et le chaos originel. Ce passage mérite d'être cité en entier, tant cette rêverie est en fait un voyage extatique aux origines de l'univers, une réintégration et une fusion totale dans la pureté et la puissance d'un Temps primordial :

« Cependant mon imagination m'emporte dans les merveilleuses hypothèses de la paléontologie. Je rêve tout éveillé. Je crois voir à la surface des eaux ces énormes Chersites, ces tortues antédiluviennes, semblables à des îlots flottants. Sur les grèves assombries passent les grands mammifères des premiers jours, le Leptotherium, trouvé dans les cavernes du Brésil, le Mericotherium, venu des régions glacées de Sibérie. Plus loin, le pachyderme Lophiodon, ce tapir gigantesque, se cache derrière les rocs, prêt à disputer sa proie à l'Anoplotherium, animal étrange, qui tient du rhinocéros, du cheval, de l'hippopotame et du chameau, comme si le Créateur, trop pressé aux premières heures du monde, eût réuni plusieurs animaux en un seul. (...) »

Tout ce monde fossile renaît dans mon imagination.

Je me reporte aux époques bibliques de la création, bien avant la naissance de l'homme, lorsque la terre incomplète ne pouvait lui suffire encore. Mon rêve alors devance l'apparition des êtres animés. Les mammifères disparaissent, puis les oiseaux, puis les reptiles de l'époque secondaire, et enfin les poissons, les crustacés, les mollusques, les articulés. Les zoophytes de la période de transition retournent au néant à leur tour. Toute la vie de la terre se résume en moi, et mon cœur est seul à battre dans ce monde dépeuplé. Il n'y a plus de saisons ; il n'y a plus de climats ; la chaleur propre du globe s'accroît sans cesse et neutralise celle de l'astre radieux. La végétation s'exagère. Je passe comme une ombre au milieu des fougères arborescentes, foulant de mon pas incertain les marnes irisées et les grès bigarrés du sol ; je m'appuie au tronc des conifères immenses ; je me couche à l'ombre des Sphenophylles, des Asterophylles et des Lycopodes hauts de cent pieds.

Les siècles s'écoulent comme des jours ! Je remonte la série des transformations terrestres. Les plantes disparaissent ; les roches granitiques perdent leur pureté ; l'état liquide va remplacer l'état solide sous l'action d'une chaleur plus intense ; les eaux courent à la surface du globe ; elles bouillonnent, elles se volatilisent ; les vapeurs enveloppent la terre, qui peu à peu ne forme plus qu'une masse gazeuse, portée au rouge blanc, grosse comme le soleil et brillante comme lui ! Au centre de cette nébuleuse, quatorze cent mille fois plus considérable que ce globe qu'elle va former un jour, je suis entraîné dans les espaces planétaires. Mon corps se subtilise, se sublime à son tour et se mélange comme un atome impondérable à ces immenses vapeurs qui tracent dans l'infini leur orbite enflammée !

Quel rêve ! Où m'emporte-t-il ? Ma main fiévreuse en jette sur le papier les étranges détails ! J'ai tout oublié, et le professeur, et le guide, et le radeau !

Une hallucination s'est emparée de mon esprit. Qu'as-tu ? dit mon oncle.

Mes yeux tout ouverts se fixent sur lui sans le voir. Prends garde, Axel, tu vas tomber à la mer ! En même temps, je me sens vigoureusement saisir par la main de Hans. Sans lui, sous l'empire de mon rêve, je me précipitais dans les flots. »

(ibid., p 259-263)

Le rêve a pris le relais de l'expédition, Axel est descendu au plus profond de l'abîme grâce aux forces de son imagination, et il peut maintenant remonter à la surface du globe, car il est devenu « autre » (quelques pages plus loin : « L'âme du professeur avait passé tout entière en moi »), étant passé par

l'expérience de la mort et de la résurrection initiatiques. Après quelques péripéties, Lidenbrock et ses compagnons seront recrachés par un autre volcan en pleine éruption, le Stromboli, et reprendront pied sur la surface de la terre, tels « des démons vomis du sein des enfers » (p 366). À un Axel transformé, sa fiancée Graüben dira : « Maintenant que tu es un héros, tu n'auras plus besoin de me quitter, Axel ! » (p 369). Les explorateurs sont à l'image de cette boussole qu'ils avaient emportée avec eux et dont les pôles, par l'effet d'une tempête « saturée de fluide », ont été changés.

Le caractère initiatique d'un récit comme *Voyage au centre de la terre* n'a bien sûr échappé à personne (Simone Vierre a consacré sa thèse à cet aspect de l'œuvre vernienne: *Jules Verne et le roman initiatique*; Samivel en fait une brillante et amusante analyse dans les cahiers de l'Herne), mais ce qui est important, c'est de comprendre de quelle façon la présence d'un tel scénario initiatique chez Jules Verne est solidaire d'une certaine mise en œuvre, dans ce monde recréé de toutes pièces par l'écriture, d'une conception de l'espace, du temps, du Savoir propre à l'expérience du sacré. C'est sans doute là le reproche que l'on peut adresser à Simone Vierre, car elle isole le schéma initiatique de tout le « système du monde » il où il prend naissance.

L'initiation d'Axel ne se fait pas n'importe où, elle a lieu au centre de la terre, c'est-à-dire dans un espace sacré, et consiste à régresser dans le chaos qui précède la création du monde pour pouvoir renaître neuf en revivant la cosmogonie en un temps primordial. On ne peut qu'être frappé par cette extraordinaire coïncidence des éléments du récit vernien avec les thèmes ancestraux que Mircea Eliade a découvert dans les systèmes religieux les plus anciens. Ce cryptogramme découvert et déchiffré par hasard, cette Islande qui émerge encore des eaux (car bien sûr les terres les plus neuves sont aussi les plus anciennes) et dont les habitants vivent en dehors du temps. comme s'il fallait un pays aussi excentrique pour livrer passage à la voie du Centre.

Ce livre est rempli de signes prémonitoires, de redoublements, d'amplifications d'un thème unique : la régression vers les origines. Le professeur Lidenbrock, homme de science et donc homme d'avenir habite dans le plus vieux quartier d'Hambourg, et dans la plus vieille rue de ce quartier, et c'est là qu'un message venu du passé lui désigne les voies du futur ; comme si Verne voulait nous indiquer par là qu'il n'y a pas contradiction entre l'archaïque et le moderne ? et qu'en fin de compte, dans ce récit, le savoir nous vient du passé. La structure même du récit est tout à fait similaire à celle des vieilles légendes dans lesquelles le héros fait un voyage au pays des morts (engloutissement par un monstre marin, descent dans les entrailles de la Terre-Mère, etc.), subit lui-même la mort et la renaissance initiatiques, pour finalement ressortir purifié et « autre ».

Mircea Eliade rapporte cette ancienne légende finlandaise qui correspond trait pour trait au *Voyage au centre de la terre*, si l'on y substitue l'image archaïque de la Terre génitrice à la déesse qui engloutit le héros :

« D'après certaines variantes du *Kalevala*, par exemple, le sage Väinämöinen entreprend un voyage au pays des morts, Tuonela. La fille de Tuoni, le Seigneur de l'au-delà, l'engloutit – mais arrivé dans l'estomac de la géante, Väinämöinen se

construit une barque et, comme s'exprime le texte, rame vigoureusement « d'un bout à l'autre de l'intestin ». La géante est finalement forcée de le vomir dans la mer. »

(Mythes, rêves et mystères, p 271)

Si j'ai choisi de traiter en premier lieu cet ouvrage de Jules Verne, c'est qu'il exprime d'une façon remarquablement pure les tendances contradictoires de son œuvre (mais sont-elles vraiment aussi contradictoires ?). L'Absolu désiré dans l'avenir ressemble étrangement à celui des origines, et la marche en avant se mue en pèlerinage aux sources.

Il est constant que tous les grands héros verniens sont obsédés par l'idée d'aller sans cesse de l'avant (l'expression revient maintes fois), et il est tout aussi constant qu'ils ne font en fait que régresser (les indices abondent) au fur et à mesure que leur voyage progresse. Le *Voyage au centre de la terre* est exemplaire à ce sujet, le thème du récit s'y prêtant admirablement bien (n'oublions pas qu'en cette période du XIX^e siècle, les découvertes récentes de la paléontologie localisent physiquement le passé sous nos pieds). Mais on peut constater que dans d'autres grands « Voyages extraordinaires », la même structure paradoxale revient avec force, alors que le rapport entre le type de trajet et la régression temporelle est de moins en moins évident (un très beau cas de ce genre est celui du *Rayon-Vert*). Ainsi le voyage qui mène au pôle, autre espace sacré qui hante l'œuvre vernienne contient-il une structure sous-jacente en tous points similaire à celle du *Voyage au centre de la terre*.

B. LE VOYAGE AU PÔLE

Nous avons déjà vu que le pôle est pour Verne une figure de l'Absolu, un espace privilégié qui résume en quelque sorte toutes les conquêtes possibles et imaginables. Le capitaine Nemo rêve d'y poser le pied (une pure folie selon Aronnax), Robur-le-Conquérant mijote de l'atteindre un jour, « ce qu'on ne pourra peut-être jamais faire ». Le plus beau de ces voyages vers le bout du monde est sans aucun doute celui du capitaine Hatteras, ce « fou du pôle » aussi exalté et mystique que pourrait l'être un « fou de Dieu ». La vie entière d'Hatteras n'a d'ailleurs pas d'autre but que celui d'accomplir un tel voyage (« Parvenir au pôle, c'était le but de sa vie », *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, p 120), et il en est déjà à sa troisième tentative quand Jules Verne se décide à nous narrer son aventure. Pour comble, Hatteras s'est fait une telle réputation d'explorateur suicidaire par ces tentatives passées, qu'il est obligé de s'embarquer comme passager clandestin à bord de son propre navire, pour ne point trop effrayer l'équipage (ses ordres parviennent par le biais d'étranges lettres anonymes, dont personne ne connaît la provenance). Ainsi donc voyons-nous un bien curieux navire quitter le port de Liverpool, dont on ne connaît ni le capitaine ni la destination (on ne peut en lire que le nom, le *Forward* : En Avant, bien entendu). Mais cela n'empêche pas les gens de jaser, bien au contraire, et ce vaisseau-fantôme d'une nouvelle sorte dégage une impression folle et diabolique qui ne trompe pas les badauds :

« ...le Forward est un vaisseau du diable ou de fous à mettre à Bedlam ! »

(Voyages et aventures du capitaine Hatteras, p 1)

Cependant, pour être anonyme, le capitaine du *Forward* n'en est pas moins précis, et ses directives concernant la sélection de l'équipage insistent surtout sur le fait que celui-ci doit être libre de toute attache sociale :

« Il conviendra que les gens appelés à faire la campagne du Forward soient Anglais, libres, célibataires, sans famille, sobres (...), prêts à tout entreprendre comme à tout supporter. »

(ibid., p 13)

« Il (le second Shandon) se trouvait d'ailleurs dans les conditions voulues ; pas de femme, pas d'enfant, pas de parents. Un homme libre s'il en fut. »

(ibid., p 15)

Ainsi les « appelés » du *Forward*, ces conquérants du pôle à leur insu, doivent-ils remplir des conditions qui ne sont pas sans évoquer les ancestrales exigences de tout voyage initiatique, comme celles que rapporte Mircea Eliade dans *Le Sacré et le Profane* :

« Ceux qui ont choisi la quête, le chemin vers le Centre doivent abandonner toute situation familiale et sociale, tout « nid », et se consacrer uniquement à la « marche » vers la vérité suprême... »

(*Le Sacré et le Profane*, p 155)

Bien sûr, l'expédition du capitaine Hatteras n'est pas un groupement spontané de voyageurs pour l'impossible, et les conditions d'engagement correspondent ici au choix volontaire des initiés. Il n'empêche que la destination en est si extrême, les épreuves si pénibles, qu'il faut des hommes sans attaches et « prêts à tout entreprendre » pour la mener à bien. Rien ne doit freiner ce voyage exceptionnel ; la lâcheté des liens sociaux est en quelque sorte une préfiguration de la destinée « hors du commun » qui attend les voyageurs. Au départ, déjà, les hommes du *Forward* sont coupés du monde profane, ce qui ne peut qu'être une caractéristique favorable pour participer à un voyage où ils le seront encore plus.

Et les voilà donc, eux aussi, partis sur la route du « Centre », en suivant les ordres écrits d'un capitaine fantomatique. Un épisode particulièrement dramatique obligera Hatteras à se révéler, et c'est lui qui prendra à partir de ce moment le commandement réel du navire. Présence « en chair et en os » devenue bien nécessaire, car l'hostilité grandissante d'une partie de l'équipage et la rigueur du climat menacent de compromettre l'aventure. Mais Hatteras est inébranlable, une seule pensée l'anime ainsi que ses compagnons qui lui sont restés fidèles : toujours aller de l'avant, ne jamais reculer, tout mettre en œuvre pour atteindre le pôle Nord.

« Avec vous (...), nous sommes sûrs d'aller loin, et de ne pas reculer d'une semelle. » (p 23)

« aller si loin, que marcher en avant devienne ensuite une nécessité. » (p 61)

« Moi ! je n'ai jamais su mettre un pied derrière l'autre, et dût-on ne jamais revenir, je dis qu'il faut marcher. » (p 99)

« (le capitaine Hatteras) caractère à ne jamais reculer. » (p 118)

« Mais Hatteras, poussé par cette frénésie d'aller en avant. » (p 170)

Des côtes du Groenland jusqu'au pôle, le *Forward* suit les méandres labyrinthiques des régions polaires, essayant de se faufiler vaille que vaille entre les îles et les icebergs qui sans cesse menacent de l'immobiliser. Et, bientôt, les navigateurs n'auront même plus le choix de revenir en arrière, traqués comme ils sont par ces glaces qui se ressoudent après leur passage : « ... nous avons un peu l'air de gens qui s'avancent dans des galeries inconnues, dont les portes se referment sans cesse derrière eux. » (p 99). L'expédition est comme piégée et engloutie par cet effroyable chaos des régions hyperboréennes, agrégat anarchique de terres et de glaces :

« Quel singulier pays ! fit le docteur en considérant la carte. Comme tout y est déchiqueté, déchiré, mis en morceaux, sans aucun ordre, sans aucune logique ! Il semble que les terres voisines du pôle Nord ne soient ainsi morcelées que pour en rendre les approches plus difficiles... »

(ibid., p 136)

Et si les explorateurs traversent ainsi un univers chaotique sur leur route vers le pôle, ils se retrouvent aussi dans un espace qui reflète la physionomie du globe à ses premiers jours, comme le constate le docteur Clawbonny :

« ...les terres extrêmes, encore fluides aux premiers jours du monde, n'ont pu se condenser, s'agglomérer les unes aux autres... »

(ibid., p 136)

Epreuve déroutante et angoissante, que cette navigation dans l'archipel élémentaire du Grand Nord, où même la boussole ne peut servir de guide fiable, puisque le pôle magnétique n'est pas loin. À cette incohérence de la géographie s'ajoute encore l'étrangeté profonde du milieu physique qui environne les voyageurs (mirages, phénomènes de réfraction, halos, frost-rime, etc.), provoquant chez eux un notable dérèglement des sens, bousculant tous les cadres habituels de la perception :

« La réfraction produisait d'étranges effets ; le docteur en demeurerait étonné ; là où il ne croyait n'avoir qu'un saut d'un pied à faire, c'étaient cinq ou six pieds à franchir ; ou bien le contraire arrivait, et, dans les deux cas, le résultat était une chute, sinon dangereuse, du moins fort pénible, sur ces éclats de glace durs et acérés comme du verre. »

(ibid., p 97)

« Ah ! les illusions d'optique ! (...) Ici les oreilles entendent de travers et les yeux voient faux ! »

(ibid., p 273)

Enfin, les hommes du *Forward*, leur navire et leurs biens vont se dissoudre eux-mêmes dans ce gigantesque chaos. Une partie de l'équipage se mutine et tente de revenir vers le sud, après avoir incendié le navire qui est pris par les glaces. Une formidable explosion détruit entièrement le *Forward*, dispersant sa carcasse et son contenu aux quatre coins de l'horizon. Ainsi ce vaisseau de la conquête est-il devenu à l'image du « singulier pays » qu'il a voulu traverser, « déchiqueté », « déchiré » et « mis en morceaux » :

« Du Forward, de ce navire construit avec tant de soin, de ce brick si cher, il ne restait plus rien : des glaces convulsionnées, des débris informes, noircis, calcinés, des barres de fer tordues, des morceaux de câbles brûlant encore comme des boutefeux d'artillerie, et, au loin, quelques spirales de fumée rampant çà et là sur l'ice-field, témoignaient de la violence de l'explosion. Le canon du gaillard d'avant, rejeté à plusieurs toises, s'allongeait sur un glaçon semblable à un affût. Le sol était jonché de fragments de toute nature dans un rayon de cents toises ; la quille du brick gisait sous un amas de glaces ; les icebergs, en partie fondus à la chaleur de l'incendie, avaient déjà recouvré leur dureté de granit. »

(ibid., p 312)

Le navire pulvérisé et l'équipage disséminé, il ne reste qu'une poignée d'hommes (cinq) pour tenter malgré tout d'atteindre le pôle Nord, sous la conduite d'un Hatteras plus décidé que jamais. Mais ici la chance va cette fois sourire aux rescapés, en la personne d'un capitaine américain (Altamont) qu'ils ont sauvé des glaces. Comme un bienfait n'est jamais perdu, Altamont va indiquer aux survivants du Forward le lieu où se trouve son propre navire, abandonné plus au nord mais encore plein de victuailles et de combustible. Suivent plusieurs épisodes pendant lesquels les survivants s'aménagent un luxueux campement, à six degrés du pôle, pour y terminer leur hivernage avant de livrer un dernier assaut vers le nord. L'hiver touche bientôt à sa fin, et cette terre de la Nouvelle-Amérique qu'ils viennent de découvrir, se couvre des fastes merveilleux d'un printemps boréal. En effet – suprême astuce de Jules Verne –, les explorateurs sont au-delà du pôle du froid, et le climat ne peut que s'adoucir au fur et à mesure qu'ils s'élèvent vers leur but final.

À tel point qu'Hatteras escompte bien trouver une mer libre, entre les côtes septentrionales de la Nouvelle-Amérique et le pôle Nord, ce qui confère à la dernière partie du voyage le charme incomparable d'une navigation sur cette mer inconnue, plutôt que la monotonie d'une prosaïque marche à pied. Et puis, quel trait de génie typiquement vernien que d'allier ainsi les contraires (on peut se rappeler la mer intérieure de *Voyage au centre de la terre*, le lac souterrain des *Indes noires*, le jardin luxuriant de Herr Schultze au milieu de la grisaille de Stahlstadt, dans *Les cinq cents millions de la Béguine*, etc.), que de constituer une sorte d'univers autonome au bout du monde, défendu par une barrière de glaces et de tempêtes, et qui, contre toute attente, déborde de vie et irradie d'énergie. Déjà à l'intérieur des terres de la Nouvelle-Amérique, les voyageurs rencontrent une véritable « Arcadie boréale » (le mot est de Verne), sorte de paradis terrestre où les hommes et les animaux vivent en parfaite harmonie :

« C'était un spectacle curieux et touchant que celui de ces jolis animaux qui couraient, bondissaient et voltigeaient sans défiance ; ils se posaient sur les épaules du bon Clawbonny ; ils se couchaient à ses pieds ; ils s'offraient d'eux-mêmes à ces caresses inaccoutumées ; ils semblaient faire de leur mieux pour recevoir chez eux ces hôtes inconnus ; les oiseaux nombreux, poussant de joyeux cris, s'appelaient l'un l'autre, et il en venait des divers points de la ravine ; le docteur ressemblait à un charmeur véritable. (...) Telles furent les relations du premier homme avec les premiers animaux, au jeune âge du monde. »

(ibid., p 498)

Ainsi le caractère régressif du voyage se confirme, selon une logique immuable qui agence les thèmes du parcours, car après être passé par l'épreuve du chaos et de la mort (sous la forme symbolique de l'explosion du *Forward*), les explorateurs revivent le printemps du monde en cet espace excentrique des terres hyperboréennes. L'amitié avec les animaux est d'ailleurs une figure ancestrale et universelle de l'Âge d'Or, de cet « *illo tempore* » où l'homme n'est pas encore tombé dans le temps de l'usure et de la dégradation (voir à ce sujet le chapitre « La nostalgie du paradis dans les traditions primitives », in *Mythes, rêves et mystères* de Mircea Eliade).

Mais cette thématique paradisiaque va être poussée jusqu'à son paroxysme, dans les deux chapitres qui décrivent la traversée de la mer libre et les approches du pôle. Ces pages mériteraient d'être citées en entier, tant leur beauté magique est fascinante, et ce sont à mon sens les plus belles que Jules Verne ait jamais écrites. Contentons-nous de dégager les caractéristiques majeures de ce paradis étrange, qui n'est parfois pas sans présenter des ressemblances avec la mer souterraine de *Voyage au centre de la terre*. D'abord la transparence des éléments (pureté de l'air, diaphanéité de l'eau), qui confère au regard une acuité extraordinaire, car aucun obstacle, aucune zone d'ombre ne peut entraver son exploration et en souligner la finitude. Ici le voyageur devient un véritable « voyant », ses sens sont dans un état de « surexcitation inouïe », ce qui contraste singulièrement avec les épisodes précédents, où, comme nous l'avons souligné, les oreilles entendaient « de travers » et les yeux voyaient « faux » :

« Aussi, l'œil fixe, Hatteras, sa boussole à la main, dévorait le nord de ses regards.

Rien, d'ailleurs, ne limitait l'étendue du bassin polaire jusqu'à la ligne de l'horizon ; il s'en allait au loin se confondre avec le ciel pur de ces zones.

(...) La plaine liquide, colorée des nuances les plus vagues de l'outre-mer, se montrait également transparente et douée d'un incroyable pouvoir dispersif, comme si elle eût été faite de carbure de soufre. Cette diaphanéité permettait de la fouiller du regard jusqu'à des profondeurs incommensurables ; il semblait que le bassin polaire fût éclairé par-dessous à la façon d'un immense aquarium ; quelque phénomène électrique, produit au fond des mers, en illuminait sans doute les couches les plus reculées. Aussi la chaloupe semblait suspendue sur un abîme sans fond. »

(ibid., p 552)

Ensuite la surabondance de la vie, grouillement incroyable d'oiseaux, de poissons, de méduses et de baleines, dont plusieurs spécimens présentent des proportions gigantesques, ce qui atteste bien leur proximité avec les origines et les sources vives de la création (rappelons-nous le gigantisme des plantes et des animaux dans *Voyage au centre de la terre*. On retrouve également ce thème dans *Vingt mille lieues sous les mers* (cfr infra) :

« Oiseaux de passage, oiseaux de rivage, oiseaux rameurs, ils offraient dans leur ensemble tous les spécimens de la grande famille aquatique, depuis l'albatros, si commun aux contrées australes jusqu'au pingouin des mers arctiques, mais avec des proportions gigantesques. (...) des méduses dont la largeur atteignait jusqu'à trente pieds ; elles servaient à la nourriture générale de la gent aérienne, et flottaient comme de véritables îlots au milieu d'algues et de varechs gigantesques. (...) Là où des baleiniers de profession se fussent à bon droit épouvantés, les navigateurs n'avaient

pas même la conscience d'un danger couru, et cependant quelques-uns de ces habitants de la mer atteignaient à de formidables proportions. »

(ibid., pp 553-554)

Enfin, dans cet espace luxuriant dont la vue soûle littéralement les navigateurs, un air plus dense intensifie jusqu'à l'extase les possibilités de leurs sens et de leur esprit (grâce sans doute aux vertus euphorisantes de l'oxygène, tout comme dans *Voyage au centre de la terre*) :

« Quelle beauté, quelle variété, quelle puissance dans la nature ! Comme tout paraissait étrange et prodigieux au sein de ces régions circumpolaires ! L'atmosphère acquérait une surnaturelle pureté ; on l'eût dite surchargée d'oxygène ; les navigateurs aspiraient avec délices cet air qui leur versait une vie plus ardente ; sans se rendre compte de ce résultat, ils étaient en proie à une véritable combustion dont on ne peut donner une idée, même affaiblie ; leurs fonctions passionnelles, digestives, respiratoires, s'accomplissaient avec une énergie surhumaine ; les idées, surexcitées dans leur cerveau, se développaient jusqu'au grandiose : en une heure ils vivaient la vie d'un jour entier. »

(ibid., p 556)

Mais au loin se profile la figure menaçante du pôle, un gigantesque volcan dont le cratère est exactement situé au croisement des méridiens, et que semblent fuir tous les animaux qui peuplent ces régions (« D'où venait ce sentiment de répulsion, sinon de terreur, commun à tous les êtres animés qui hantaient cette partie du globe ? », p 561). Un silence de mort règne maintenant sur la mer, pas un souffle de vent ne ride les vagues et une colonne de fumée signale dans le lointain l'énigmatique île où se dresse le volcan polaire. Hatteras et ses compagnons entrent dans une profonde léthargie, sorte de rêverie extatique, pendant que gronde la bouche béante de l'abîme originel. Puis, dans une répétition brève mais violente des phases de l'initiation, un cyclône infernal (premier météore tournant) menace d'engloutir et de déchiqueter la chaloupe avec tous ses passagers, comme pour infliger une ultime épreuve à ces hommes qui osent franchir les limites du possible. Hatteras, le plus audacieux et le plus téméraire des voyageurs (et avant tout, l'instigateur de l'expédition), est aspiré vivant par un vertigineux Maëlstrom (deuxième météore tournant), nombril de l'Océan, bouche dévorante de l'Univers, qui finira par le recracher sur les côtes de « L'île de la Reine », ainsi nommée en l'honneur de « Sa Gracieuse Majesté ». Hatteras en sortira vivant, mais visiblement détraqué, et son enthousiasme frôle le délire quand il réalise qu'il est au pôle Nord :

« Le pôle ! le pôle Nord ! répétait-il en marchant.

– Vous êtes heureux ! lui disait le docteur.

– Oui, heureux ! Et vous, mon ami, ne sentez-vous pas ce bonheur, cette joie de se trouver ici ? Cette terre que nous foulons, c'est la terre du pôle !

Cette mer que nous avons traversée, c'est la mer du pôle ! Cet air que nous respirons, c'est l'air du pôle ! Oh ! le pôle Nord ! le pôle Nord ! »

(ibid., p 580)

Ainsi, l'air, l'eau et la terre, trois des quatre éléments de la cosmologie antique, se retrouvent ici dans la vigueur de leur primordialité polaire. Reste le feu,

l'orifice du cratère en pleine éruption, que le capitaine Hatteras voudra à tout prix atteindre, car l'endroit exact du pôle n'est accessible qu'au bout d'une ascension vers le sommet du volcan. Pour comprendre exactement le sens de cette escalade, il est important de constater combien les figures de cette dernière phase de la conquête du pôle, correspondent en tous points à la structure archétypique de l'espace sacré. En effet, au bout du monde se dresse un volcan, à l'endroit précis du pôle, figurant physiquement l'axe imaginaire autour duquel tourne le globe terrestre. Il s'agit donc bien de l'Axis Mundi, de la colonne cosmique qui relie entre elles les zones sacrées (ciel et Enfer) ; de plus, la particularité de ce lieu est d'être un point fixe, au milieu de la mouvance du globe qui l'entoure (quand les compagnons d'Hatteras demandent au docteur Clawbonny « ce que ce pôle a de particulier », il répond « Ce qu'il a, mon brave Johnson, il a qu'il est le seul point du globe immobile pendant que tous les autres points tournent avec une extrême rapidité. » (p 584)

Et si le volcan de l'île de la Reine est bien ce Pilier du Monde, qui permet la communication avec le Sacré, il est aussi un lieu primordial, symbolisant la création du monde. En effet, il faut remarquer que le trajet effectué par les explorateurs, depuis la côte de la Nouvelle-Amérique, est en fait une régression dans le temps. Après l'Arcadie boréale, où les hommes se trouvaient en harmonie avec les animaux terrestres, la première partie de la traversée les met en rapport avec d'ancestraux animaux marins (donc plus proches des origines) ; enfin, l'île polaire est absolument dépourvue d'êtres animés, représentant un stade bien plus antérieur de l'évolution, où les matières minérales n'ont encore pu donner naissance à des composés organiques :

« La montagne n'était, à vrai dire, qu'un amoncellement de pierres tombées de haut. Pas de terre, pas la moindre mousse, pas le plus maigre lichen, pas de trace de végétation. L'acide carbonique, vomé par le cratère, n'avait encore eu le temps de s'unir ni à l'hydrogène de l'eau, ni à l'ammoniaque des nuages, pour former, sous l'action de la lumière, les matières organisées. »

(ibid., p 599)

D'ailleurs, l'île elle-même est une image exemplaire de la création du monde, d'autant plus qu'elle est récemment surgie des flots, comme le note Clawbonny :

« Ainsi, cette île était de formation récente, et telle elle apparut un jour, telle elle pouvait disparaître un autre, et s'immerger de nouveau au fond de l'Océan. »

(ibid., p 601)

Ici encore, comme à propos de l'Islande du « Voyage au centre de la terre », la jeunesse de l'île est en fait le signe majeur de son ancestralité. Dans tout ce contexte, l'ascension du capitaine Hatteras au sommet du volcan polaire reçoit une signification tout à fait claire : il s'agit en fait d'une version moderne de ce qu'Eliade a appelé le « vol magique », par lequel le chaman ou le sorcier transcende le monde profane, réalise une « rupture de niveau », en s'élevant le long du Pilier du Monde pour pénétrer dans les zones sacrées. On peut d'ailleurs noter en passant que le Capitaine Hatteras possède la caractéristique essentielle des chamans, la maîtrise du feu et la résistance au froid (Eliade écrit : « Il faut aussi se rappeler que partout dans le monde les

chamans et les sorciers sont réputés « maîtres du feu » : ils avalent des charbons brûlants, ils touchent du fer rouge, ils marchent sur le feu. D'autre part, ils ont une grande résistance au froid : aussi bien les chamans des régions arctiques, que les ascètes de l'Himalaya font preuve, grâce à leur « chaleur magique », d'une résistance qui dépasse l'imagination. » in *Mythes, rêves et mystères*, p 183). Ainsi, lorsque l'équipage du *Forward* passe le premier hiver sur la banquise, le docteur Clawbonny est frappé par l'extraordinaire résistance d'Hatteras et la chaleur qui semble se dégager de son corps :

« Quant à John Hatteras, il ne paraissait pas ressentir l'influence de cette température. Il se promenait silencieusement, ni plus ni moins vite. Le froid n'avait-il pas prise sur son énergique constitution ? Possédait-il au suprême degré ce principe de chaleur naturelle qu'il recherchait chez ses matelots ? (...) Cet homme est étrange, disait le docteur à Johnson ; il m'étonne moi-même ! Il porte en lui un foyer ardent ! C'est une des plus puissantes natures que j'aie étudiées de ma vie ! (...) et je ne serais pas étonné qu'il fût véritablement chaud à ses côtés, comme auprès d'un charbon incandescent. »

(ibid., p 245-246)

Vertus chamaniques que nous verrons encore à l'œuvre, lorsque Hatteras franchira un véritable « torrent de feu » pendant son ascension du volcan polaire, et ceci, comme l'écrit Jules Verne, « avec ce bonheur et cette adresse particulière aux fous » (p 603). L'ultime voyage du capitaine Hatteras est donc bien cette « expérience mystique fondamentale » dont parle Mircea Eliade, par laquelle le chaman dépasse la condition humaine en gravissant la Montagne Sacrée et en réintégrant le Temps des Origines. Les termes mêmes de Verne le laissent aucun doute à ce sujet :

« À mesure qu'Hatteras s'élevait au-dessus de l'Océan, sa surexcitation s'accroissait ; il ne vivait plus dans la région des hommes ; il croyait grandir avec la montagne elle-même. »

(ibid., p 602)

Enfin, la « folie polaire » du capitaine Hatteras (qui n'est pas sans évoquer la fameuse « hystérie arctique » des chamans sibériens), traduit le stade suprême de l'extase : la séparation de l'âme qui est une anticipation de la mort (dans une première version des *Aventures du capitaine Hatteras*, celui-ci devait d'ailleurs mourir au pôle). Il ne reste à ses compagnons que le corps du capitaine (« Mes pauvres amis, nous n'avons sauvé que le corps d'Hatteras ! Son âme est restée au sommet de ce volcan ! », p 606), réduit à une sorte d'automatisme invariable qui le fait sans cesse marcher vers le nord, dans l'asile où il finira ses jours.

Présence donc incontestable, s'il en est, d'une quête archétypique dans ce récit étonnant de Jules Verne. Il me reste maintenant à analyser une des figures les plus importantes du monde vernien (et qui en résume toutes les ambiguïtés), celle du capitaine Nemo, dont une brève esquisse a déjà été tracée plus haut (voir le paragraphe consacré à la « psychologie vernienne »).

C. LE VOYAGE SOUS LES EAUX

Ouvrage archiconnu de Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers* (1870) semble au premier abord répondre parfaitement aux impératifs avoués de

l'entreprise vernienne : décrire le globe dans ses moindres recoins et anticiper le progrès des sciences et des techniques. Ainsi, comme il est bien nécessaire de visiter le fond des mers pour que le but encyclopédique des « Voyages extraordinaires » soit atteint, quelle merveilleuse idée que d'imaginer ce prodigieux véhicule, le Nautilus, sous-marin tout à fait au point qui répond au doigt et à l'oeil de son capitaine. À cela s'ajouteraient quelques intrigues romanesques, pour rendre le récit vivant et agréable, car, comme l'écrivait Hetzel, Jules Verne a l'ambition de « résumer toutes les connaissances » et de « refaire l'histoire de l'univers », « sous la forme attrayante qui lui est propre ».

Comme les anticipations verniennes sont toujours contemporaines de l'époque où il les compose, il va de soi que l'inventeur et le propriétaire du Nautilus se doit d'être quelque peu hors du monde, ce qui offre l'avantage d'imaginer l'avenir sous la forme d'une sorte de développement séparé et autonome, dans le chef d'un savant génial et solitaire (ce sera le cas également pour la version aérienne du Nautilus, l'Albatros de *Robur-le-Conquérant*), et de réinjecter par la suite cette invention grandiose dans le cadre naturel et historique du XIX^e siècle.

Puis, sous la forme romanesque de l'enlèvement, projeter quelques spécimens humains de ce siècle encore bien attardé (un savant qui cherche, un serviteur qui obéit, un harponneur rustique et sanguin qui fulmine), dans l'espace clos de ce véhicule des temps à venir. Et à partir de là, il ne reste plus qu'à dénombrer inlassablement les richesses aquatiques du globe, tout en n'oubliant pas de donner quelques vagues indications sur ce Nautilus bien utile, en extrapolant les connaissances acquises par le siècle, et en laissant flotter un épais mystère pour le reste. Enfin, après que le voyage sous les eaux a été suffisamment rentable, et que des fonds océaniques il ne reste plus grand-chose à dire, il n'y a qu'à congédier le véhicule en question – sous la forme épique d'une vengeance de la mer violée : le Nautilus est dévoré par un maelström –, puisqu'il a rempli son office.

Mais à y regarder de plus près, dans le texte, le voyage à bord du Nautilus est avant tout l'accomplissement d'une rêverie. Celle du savant qui sera enlevé par le capitaine Nemo, et dont la physionomie n'est pas sans rappeler celle de Verne lui-même (fait bien connu des verniens). En effet, alors que le monde est terrifié par les déprédations d'une étrange créature sous-marine, Aronnax défend la thèse du « Narval géant », et se met à imaginer l'étrange peuplement des mers, encore si mal connues à cette époque (on remarquera, à ce propos, la singulière constance des rêveries verniennes) :

« L'esprit humain se plaît à ces conceptions grandioses d'êtres surnaturels. Or la mer est précisément leur meilleur véhicule, le seul milieu où ces géants - près desquels les animaux terrestres, éléphants ou rhinocéros, ne sont que des nains - puissent se produire et se développer. Les masses liquides transportent les plus grandes espèces connues de mammifères, et peut-être recèlent-elles des mollusques d'une incomparable taille, des crustacés effrayants à contempler, tels que seraient des homards de cent mètres ou des crabes pesant deux cents tonnes ! Pourquoi non ? Autrefois, les animaux terrestres, contemporains des époques géologiques, les quadrupèdes, les quadrumanes, les reptiles, les oiseaux étaient construits sur des gabarits gigantesques. Le Créateur les avait jetés dans un moule colossal que le temps a réduit peu à peu. Pourquoi la mer, dans ses profondeurs ignorées, n'aurait-elle pas gardé ces vastes échantillons de la vie d'un autre âge, elle qui ne se modifie jamais, alors que le

noyau terrestre change presque incessamment ? Pourquoi ne cacherait-elle pas dans son sein les dernières variétés de ces espèces titanesques, dont les années sont des siècles, et les siècles des millénaires ? Mais je me laisse entraîner à des rêveries qu'il ne m'appartient plus d'entretenir ! Trêve à ces chimères que le temps a changées pour moi en réalités terribles. »

(*Vingt mille lieues sous les mers*, p 15)

Ainsi, dès le départ, nous sommes fixés sur la nature profonde de cette grandiose immersion ; en dessous des litanies classificatoires de Conseil (encore une fois, c'est un personnage de second ordre qui accomplit cette besogne) et du parcours géographiquement éducatif que trace le Nautilus, se déroule la trame plus obscure d'une rêverie que la fiction se charge de changer en « réalités terribles ». Et, afin que nul ne s'y trompe s'il sait déjouer les pièges du récit, Aronnax s'écriera en une sublime dénégation, alors que ses désirs se sont réalisés : « Je n'ai point rêvé. J'ai vu et senti. » (p 417). L'universelle logique du symbolisme aquatique joue ici à plein : milieu originel par excellence, la mer est l'abri des formes gigantesques d'un temps immémorial, l'ultime refuge de ces êtres que le Créateur « avait jetés dans un moule colossal ». Elle est aussi ce liquide éminemment nutritif, grouillement d'animalcules protozoaires et d'algues microscopiques (distinction difficile à faire, car, comme le constate Aronnax, « La faune et la flore se touchent de si près dans ce monde sous-marin ! » - p 177), qui lui confère toutes les qualités d'un placenta. Bouillon de culture originel et gardienne des titans préhistoriques, la mer est bien sûr en dehors du temps, « elle qui ne se modifie jamais », ce qui lui donne le rare et paradoxal privilège de contenir en son sein, dans un même espace et à un même moment, une multitude de variétés, qui elles, sont diversement situées sur l'échelle de l'évolution (du protozoaire au Nautilus...).

Aussi le temps de la mer est-il homologue à celui des « Voyages extraordinaires », rétractant la durée tout en conservant ses fruits, alignant côte à côte les premières ébauches du monde et les dernières œuvres de l'homme. Contenant tout, la mer ne peut être en fin de compte qu'immobile ; elle qui est apparemment secouée par le flux incessant des courants, des tempêtes et des éruptions sous-marines, n'est au fond que le lieu final de l'invariance, par son caractère totalement englobant. Paradoxe qu'exprime clairement Nemo, dans sa célèbre tirade sur cet élément liquide qui lui est si cher, puisqu'il dit dans un premier temps que la mer « n'est que mouvement » (p 104), pour ajouter quelques lignes plus bas : « C'est par la mer que le globe a pour ainsi dire commencé, et qui sait s'il ne finira pas par elle ! Là est la suprême tranquillité. » (*ibidem*).

Étrange destinée, donc, pour un homme dont la devise est « *Mobilis in mobili* », que d'évoluer dans un tel milieu, où, en dernière analyse, aucun déplacement n'est possible. À croire que ce qui est fondamental dans cette devise n'est pas tant la glorification du mouvement, comme beaucoup d'approches superficielles ont pu le suggérer, que plutôt le redoublement spéculaire des termes, le désir d'adéquation totale de Nemo à l'élément dans lequel il a choisi de s'exiler (d'ailleurs, être « mobile dans l'élément mobile », n'est-ce pas une façon d'être immobile ?) Nemo et le Nautilus sont en symbiose parfaite avec la mer, tout ce qui est nécessaire à leur survie vient des fonds océaniques, et

il est touchant de voir avec quelle fierté » l'homme des eaux » fait part à Aronnax de la composition réelle des objets qui meublent le sous-marin :

« Mais cette mer, monsieur Aronnax, me dit-il, cette nourrice prodigieuse, inépuisable, elle ne me nourrit pas seulement ; elle me vêt encore. Ces étoffes qui vous couvrent sont tissées avec le byssus de certains coquillages ; elles sont teintées avec la pourpre des Anciens et nuancées de couleurs violettes que j'extrais des aplysies de la Méditerranée. Les parfums que vous trouverez sur la toilette de votre cabine sont le produit de la distillation des plantes marines. Votre lit est fait du plus doux zostère de l'océan. Votre plume sera un fanon de baleine, votre encre la liqueur sécrétée par la seiche ou l'encornet. Tout me vient maintenant de la mer comme tout lui retournera un jour !

- Vous aimez la mer, capitaine.

— Oui ! je l'aime ! La mer est tout ! »

(ibid., p 103)

Bien plus, on ne peut qu'être frappé par l'étrange ambiance du Nautilus, au moment où Aronnax visite les « appartements » du capitaine Nemo. Amoncellement d'objets et silence de mort donnent à ceux-ci l'aspect d'un antique tombeau pharaonique, où sous les voûtes parfaitement isolantes d'une pyramide d'eau, reposent à jamais les richesses accumulées par le Prince, dernier viatique pour son voyage dans l'autre monde. Aronnax ne s'y trompe pas, lui qui qualifie tout naturellement le salon du capitaine Nemo de musée (« Car c'était réellement un musée dans lequel une main intelligente et prodigue avait réuni tous les trésors de la nature et de l'art, avec ce pêle-mêle artiste qui distingue un atelier de peintre. », p 109). Le temps y est définitivement arrêté, et la collection de livres, de tableaux ou de partitions musicales est figée pour toujours, puisque la cessation de tout contact avec le monde extérieur empêche Nemo de compléter ses trésors. Mais c'est de sa part un mouvement volontaire, et il exprime à trois reprises sa position exceptionnelle en dehors de la durée profane dans laquelle continue à vivre le reste de l'humanité :

« Mais le monde a fini pour moi le jour où mon Nautilus s'est plongé pour la première fois sous les eaux. Ce jour-là, j'ai acheté mes derniers volumes, mes dernières brochures, mes derniers journaux, et depuis lors, je veux croire que l'humanité n'a plus ni pensé, ni écrit. »

(ibid., p 107)

• Ce sont mes derniers souvenirs de cette terre qui est morte pour moi. À mes yeux, vos artistes modernes ne sont déjà plus que des anciens ; ils ont deux ou trois mille ans d'existence, et je les confonds dans mon esprit. Les maîtres n'ont pas d'âge. »

(ibid., p 111)

« Ces musiciens, me répondit le capitaine Nemo, ce sont des contemporains d'Orphée, car les différences chronologiques s'effacent dans la mémoire des morts - et je suis mort, monsieur le professeur, aussi bien mort que ceux de vos amis qui reposent à six pieds sous terre ! »

(ibid., p 112)

Héros solipsiste et misanthrope, le capitaine Nemo connaît à la fois l'isolement de son ancêtre Robinson Crusoé (une de ses dernières paroles sera : « Je meurs d'avoir cru que l'on pouvait vivre seul », in *L'île mystérieuse*, p 819) et la fuite

indéfinie du *Chevalier à la Triste Figure*, qui, comme l'écrit Marthe Robert, est « condamné à errer sans fin en marge de la réalité tangible et à refouler hors de son cercle tout ce qui ressemble à un lien terrestre » (in *Roman des origines et origines du roman*, p 181). Car il ne faut pas s'y tromper, en deçà d'un Nemo justicier et redresseur de torts (sa lutte contre le colonialisme anglais et son aide matérielle aux peuples opprimés), se cache une tout autre figure, sans doute beaucoup moins sympathique, qui sous couvert de libéralisme et d'anti-autoritarisme, recèle en fait le désir profond de régner en maître absolu. Et cette royauté à laquelle il aspire, il ne peut l'obtenir qu'en allant à rebours du temps, dans ce milieu sous-marin où personne ne pourra lui ravir son sceptre, avec un équipage effacé et obéissant à qui il n'a aucun compte à rendre. La mer entière lui appartient (et ici les psychanalystes pourront gloser, non sans raisons d'ailleurs...), comme le remarque Aronnax dans ce passage où il va chasser en compagnie de Nemo, dans la forêt sous-marine de l'île de Crespo :

« Nous étions enfin arrivés à la lisière de cette forêt, sans doute l'une des plus belles de l'immense domaine du capitaine Nemo. Il la considérait comme étant sienne, et s'attribuait sur elle les mêmes droits qu'avaient les premiers hommes aux premiers jours du monde. D'ailleurs, qui lui eût disputé la possession de cette propriété sous-marine ? Quel autre pionnier plus hardi serait venu, la hache à la main, en défricher les sombres taillis ? »

(ibid., p 176)

Ainsi nous savons où nous mène ce voyage sous les eaux, encore une fois « aux premiers jours du monde » (mais quel peut bien être ce temps béni, où l'homme était un Roi sans partage ?), réalisant en cela le rêve prémonitoire d'Aronnax. La suite de l'aventure confirme cette orientation du récit, et jamais nous ne le percevons plus clairement que dans cette longue marche sous-marine, véritable pèlerinage aux sources du temps, qui conduit Aronnax et Nemo à l'endroit où reposent depuis des millénaires les ruines hiératiques de l'Atlantide. Au loin brille une lueur énigmatique – nous apprendrons plus loin qu'il s'agit d'un volcan sous-marin, en pleine éruption –, sur laquelle se dirigent les deux compagnons, en gravissant les pentes chaotiques d'une montagne immergée. Remarquons en passant cette association des contraires – une escalade sous les eaux, éclairée par le feu d'un volcan marin –, que Verne affectionne particulièrement} quand il s'agit de décrire des lieux tout à fait excentriques, figures d'Absolu (un « monde exorbitant », note Aronnax, p 417). Et sur cette « sombre route » vers le pays perdu, au milieu des « dédales pierreux » (p 414) et des forêts pétrifiées, Aronnax est dans un état de surexcitation identique à celui qui frappait les compagnons d'Hatteras aux approches du pôle :

« Toutes ces idées folles, inadmissibles, me poursuivaient, et dans cette disposition d'esprit, surexcité sans cesse par la série de merveilles qui passaient sous mes yeux, je n'aurais pas été surpris de rencontrer, au fond de cette mer, une de ces villes sous-marines que rêvait le capitaine Nemo ! »

(ibid., p 414)

Mais c'est son rêve à lui, Aronnax, qui va s'accomplir ; celui où il imaginait la mer peuplée de « crustacés effrayants », de « homards de cent mètres » et de « crabes pesant deux cents tonnes » (cf. supra) :

« Des milliers de points lumineux brillaient au milieu des ténèbres. C'étaient les yeux de crustacés gigantesques, tapis dans leur tanière, des homards géants se redressant comme des hallebardiers et remuant leurs pattes avec un cliquetis de ferraille, des crabes titanesques, braqués comme des canons sur leurs affûts, et des poulpes effroyables entrelaçant leurs tentacules comme une broussaille vivante de serpents. »

(ibid., p 417)

Et après avoir atteint le sommet du volcan, qui se dresse « comme un immense flambeau » au milieu des fonds sous-marins, Aronnax contemple à ses pieds les ruines étonnantes d'une ville détruite, avec ses temples, son aqueduc, son acropole, ses rues et ses quais : « ...toute une Pompéi enfouie sous les eaux, que le capitaine Nemo ressuscitait à mes regards ! » (p 420). Atlantide, une ville morte – la seule que Nemo peut nous montrer, car elle est à son image –, symbole des civilisations mortelles, puisque périodiquement les flots détruisent l'œuvre de l'homme, pour l'engloutir à nouveau dans le chaos originel. Moment pathétique et crucial, puisqu'il réalise les désirs d'Aronnax, en le rendant « contemporain du premier homme » et en répondant positivement aux questions qu'il se posait au début du roman (« Pourquoi la mer, dans ses profondeurs ignorées, n'aurait-elle pas gardé ces vastes échantillons d'un autre âge ? », p 15) :

« Je touchais de la main ces ruines mille fois séculaires et contemporaines des époques géologiques ! Je marchais là même où avaient marché les contemporains du premier homme ! J'écrasais sous mes lourdes semelles ces squelettes d'animaux des temps fabuleux, que ces arbres, maintenant minéralisés, couvraient autrefois de leur ombre !

Ah ! pourquoi le temps me manquait-il ! J'aurais voulu descendre les pentes abruptes de cette montagne, parcourir en entier ce continent immense qui sans doute reliait l'Afrique à l'Amérique, et visiter ces grandes cités antédiluviennes. Là, peut-être, sous mes regards, s'étendaient Makhimos, la guerrière, Eusebès, la pieuse, dont les gigantesques habitants vivaient des siècles entiers, et auxquels la force ne manquait pas pour entasser ces blocs qui résistaient encore à l'action des eaux. »

(ibid., p 423)

Moment extrêmement révélateur également, où la nature profonde du capitaine Nemo et de son errance sous les eaux apparaît en pleine lumière :

« ... le capitaine Nemo, accoudé sur une stèle moussue, demeurait immobile et comme pétrifié dans une muette extase. Songeait-il à ces générations disparues et leur demandait-il le secret de la destinée humaine ? Était-ce à cette place que cet homme étrange venait se retremper dans les souvenirs de l'histoire, et revivre de cette vie antique, lui qui ne voulait pas de la vie moderne ? »

(ibid., p 424)

Ici chaque mot a son importance. Nemo, l'homme du mouvement, celui qui grave sa glorieuse devise « *Mobilis in mobili* » sur chaque pièce de son service de table, se retrouve immobile, pétrifié et muet. Car tel est le sort de ceux qui veulent arrêter le cours du temps, et il faut remarquer d'ailleurs combien tout cet épisode central de *Vingt mille lieues sous les mers* est placé sous le signe de la pétrification (« arbres minéralisés », « arbrissaux pétrifiés », « animaux minéralisés », « articulés auxquels le roc formait comme une seconde carapace », etc.), dont les connotations psychologiques sont bien connues. Et encore faut-il souligner que c'est la contemplation du passé qui fige le

capitaine Nemo, comme si devant ses yeux se déroulait une tout autre scène que celle que veut bien nous laisser voir la fiction vernienne (on peut se rappeler à ce propos le troublant parallélisme que j'ai établi entre la folie de Nemo et celle de la folle décrite dans la *Maison à vapeur*, dont Jules Verne écrit : « On eût dit que ses yeux hagards venaient de se fermer à la vie intellectuelle sur quelque effroyable scène qu'ils continuaient à voir en dedans. », cf. supra).

Enfin, mais cela nous l'avions déjà deviné, ce même Nemo, homme de science et donc homme du futur (en parlant de son sous-marin, il disait : « Qui sait si dans cent ans, on verra un second Nautilus ! Les progrès sont lents, monsieur Aronnax. », p 341), aime à « se retremper dans les souvenirs de l'histoire », à « revivre de cette vie antique », « lui qui ne voulait pas de la vie moderne ». D'ici nous pouvons sauter toutes les étapes qui mènent jusqu'à la veille de sa mort, pour nous retrouver à bord de ce même Nautilus, cette fois définitivement immobilisé, dans la grotte souterraine de *L'île mystérieuse*. Et là, après avoir contemplé tristement et pour la dernière fois son orgueilleuse devise, Nemo s'entend porter l'ultime et irrévocable jugement de Cyrus Smith : « *Capitaine, votre tort est d'avoir cru qu'on pouvait ressusciter le passé, et vous avez lutté contre le progrès nécessaire.* » (*L'île mystérieuse*, p 810).

d) VOYAGES MINEURS

Il ne peut être question ici de passer toute la production vernienne en revue, tâche énorme et sans doute peu utile (du moins par rapport au cadre restreint de ce mémoire). Je voudrais cependant signaler la présence d'une même thématique régressive, identique à celle que j'ai dégagée à travers cette lecture de trois romans majeurs parmi la gigantesque fresque des « Voyages extraordinaires », et cela dans des récits souvent peu pris en considération par la critique. Il s'agit de *Nord contre Sud* et surtout du *Rayon-Vert*.

Le premier de ces romans fournit à Jules Verne le prétexte d'une incursion dans une Amérique déchirée par la guerre de Sécession (il était un fervent partisan de Lincoln), où sous le mode romanesque d'une famille nordiste isolée dans le Sud floridien (variante du thème insulaire), nous sont narrés les différents épisodes de cette lutte fratricide. Mais le combat essentiel qui se livre dans cette aventure, c'est surtout celui qui oppose la famille Burbank (les bons nordistes) à un sinistre individu nommé Texar. Celui-ci cherche sans cesse à les détruire, d'ailleurs beaucoup plus par intérêt que par idéal politique. Mais il y a un mystère Texar (cet « indéchiffrable personnage », p 321), car chaque fois que des preuves éclatantes permettent de le traîner en justice et d'espérer une condamnation pour ses méfaits, il s'en sort miraculeusement grâce à un alibi irréprochable.

Un autre mystère aussi concerne le lieu de sa résidence, inconnu de tout le monde (il s'agit en fait d'un îlot au milieu d'une crique de la rivière St John, défendu par « l'inextricable labyrinthe » de la végétation et des passes – l'énigme au bout du labyrinthe). Passent bien des péripéties, jusqu'au moment où la propre fille de James Burbank est enlevée par Texar ; lassée par l'incurie de la justice à laquelle Texar fournit de nouveau un alibi, la famille Burbank se décide à poursuivre le monstre dans son antre. Et c'est à partir de ce moment que le récit se transforme en quête de la vérité (solution de l'énigme

Texar : « deviner le mot de cette nature si énigmatique », p 319, et percer « le secret de cette ubiquité », p 365), suivant des voies qui nous sont désormais familières. Le monstre s'est réfugié dans les marais des Everglades (« Une région à la fois horrible et superbe », p 409), pays indécis et larvaire où se mêlent l'eau et la terre comme aux premiers jours du monde.

Le chemin suivi par les Burbank longe la rivière St John (autour de laquelle s'est déroulé tout le récit), pour remonter son cours jusqu'à la source (qui est aussi celle du roman : déchiffrer l'énigme, c'est tout autant clôturer le livre qu'en comprendre les origines). Le fil de l'eau sur lequel naviguent les Burbank est aussi celui d'Ariane, guidant les voyageurs dans le chaos de la péninsule floridienne (« c'était comme un fil tendu à travers le long labyrinthe des forêts » (p 382). Au bout du chemin se trouve un immense lac (encore une mer intérieure, comme dans *Voyage au centre de la terre* ou *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*), et sur ce lac une île qui est le dernier refuge de Texar. Puis le mystère s'éclaire : il n'y a pas UN mais DEUX Texar, ce sont des jumeaux qui exploitaient cette particularité de leur nature à des fins criminelles (d'où leur facilité à présenter des alibis). La révélation du double dans cet espace originel des Everglades est intéressante à plus d'un titre.

D'abord parce qu'au niveau mythique, le thème du double symbolise une étape très archaïque de la création (voir à ce sujet toute la mythologie des « Jumeaux solaires », guides de l'humanité embryonnaire - in *Mythes, rêves et mystères*, p 195-200) ; ensuite parce que ce même thème est une belle allégorie de l'écriture romanesque (l'exemple type en est le roman policier), qui elle aussi possède cette duplicité dont se constitue toute son épaisseur. Le roman recèle un secret dans la solution duquel s'investit le désir de lecture, et du début à la fin les éléments du récit sont chargés d'un double sens (ils ont eux aussi un « alibi »), que la solution finale de l'énigme aplatit définitivement (puisque à l'incertitude et au doute succède l'univocité). L'accès à la clef du mystère est la traversée d'un espace chaotique, celui d'avant le sens. L'image du labyrinthe n'est qu'une des multiples figures du chaos (espace dans lequel on ne peut s'orienter, sans points de repère et qui déjoue les sens). C'est le Chaos que la révélation du Sens va transformer en Cosmos, en monde organisé et signifiant à partir d'un point où le Sens a fait irruption. Le labyrinthe est tout autant celui que doivent traverser les protagonistes du récit que celui que doit traverser le lecteur lui-même ; la modification opère donc chez le lecteur comme chez le héros romanesque (d'où l'idée géniale de M. Butor d'employer la deuxième personne du pluriel dans son roman du même nom). Enfin, le récit se termine en crachant le double qui le hantait (et dans le cas du roman qui nous occupe, l'exécution finale des frères Texar), après quoi il ne reste plus qu'à fermer le livre, puisque l'espace où celui-ci tenait tout entier s'est définitivement résorbé.

Autre roman mineur très intéressant que le *Rayon-Vert*, car il contient exactement la même structure archétypique que celle dégagée dans les analyses précédentes. Incertaine quant à la nature de sa destinée amoureuse, la charmante et rêveuse Miss Campbell n'aura de cesse avant qu'elle n'ait vu ce « suprême rayon », d'un « vert paradisiaque » (p 165), que le soleil jette sur la mer juste avant de se coucher. Lumière rare et combien éclairante que celle dispensée par le « Rayon-Vert », puisque la vieille légende écossaise lui attribue

des qualités tout à fait exceptionnelles, bien propres à résoudre l'indécision dans laquelle se trouve Miss Campbell à propos de son mariage : « c'est que ce rayon a pour vertu de faire que celui qui l'a vu ne peut plus se tromper dans les choses du sentiment ; c'est que son apparition détruit illusions et mensonges ; c'est que celui qui a été assez heureux pour l'apercevoir une fois, voit clair dans son cœur et dans celui des autres. » (p 24).

À la quête du point suprême (*Voyage au centre de la terre, Voyages et aventures du capitaine Hatteras*) se substitue donc celle d'un rayon tout aussi sublime et unique, suivant un parcours qui emprunte encore une fois les mêmes voies. On peut d'ailleurs noter que Verne annonce tout de suite la couleur : « S'il y a du vert dans le Paradis, ce ne peut être que ce vert-là, qui est, sans doute, le vrai vert de l'Espérance ! » (p 22). On sait que du Paradis à l'Âge d'Or des origines, il n'y a qu'un pas, et c'est bien dans cette direction que va nous mener ce petit roman vernien. Et le voyage vers ce rayon suprême qui toujours se dérobe – comme la vérité insaisissable –, nous mène de fil en aiguille vers le lieu originel et vernien par excellence : l'île.

Une première d'abord, celle d'Iona, où les vieilles coutumes écossaises sont toujours en vigueur, au grand plaisir des voyageurs qui se sentent « reportés à un siècle en arrière » (p 138). Mais il ne suffit pas de reculer d'un siècle dans le temps, pour se trouver dans les conditions idéales à une si sublime contemplation. À Iona va succéder l'île de Staffa, énorme roc basaltique au milieu de la mer, qui, comme l'écrit Jules Verne, « s'est figé là, aux premières périodes de formation de l'écorce terrestre. » (p 177). Sur cette île nue, sauvage et retirée du monde (« Ils étaient enfin à Staffa, aussi en dehors du monde habité que si quelque tempête les eût jetés sur le plus désert des flots du Pacifique », p 176), toutes les conditions sont réunies pour qu'enfin l'objet de la quête soit atteint. Mais avant que le Rayon-Vert n'imprègne les regards « de cette incomparable teinte de jade liquide » (p 224), Miss Campbell et l'élu de son cœur (qui n'est autre qu'Olivier Sinclair) vont subir l'épreuve de la mort initiatique, sous la forme d'une tempête qui menace de les engloutir dans la grotte de Fingal (leur alliance est consacrée par une « hiérogamie cosmique », mariage des éléments primordiaux). Mort suivie de renaissance, bien sûr, selon l'antique tradition : « Ils s'étaient appelés Olivier, Helena, comme si, au moment où la mort les menaçait, ils avaient voulu se reprendre à une vie nouvelle ! » (p 216).

*

CONCLUSIONS

« Nous serons là comme des abandonnés sur une île déserte. Nous nous y ferons une existence de naufragés volontaires. Nous guetterons le retour de la Clorinda avec les émotions, les transes, les angoisses de ces Robinsons, qui aperçoivent un bâtiment au large de leur île. Que sommes-nous venus faire ici ? Du roman, n'est-il pas vrai, monsieur Sinclair, et quoi de plus romanesque que cette situation, mes oncles ? »

Jules Verne, *Le Rayon-Vert*

Contre vents et marées, à l'abri de l'Histoire et de la Société, toujours une île subsiste dans son éternelle jeunesse et sa grandiose solitude. Elle est comme un point d'ancrage, retenant prisonniers dans les profondeurs de son sol des amarres que nous ne pourrions sans doute jamais larguer. Espace utopique et uchronique, l'île est ce lieu radical sans histoire et sans mémoire, où se résolvent les antinomies qui déchirent notre devenir. Les mots y ont encore le poids des choses, et entre eux ne s'est pas glissé cet arbitraire qui depuis Babel dissémine et obscurcit notre langage. Et si l'île baigne dans une « bienheureuse anarchie », ce n'est pas tant qu'elle soit plongée dans un désordre chaotique, mais plutôt qu'elle est régie par un ordre qui n'a pas besoin du pouvoir – lui aussi arbitraire par essence – pour se maintenir, étant celui qui reflète fidèlement la nature des choses.

Aucune société, sans doute, n'a jamais pu tenir dans cet harmonieux espace insulaire, mais on peut parier à coup sûr que son souvenir hante la conscience des hommes depuis des temps immémoriaux. Et l'aube de cette nostalgie ne peut qu'être contemporaine du mouvement qui a contribué à rendre irréalisable ce à quoi elle aspire, comme si son existence était solidaire de l'inaccessibilité de son objet. Elle meurt comme réalité en naissant comme aspiration.

Constatation importante, car elle nous enjoint de rejeter la distinction bien connue de l'épopée et du roman, qui réservait le premier de ces genres littéraires aux sociétés dites « sans histoire » (sociétés closes, comme écrit Lukacs dans sa *Théorie du roman*), tandis que le second échoyait aux formes sociales engagées dans un perpétuel devenir – donc sans cesse en opposition avec une Nature extérieure aussi bien qu'intérieure.

Comme l'a écrit une fois pour toutes Mircea Eliade : « Le bon sauvage des voyageurs et des idéologues des XV^e-XVIII^e siècles connaissait déjà le Mythe du Bon Sauvage : celui-ci était son propre Ancêtre mythique et il avait vécu réellement une existence paradisiaque ; il jouissait de toutes les béatitudes et de toutes les libertés, et le moindre effort lui était épargné. Mais ce Bon Ancêtre primordial, comme l'Ancêtre biblique des Européens, avait perdu son Paradis. Pour le sauvage aussi, la perfection se trouvait aux origines. » (*Mythes, rêves et mystères*, p 45, souligné dans le texte).

Le mythe et l'épopée sont déjà les œuvres de la nostalgie, comblant à travers leur narration le défaut inhérent à la chute de l'homme dans l'Histoire (le temps profane vécu comme usure et comme dégradation). L'existence même du mythe en tant que discours organisé selon certaines règles, suppose le manque de ce qu'il est chargé de re-présenter, sans quoi aucune nécessité ne

pourrait présider à sa production (car si les temps heureux n'ont pas d'histoire, ils n'en racontent pas non plus).

Ce que souligne très heureusement Michel Zérafra, s'inspirant en cela des travaux de G. Dumézil et de J-P. Vernant : « Mythe ou épopée correspondent à des systèmes sociaux ayant besoin, pour s'affirmer en tant qu'ordre et permanence, d'établir des liens symboliques et organiques entre l'actualité périssable de l'expérience humaine et la pérennité du surnaturel. » (M. Zérafra, *Roman et société*, p 98). Nulle raison, donc, d'établir entre le mythe et le roman la survenance d'une « faille », surgie tout à coup d'on ne sait où, et qui établirait une inadéquation entre « l'intérieur et l'extérieur », le « moi et le monde », « l'âme et l'action » (Lukacs, *La théorie du roman*, p 20), génératrice de l'espace romanesque où évolue un « héros problématique » dans un « monde dégradé » (Goldmann).

Il faut souligner, d'ailleurs, que ce genre d'analyse est lui-même profondément mythique, puisqu'en posant l'harmonieux espace de l'épopée comme réalité vécue « in illo tempore », il reproduit la démarche dont il se prétend libérée.

Aussi faut-il chercher ailleurs ce qui constitue la spécificité du roman comme genre littéraire, et considérer qu'entre le mythe (la fable, le conte de fées, l'épopée) et lui s'instaure bien plus une différence de degré qu'une différence de nature. On pourrait dire qu'à la relative univocité du mythe (évocation de temps immémoriaux et bénis, toujours les mêmes, en lesquels s'origine le monde, et dont le retour périodique régénère la vie usée et dégradée), le roman ajoute une dimension nouvelle et supplémentaire, celle de l'Histoire.

Non pas que l'Histoire soit absente du mythe, mais plutôt qu'elle s'y présente sous la forme d'un éternel retour du Même, ce qui tend à faire considérer l'histoire réelle des sociétés soit comme une attente, soit comme une continuation dégradée d'un mouvement auroral qui s'épuise sur sa lancée. Et de cette histoire réelle le mythe n'a pas grand-chose à dire, puisqu'elle ne contient en elle-même aucune promesse, que ses chemins, loin de pouvoir nous mener quelque part, nous ramènent sans cesse au même point de départ.

Le roman, bien au contraire, est entièrement traversé par la substance historique et sociale, et il fut un temps où son plus grand titre de gloire était d'imiter parfaitement la vie sociale, au point de « faire concurrence à l'état civil ». Ce que souligne Michel Zérafra : « Le texte romanesque implique que l'homme ne vit jamais seul, et surtout qu'il a un passé, un présent, un futur. L'apparition du genre romanesque signifie essentiellement qu'il n'est pas de société sans histoire, ni d'histoire sans société. Le roman est le premier art qui signifie l'homme d'une manière explicitement historico-sociale. Dans le mode de narration mythique, l'homme est manifestement social, mais son histoire ne s'avance que masquée par des dieux, par des héros ou par des phénomènes de magie. Dans le mode de narration romanesque, la société entre dans l'histoire qui, en même temps, la pénètre. » (*Roman et société*, p 16).

Et de cette présence inéluctable de l'Autre et du Temps, le roman va bien devoir en tenir compte, naissant dans des sociétés à forte historicité où le devenir ne peut plus être entièrement masqué sous un ordre immuable (qui d'ailleurs se révèle illusoire et anachronique, comme le montrent bien les

aventures de Don Quichotte). Mais face à cette mouvance perpétuelle que le roman met en scène, il n'en demeure pas moins travaillé par le désir de fixer le monde, de lui découvrir un centre et un sens, de ressusciter l'île bienheureuse où tous les déchirements s'estompent.

Il est significatif qu'un des ancêtres de l'écriture romanesque, *Robinson Crusoé*, raconte l'histoire d'un homme seul sur son île, en dehors du temps, comme si dès le départ le roman voulait exorciser la fatalité qui lui donne naissance : l'Histoire et la Société. Identité des destins, remarquons-le, qui scelle la vie des deux grands premiers héros romanesques, comme le souligne Marthe Robert : « Pour Robinson, en effet, *l'Inimitable Vie de R. Crusoé* tire sa plus haute justification de *l'Histoire fameuse de Don Quichotte*, laquelle, sous le couvert d'une fiction montrant un personnage extravagant absolument coupé d'autrui, rapporte en images justes ce qui se passe dans les recoins inaccessibles d'une solitude sans exemple, portée à la pointe extrême du possible, au-delà ou en deçà de l'humain. Traduit en images justes, lui aussi, le séjour de Robinson dans un espace utopique entièrement retranché a la même teneur en réalité que l'équipée de Don Quichotte dans l'espace anachronique où il décide d'imiter les héros de ses livres favoris. » (*Roman des origines et origines du roman*, p 175).

Ainsi le rejet du mythe ou de l'épopée sous la forme tragi-comique d'un héros dégradé, errant dans les dédales d'un univers livresque déphasé par rapport au réel, ne va pas sans un certain dépit – sinon une sérieuse connivence –, qui augure sans conteste de l'avenir contradictoire du genre romanesque. Dans cette lignée se constitue sans doute la monumentale œuvre vernienne, fortement influencée par le récit archétypique de R. Crusoé – comme Verne l'avoue lui-même dans sa préface à *Seconde Patrie* –, et il n'est pas de thème plus révélateur que celui de l'île pour dégager les axes majeurs qui structurent les « Voyages extraordinaires ».

En effet, dans un premier temps nous avons constaté que l'image de l'île, ou plus généralement celle du « microcosme adorable » (cf. supra), est en fait une préfiguration de l'avenir, et qu'en domestiquant parfaitement le minuscule espace insulaire – pour y régner en maître –, le héros vernien anticipe en quelque sorte le destin humain. Bien plus, dans le cas de *L'île mystérieuse*, son séjour sur l'île qui va du dénuement originel à la maîtrise finale, est une sorte de raccourci saisissant de l'histoire humaine, telle qu'elle est imaginée par l'idéologie progressiste et finaliste de la bourgeoisie conquérante. Et si Jules Verne introduit au départ ce qui doit être démontré à l'arrivée (comme dans toute robinsonnade), ce ne sera que sous la forme du savoir (« Mais, comme disait le marin, ils dépassaient de cent coudées les Robinsons d'autrefois, pour qui tout était miracle à faire. Et en effet, ils "savaient", et l'homme qui "sait" réussit là où d'autres végéteraient et périraient inévitablement », *L'île mystérieuse*, p 250), comme si le développement des sociétés et la maîtrise de la nature étaient le seul fruit du progrès scientifique, indépendamment du processus d'accumulation et des rapports de classes.

Ainsi le thème insulaire – tout comme celui du développement séparé et autonome, bien illustré à travers les réalisations de personnages comme le capitaine Nemo, Robur-le-Conquérant ou le docteur Antékirtt – est le meilleur véhicule d'un processus de naturalisation de l'Histoire, où celle-ci est le plus

possible dégagée des rapports sociaux qui sont au centre de sa dynamique, pour apparaître comme le fruit linéaire et inéluctable d'un mouvement évolutif inscrit dans le devenir de l'univers. Ce qui travaille le roman vernien est en fait fort similaire à ce qui est à l'œuvre dans le mythe, avec cette différence que chez Verne c'est l'Histoire elle-même qui se transforme en hiérophanie, substituant à l'Âge d'Or des origines la Cité Radieuse de l'avenir que lui inspire sa vision téléologique de l'Histoire.

Mais, dans un deuxième temps (il ne s'agit pas ici d'une succession chronologique, mais plutôt d'une superposition simultanée de significations), l'île est aussi, à travers toute l'œuvre vernienne, le lieu magique des origines, et nous rencontrons sa présence obsédante chaque fois que l'itinéraire vernien se mue en pèlerinage aux sources (l'Islande de *Voyage au centre de la Terre*, l'île de la Reine dans *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, l'îlot Staffa du *Rayon-Vert*, etc.). Ainsi, sans doute d'une façon involontaire qui est propre au « rêve éveillé » dont se nourrit l'écriture romanesque, le « fier optimisme des "Voyages extraordinaires" » ne manque pas de nous révéler sa nature profonde au fil des pages.

Et si donc le fil de l'écriture vernienne nous ramène sans cesse vers le passé, c'est que la structure mythique vers laquelle il tend est la matrice profonde et inaltérable d'un discours qui, à première vue, lui semble tout à fait opposé. Au bout de son voyage, le héros vernien se trouve en fait aux origines du roman.

Bernard De Backer, 1977

RÉSUMÉ

À travers toute l'oeuvre de Jules Verne on peut reconnaître le grand souffle de « l'euphorie darwinienne », soulevant Nature et Technique sur le chemin qui mène irrésistiblement vers un nouvel Âge d'Or, un ultime Oméga.

Le mouvement qui depuis des millénaires travaille la matière et modifie les êtres vivants, sélectionne les espèces viables et rejette les ébauches sans promesses, s'empare maintenant des sociétés humaines et s'incarne dans le progrès technique, comme si l'homme occidental était l'unique et légitime héritier de l'Evolution.

Fruit d'un processus « naturel », l'histoire humaine mise en scène dans les *Voyages extraordinaires* ne connaît pas de conflits sociaux, seulement la querelle qui toujours sépare et oppose les « anciens » et les « modernes », les timorés et les téméraires, les « civilisés » et les « sauvages »...

Nulle surprise à ce que les livres de Verne soient tellement hantés par tout un symbolisme insulaire (*L'île mystérieuse*, *L'île à hélice*, l'île « X » de Robur, l'île utopique du docteur Antékirtt, l'île du « Nautilus », etc...), où à l'abri des misères du monde se joue *un développement idéal*. C'est dans cette solitude de l'île (au sens large de ce mot, le roman lui-même étant un espace insulaire) que l'avenir s'invente, que tout devient possible, dès maintenant.

Ainsi verrons-nous dans un premier tempo le monde insularisé (tel qu'il se présente dans l'espace romanesque des *Voyages*) lentement livrer ses mystères aux hommes, et s'assagir en un Cosmos entièrement domestiqué.

Mais cette vision de l'avenir humain sous la forme d'un espace clos où l'homme serait un maître absolu ne tarde pas à se transformer ; le désir de transcender le monde par une recherche du Savoir et du Pouvoir absolu fait ressurgir les plus vieux archétypes « religieux » (mais de quel ordre est leur vieillesse ?). D'instrumentale la connaissance devient initiatique, en quête d'un espace sublime et d'un temps immémorial.

Aussi les romans de Jules Verne sont-ils hantés par ces deux mythes de la toute-puissance dont parle Marthe Robert (in *Roman des origines et origines du roman*), l'imagination de toutes les conquêtes réelles possibles et imaginables, le retour au bonheur du paradis perdu et de l'utopie.

*

BIBLIOGRAPHIE

1. Œuvres de Jules Verne

Sauf mention contraire l'édition consultée est celle du Livre de poche, à laquelle renvoient les références de pages ; les dates mentionnées sont celles de l'édition originale.

- 1863 *Cinq semaines en ballon*
- 1864 *Voyage au centre de la Terre*
- 1865 *De la Terre à la Lune*
- 1866 *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*
- 1866-1868 *Les enfants du capitaine Grant*
- 1869-1870 *Vingt mille lieues sous les mers*
- 1870 *Autour de la Lune*
- 1871 *Une ville flottante*
- 1872 *Aventures de Trois Russes et de Trois Anglais*, Librairie Hachette, 1923
- 1872 *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*
- 1873 *Le Pays des fourrures*
- 1874 *Le docteur Ox* (Recueil de nouvelles : *Une fantaisie du docteur Ox*, *Maître Zacharius*, *Un drame dans les airs*, *Un hivernage dans les glaces*)
- 1874-1875 *L'île mystérieuse*
- 1875 *Le Chancellor*
- 1876 *Michel Strogoff*
- 1877 *Hector Servadac*
- 1877 *Les Indes noirs*
- 1879 *Les Cinq-cents millions de la Béguin*
- 1879 *Les Tribulations d'un Chinois en Chine*
- 1880 *La Maison à vapeur*
- 1881 *La Jangada*
- 1882 *Le Rayon-Vert*
- 1883 *Kéraban-le-têtu*
- 1884 *L'Étoile du Sud*
- 1885 *Matthias Sandorf*
- 1886 *Robur-le-conquérant*
- 1887 *Nord contre Sud*

- 1888 *Deux ans de vacances*
- 1891 *Mistress Branican*
- 1892 *Le Château des Carpathes*
- 1895 *L'Île à hélice*, Éditions Hetzel
- 1896 *Face au drapeau*
- 1897 *Le Sphinx des glaces*
- 1900 *Second Patrie*, Éditions Hetzel
- 1908 *La chasse au météores*
- 1910 *Hier et demain* (Recueil de nouvelles : *La famille Raton*, *M. Ré-dièze* et *Mlle Mi-bémol*, *Le destin de Jean Morénas*, *Le Humbug*, *Au XXIX^e siècle : La Journée d'un journaliste américain en 2889*, *L'Éternel Adam*)

2. Ouvrages et articles consacrés à Jules Verne

- Barthes Roland, « Nautilus et Bateau Ivre », in *Mythologies*, Éditions du Seuil, Coll. « Pierre vivantes », 1957
- Butor Michel, « Le Point Suprême et l'Âge d'or à travers quelques œuvres de Jules Verne », in *Répertoire I*, Éditions de Minuit, 1960
- Compère Daniel et Raymond François, « Le développement des études sur Jules Verne », *Archives des lettres modernes*, n° 161, juin 1976
- L'Herne, *Jules Verne*, n° 25 1974
- Macherey Pierre, « Jules Verne ou le récit en défaut », in *Pour une théorie de la production littéraire*, Éditions Maspero, 1971
- Magazine littéraire*, « Jules Verne inattendu », décembre 1976
- Revue des lettres modernes*, « Jules Verne - I Le Tour du monde », 1976
- Vierne Simone, *Jules Verne et le roman initiatique - Contribution à l'étude de l'imaginaire*, Service de reproduction des thèses, Université de Lille III, 1972

3. Divers

- Ariès Philippe, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Éditions du Seuil, 1973
- Bajoit Guy, « La nouvelle sociologie actionnaliste », Cahier édité par le collectif de sociologie, U.C.L., 1971
- Barrière Pierre, *La vie intellectuelle en France ; du 16^{ème} siècle à l'époque contemporaine*, Albin Michel, 1961
- Barthes Roland, *Le degré zéro de l'écriture*, Bibliothèque Médiations, 1971
- Benaerts Hauser et l'Huillier Maurain, *Nationalité et nationalismes (1860-1878)*, P.U.F., 1968

- Bleton Pierre, *La vie sociale sous le Second Empire* Les éditions ouvrières, 1963
- Butor Michel, *Essais sur le roman*, Gallimard, coll. Idées
- Collectif, « Problèmes d'une sociologie du roman », *Revue de l'institut de sociologie de l'U.L.B.*, 1963, volume II
- Eliade Mircea, *Le sacré et le profane*, Gallimard coll. Idées, 1965
- Eliade Mircea, *Mythes, rêves et mystères*, Gallimard, 1957
- Escarpit Robert, *Sociologie de la littérature*, P.U.F., 1958
- Foucault Michel, *Les mots et les choses*, Gallimard, 1966
- Gérard Alice, *Le Second Empire*, Dossier Clio, P.U.F., 1973
- Lukacs Georges, *La théorie du roman*, Éditions Gonthier
- Macherey Pierre, *Pour une théorie de la production littéraire*, Maspero, 1971
- Marx Karl, *Le 18 Brumaire de Louis-Bonaparte*, Éditions sociales, 1969
- Memmi Albert, « Problèmes de la sociologie de la littérature », in *Traité de sociologie* sous la direction de G. Gurvitch, tome II, P.U.F., 1960
- Moscovici Serge, *La société contre nature*, Union Générale d'Éditions, 1972
- Flessis Alain, *De la fête impériale au mur des fédérés (1852-1971)*, Éditions du Seuil, 1973
- Ponteil Félix, *La monarchie parlementaire (1815-1871)* Armand Collin, 1979
- Ponteil Félix, *Les classes bourgeoises et l'avènement de la démocratie*, Albin Michel, 1968
- Pouthas Charles-Henri, *Démocraties et capitalisme (1848-1860)*, Éditions Bernard Grasset, 1972
- Propp Vladimir, *Morphologie du conte*, Éditions du Seuil, 1973
- Robert Marthe, *Roman des origines et origines du roman* ;Éditions Bernard Grasset, 1972
- Touraine Alain, *Pour la sociologie*, Éditions du Seuil, 1974
- Touraine Alain, *Production de la société*, Éditions du Seuil, 1970
- Tournier Michel, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Gallimard, coll. Folio, 1972
- Wellek et Warren, *Theory of Litterature*, Harcourt, Brace and C°, 1949
- Zéraffa Michel, *Roman et société*, P.U.F., 1971

Note au lecteur

Ce texte a été imprimé, après numérisation, dans sa version originale de 1977, dont la bibliographie. Le « résumé » en fin de volume était une demande des autorités académiques. En septembre 2005, j'ai publié un article dans *La Revue nouvelle* sur la base de ce mémoire, enrichi en termes documentaires. Il était titré « Le rayon Verne ». Outre les études verniennes postérieures à 1977, certaines données m'étaient inconnues à l'époque, comme l'écriture de *L'Éternel Adam* par le fils de Jules Verne, Michel. Il y eut également des caviardages de quelques livres posthumes par le même fils, mentionnés dans « Le rayon Verne ». Je ne m'attarde pas dans *Historicité et utopie chez Jules Verne* sur la biographie de l'auteur ni sur celle, très mouvementée et tragique, de son fils Michel. Je ne le ferai pas davantage ici. C'est l'œuvre écrite qui fut et demeure l'objet de mon analyse.

Bernard De Backer, décembre 2024



Contemplation du Rayon vert
Illustration de Léon Benett